

ROMAN
COMIQUE,

TOME TROISIEME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

GOGUÉ, rue du Hurepoix.

NYON l'aîné, rue du Jardinet.

MERIGOT jeune, quai des Augustins.

NYON jeune, pavillon des Quatre-Nations.

ROMAN
COMIQUE
DE SCARRON.

TOME TROISIEME.



3

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC PERMISSION.



A MONSIEUR

MONSIEUR

BOULLIOUD,

ECUYER ET CONSEILLER du Roi en la Sénéchaussée & Siége Présidial de Lyon.

MONSIEUR,

Je ne sçai si c'est vous donner une grande marque de mon respect, que de vous intéresser dans le bon, ou dans le

mauvais accueil que le Public pourra faire à cet Ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas prétendre que vous me ſçuſſiez gré de mon préſent ; & puiſqu'il n'eſt peut-être pas digne de vous, il eſt encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oſerai m'en promettre. En effet, MONSIEUR, *vous pourriez bien vous faire le Juge d'une choſe dont je ne vous fais que le Protecteur, & déſavouer le deſſein de celui qui vous la préſente, ſi vous ne trouvez pas qu'elle mérite votre approbation. Je l'expoſe beaucoup en l'expoſant aux yeux d'un homme auſſi ſage, & auſſi éclairé que vous, & toute la bonne opinion que j'en ai conçue, ne me perſuade pas que vous en deveniez plus favorable à un* Roman Comique. *Car enfin, ce n'eſt pas dans ces ſortes de Livres que l'on recherche le ſolide, ou le délicat ; il ſemble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un, ni de l'autre ; & tout l'avantage que l'on ſe propoſe dans leur lecture, c'eſt d'y perdre aſſez*

agréablement quelques momens, & de s'y délaſſer l'eſprit d'une occupation ou plus importante ou plus ſérieuſe. Ainſi comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'élévation, ne vous ſurprendrai-je point lorſque je vous demanderai votre aveu pour cette production d'un eſprit enjoué, & que je l'autoriſerai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, MONSIEUR, il ne faut pas que vous condamniez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous déſaprouviez ce témoignage public de ma reconnoiſſance. Je vous ai de ſi ſingulieres obligations, & je ſuis à vous en tant de manieres, qu'il me falloit ſatisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon reſſentiment des marques de la fidelle paſſion que je vous ai avouée. Ce n'étoit pas répondre tout-à-fait à vos bontés, que d'en conſerver un juſte ſouvenir, elles exigeoient de moi quelque choſe de plus particulier, & je n'ai pas cru enfin pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon reſpect, dans l'impuiſſance où je me vois de les reconnoître autant que j'y ſuis ſenſible. Auſſi

osai-je me flatter que vous la recevrez de fort bonne grace, & qu'elle achevera de vous persuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zele, ni avec une plus parfaite déférence : mais, MONSIEUR, *après avoir agréé mon présent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon Auteur ? & le croirez-vous sans mérite, puisque je ne doute presque plus que vous ne l'estimiez? ses expressions sont naturelles, son style est aisé, ses aventures ne sont point mal imaginées ; & pour s'accommoder à son sujet, il étale par-tout un tour d'agrément qui lui tient lieu de force & de délicatesse. En un mot il vient de fournir une carriere qu'un Illustre de notre tems avoit laissée imparfaite, & il a fouillé jusques dans ses cendres pour y reprendre son génie, & pour nous le redonner après sa mort. C'est de la sorte que l'on peut parler des deux premiers volumes du* Roman Comique, *& c'est dans ce troisieme que* M. Scarron *revivra tout entier, ou du moins par la meilleure partie de lui-même. Il est peu de gens qui ne sçachent que cet homme*

eût un talent merveilleux pour tourner toutes choses au plaisant, & qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingénieuse & charmante maniere d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde : les esprits forts qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu sévere, n'ont pu s'empêcher de la goûter, & les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettrez, MONSIEUR, d'espérer un heureux succès dans mon dessein, & de croire, non-seulement que ma liberté ne vous déplaira pas, mais même que vous appuyerez avec joie la suite d'un Ouvrage dont la réputation est si bien établie. Après tout, ne sera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien ? Et depuis que de mes mains elle sera passée dans les vôtres, pourrez-vous ne la regarder que comme une chose qui est absolument à vous. Aussi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriser, ou pour se produire avec avantage. Un Magistrat d'un caractere tout-à-fait singulier, & qui dans un âge si peu avancé, possède des lumieres & des qualités que l'on admire, sera sa plus grande re-

commandation, & ſon aveu lui procurera celui de tous les eſprits raiſonnables. Mais puiſqu'elle peut ſervir à votre gloire, & qu'elle publiera à ſon tour les bontés & le mérite de ſon Protecteur, ſouffrez qu'elle ſoit aujourd'hui un hommage que je vous rends, & un témoignage éclatant de la reſpectueuſe paſſion avec laquelle je me dois dire,

MONSIEUR,

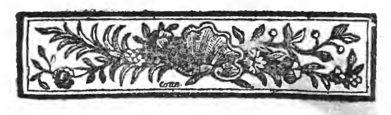
Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé Serviteur.

A. OFFFRAY.

AVIS AU LECTEUR.

LEcteur, qui que tu sois, qui verras cette troisiéme partie du Roman Comique paroître au jour après la mort de l'incomparable M. Scarron, Auteur des deux premieres, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au-dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pu achever; il avoit promis de te le faire voir revu, corrigé & augmenté; mais la mort le prévint dans ce dessein, & l'empêcha de continuer les Histoires du *Destin* & de Léandre, *non plus que celle de la* Caverne, qu'il fait paroître au Mans, sans dire de quelle maniere elle & sa mere sortirent du Château du Baron de Sigognac, & c'est surquoi tu seras éclairci dans cette troisiéme partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuse de témérité, d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'Ouvrage d'un si grand homme; mais sçache que pour peu d'esprit que l'on ait, on peut bien inventer des Histoires fabuleuses, telles que sont celles qu'il nous a données dans les deux

premieres Parties de ce Roman : j'avoue franchement que ce que tu y verras n'eſt pas de ſa force, & qu'il ne répond pas ni au ſujet ni à l'expreſſion de ſon diſcours ; mais ſçache du moins que tu y pourras ſatisfaire ta curioſité, ſi tu en as aſſez pour deſirer une concluſion au dernier Ouvrage d'un eſprit ſi agréable & ſi ingénieux. Au reſte, j'ai attendu long-temps à la donner au Public, ſur l'avis que l'on m'avoit donné qu'un homme d'un mérite fort particulier, y avoit travaillé ſur les Mémoires de l'Auteur. S'il l'eût entrepris, il auroit ſans doute beaucoup mieux réuſſi que moi ; mais après trois années d'attente, ſans en avoir rien vu paroître, j'ai haſardé le mien, nonobſtant la cenſure des Critiques ; je te le donne donc, tout défećtueux qu'il eſt, afin que quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.



TABLE

DES CHAPITRES

DE LA TROISIEME PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES
De la suite du Roman Comique.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres de la Troisieme Partie.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *les Œuvres de M. Scarron.* Fait à Paris, ce 20 Décembre 1735.

PRIVILEGE DU ROI, du 26 Juillet 1720, pour vingt années, accordé au sieur Michel - Etienne David, Libraire à Paris, pour les *Œuvres de Scarron, tant en prose qu'en vers ; l'Histoire Universelle de feu Monsieur Bossuet, Evêque de Meaux, avec la continuation ; les Œuvres de Pierre & Thomas Corneille ; la Géographie du sieur Robbe, avec les Cartes ; les Œuvres du sieur Veneroni ; les Œuvres du P. Malbranche ; le Nouveau Testament du Pere Amelot, Prêtre de l'Oratoire ; les Epîtres & Evangiles de toute l'année, & l'Ordinaire de la Messe du même Auteur ; les Œuvres du sieur Racine ; Journal des Audiences ; les Œuvres de Moliere avec sa vie ; Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers, par le sieur de la Quintinie ; Œuvres de Mauriceau ; Histoire de Dom Quichotte, avec la suite des Avellaneda ; Œuvres du sieur Saint-Evremond ; Œuvres de Madame de Villedieu ; les Contes des Fées, par Madame Daunoy ; Fables mises en vers par le sieur de la Fontaine ; Loix Civiles par Domat ; Histoire de la Bible par Royaumont ; l'Histoire de l'Empire par le sieur Heiss.*

Regîstré sur le Regîstre IV de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 613, n°. 658, le 29 Juillet 1720.

Autre *PRIVILEGE DU ROI*, du 31 Décembre

1733, pour dix années, à compter du jour de l'expiration du précédent, accordé au sieur Michel-Etienne David, pour les mêmes Livres.

Reg'stré sur le Reg'stre VIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 647, fol. 653, le 8 Janvier 1734.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé MICHEL-ETIENNE DAVID pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *les caracteres de Théophraste par la Bruyere, avec les Notes de M. Coste; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine & de Moliere; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt; les Œuvres de M. Scarron*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de

l'expiration des précédens Priviléges. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele *sous le contre-scel des présentes*; que l'*Impétrant se* conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 *Avril* 1725; qu'avant de l'exposer en vente, *les Imprimés* qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles

vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le treizieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent quarante-quatre, & de notre régne le trentieme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 384, fol. 324, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 23 Novembre 1744.

Signé *VINCENT*, Syndic.



LE ROMAN COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troisieme Partie.



OUS avez vu en la seconde partie de ce Roman, le petit Ragotin le visage tout sanglant du coup que le bélier lui avoit donné, quand il dormoit assis sur une chaise basse, dans la chambre des Comédiens : d'où il

étoit forti fi fort en colere, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais: mais il étoit trop piqué de Mademoiſelle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de ſçavoir le ſuccès de la magie de l'Opérateur; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner ſur ſes pas, pour ſçavoir quel effet auroit la promeſſe d'el Signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la perſonne d'un Avocat qu'il rencontra, & qui alloit au Palais. Il étoit ſi étourdi du coup du bélier, & avoit l'eſprit ſi troublé de celui que l'Etoile lui avoit donné au cœur, ſans y penſer, qu'il ſe perſuada facilement que cet Avocat étoit l'Opérateur; auſſi il l'aborda fort civilement, & lui tint ce diſcours: Monſieur, je ſuis ravi d'une ſi heureuſe rencontre, je la cherchois avec tant d'impatience, que je m'en allois exprès à votre logis, pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre ſcience magique vous à pu ſuggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes, auſſi ne ferai-je pas ingrat à le reconnoître.

Dites-moi donc ſi cette miraculeuſe Etoile me départira de ſes benignes influences? L'Avocat qui n'entendoit rien en tout ce beau diſcours, non plus que de raillerie, l'interrompit auſſi-tôt, & lui dit fort bruſquement: Monſieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard je croirois que vous êtes ivre; mais il faut que vous ſoyez fou tout-à-fait; hé! à qui penſez-vous parler? Que diable m'allez-vous dire de magie & d'influence des Aſtres? Je ne ſuis ni Sorcier, ni Aſtrologue; hé quoi! ne me connoiſſez-vous pas? Ha Monſieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel! vous êtes ſi bien informé de mon mal, & vous m'en refuſez le remede. Ha! je....... Il alloit pourſuivre, quand l'Avocat le laiſſa là, en lui diſant: vous êtes un grand extravagant, pour un petit homme: adieu. Ragotin le vouloit ſuivre; mais il s'apperçut de ſa mépriſe, dont il fut bien honteux: auſſi il ne s'en vanta pas; & vous ne la liriez pas ici, ſi je ne l'avois appriſe de l'Avocat même, qui s'en divertit bien avec ſes amis. Ce petit fou continua ſon chemin, & alla au logis des Comédiens,

où il ne fut pas plutôt entré, qu'il ouit la propoſition que la Caverne & le Deſtin faiſoient de quitter la ville du Mans, & de chercher quelqu'autre poſte; ce qui le démonta ſi fort, qu'il penſa tomber de ſon haut, & dont la chûte n'eût pas été périlleuſe (quand cet accident lui fût arrivé), à cauſe de la modification de ſon individu; mais ce qui l'acheva tout-à-fait, ce fut la réſolution qui fut priſe de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'eſt-à-dire, à ſes habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, ſur l'aſſurance qu'ils avoient eue que le bruit de peſte qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette ſorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité comme celui du Soleil dans le Zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers: d'Angers à la Fleche; de la Fleche au Mans: du Mans à Alençon: d'Alençon à Argentan ou à Laval, ſelon la route qu'ils prennent de Paris ou

de Bretagne. Quoi qu'il en ſoit, celà ne fait guere à notre Roman. Cette délibération ayant été priſe unanimement par les Comédiens & Comédiennes, ils ſe réſolurent de repréſenter le lendemain quelque excellente Piece, pour laiſſer bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le ſujet n'en eſt pas venu à ma connoiſſance; ce qui les obligea de quitter ſi promptement, ce fut que le Marquis d'Orſlé (qui avoit obligé la troupe à continuer la Comédie) fut preſſé de s'en aller en Cour; tellement que n'ayant plus de bienfaicteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les *jours, ils ſe diſpoſerent à en ſortir.* Ragotin voulut s'ingérer d'y former une oppoſition, apportant beaucoup de mauvaiſes raiſons, dont il étoit toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle conſidération, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne ſortir point de la Province du Maine, ce qui étoit très-facile en prenant le Jeu de Paume qui eſt au Fauxbourg de Mont-fort, lequel en dépend, tant au ſpirituel

qu'au temporel, & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui eſt auſſi du Maine), d'où ils ſe rendroient facilement en Bretagne, ſuivant la promeſſe qu'ils en avoient faite à Monſieur de la Garouffiere; mais le Deſtin lui rompit les chiens, en diſant que ce ne ſeroit point le moyen de faire affaire; car ce méchant tripot étant comme il eſt fort éloigné de la ville, & au-deçà de la riviere, la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cauſe de la longueur du chemin: que le grand Jeu de Paume du Marché aux moutons étoit environné de toutes les meilleures maiſons d'Alençon, & au milieu de la ville, que c'étoit là où il ſe falloit placer, & payer plutôt quelque choſe de plus que de ce malotru tripot de Montfort, le bon marché duquel étoit une des plus fortes raiſons de Ragotin, ce qui fut délibéré d'un commun accord; & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage, & des chevaux pour les Demoiſelles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup

d'intrigues dans le Mans, où il n'eſt pas difficile à un honnête-homme de faire en peu de tems des connoiſſances. Le lendemain l'on repréſenta la Comédie, Tragédie-Paſtorale, Tragi-Comédie, car je ne ſçais laquelle, mais qui eut pourtant le ſuccès que vous pouvez penſer. Les Comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Deſtin y réuſſit à merveille, ſurtout au compliment, duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnoiſſance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendreſſe, qui furent ſuivies de tant de grands remercimens, qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que pluſieurs perſonnes en pleurerent, principalement les jeunes Demoiſelles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint ſi immobile, que tout le monde étoit déja ſorti qu'il demeuroit toujours dans ſa chaiſe, où il auroit peut-être encore demeuré, ſi le Marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus perſonne ; ce qu'il eût bien de la peine à lui faire comprendre. Il ſe leva enfin, & s'en alla dans ſa maiſon,

où il prit la résolution d'aller trouver les Comédiens de bon matin pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur, & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil (qui est souvent interrompu par cette canaille, qui est à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déja habillé à dessein d'aller proposer à la Troupe Comique, celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des Comédiens & Comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la discrétion de les laisser reposer: mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever pour

faire une promenade jusqu'à la Coûture, qui est une très-belle Abbaye située au Fauxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeûner à la grande étoile d'or, où il l'avoit fait apprêter. La Rancune, qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussi-tôt habillé que la proposition en fut faite; ce qui ne vous sera pas difficile à croire, si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller & déshabiller derriere les tentes du Théâtre, sur-tout quand il faut qu'un seul Acteur représente deux personnages, que cela est aussi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminerent à l'Abbaye de la Coûture, il est à croire qu'ils entrerent dans l'Eglise, où ils firent courte priere; car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant tout le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeûner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ses complimens. Ils entrerent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que

l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôteſſe (ſans ſe bouger de deſſus le ſiége où elle étoit) lui répartit : Vraiment Monſieur Ragotin, je ne ſuis pas devine, pour ſçavoir l'heure que vous deviez venir ici; à préſent que vous y êtes, les pâtés y ſeront bien-tôt, paſſez à la ſalle. où l'on a mis la nappe; il y a un jambon, donnez deſſus en attendant le reſte : elle dit cela d'un ton ſi gravement cabarétique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raiſon; & s'adreſſant à Ragotin, lui dit : Monſieur : paſſons deçà, & buvons un coup en attendant; ce qui fut fait. Ils ſe mirent à table, qui fut un peu de tems après couverte, & ils déjeûnerent à la mode du Mans, c'eſt-à-dire fort bien, ils burent de même, & ſe le porterent à la ſanté de pluſieurs perſonnes : vous jugez bien, mon Lecteur, que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt ſans bouger de ſa place, tantôt de bout, & le chapeau à la main : mais la derniere fois il la but à ge-

noux & tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelqu'Eglise. Ce fut alors qu'il supplia très-instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être son guide & son protecteur en une entreprise si difficile, telle qu'étoit la conquête de Mademoiselle de l'Etoile; sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere, ou feignant de l'être : Sçachez, Monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire, que je n'entreprens jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir : soyez-le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore; j'en sçais les moyens, que je mettrai en usage quand il sera tems; mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ; & je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai déja dit une autre fois, de vous résoudre à faire la Comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables : vous avez grand'-mine, le ton de voix agréable, le

langage fort bon & la mémoire encore meilleure ; vous ne reſſentez point du tout le Provincial ; il ſemble que vous ayez paſſez toute votre vie à la Cour ; vous en avez ſi fort l'air, que vous le ſentez d'un quart de lieue ; vous n'aurez pas repréſenté une douzaine de fois, que vous jetterez de la pouſſiere aux yeux de nos jeunes gaudelureaux, qui font tant les entendus, & qui feront obligés à vous céder les premiers rôles, & après cela laiſſez-moi faire ; car pour le préſent (je vous l'ai déja dit) nous avons à faire à une étrange tête : il faut ſe ménager avec elle avec beaucop d'adreſſe ; je ſçai bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choſes ; d'ailleurs raiſonnons un peu : ſi vous faiſiez connoître votre deſſein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce feroit le moyen de vous faire refuſer ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été ſi attentif au diſcours de la Rancune, qu'il en étoit tout-à-fait extaſié, s'imaginant de tenir déja (comme l'on dit) le loup par les oreilles, quand ſe réveillant comme

d'un profond ſommeil, il ſe leva de table, & paſſa de l'autre côté pour embraſſer la Rancune, qu'il remercia en même tems, & ſupplia de continuer, lui proteſtant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner, que pour lui déclarer le deſſein qu'il avoit de ſuivre ſon ſentiment touchant la Comédie, à quoi il étoit tellement réſolu, qu'il n'y avoit perſonne au monde qui l'en pût divertir; qu'il ne falloit que le faire ſçavoir à la Troupe, & en obtenir la faveur de l'aſſociation, ce qu'il deſiroit faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôteſſe, Ragotin paya; & étant ſortis, ils prirent le chemin du logis des Comédiens, qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les Demoiſelles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le diſcours du deſſein de Ragotin de faire la Comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des Fermiers du pere de Léandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il deſiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent; ce

qui obligea tous ceux de la Troupe à conférer ensemble, pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part, & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux, si elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle, & toutes les choses que vous verrez au Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe Comique.

LES Jésuites de la Fleche n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études, & voyant son assiduité à la Comédie, jugerent aussi-tôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des Comédiennes, en quoi ils furent confirmés quand après le départ de la Troupe, ils apprirent qu'il l'avoit suivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir son pere

par un meſſager exprès, & qui arriva à même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre, & lui demandoit de l'argent, comme il avoit concerté avec le Deſtin, quand il lui découvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il étoit bleſſé. Son pere reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une ſi furieuſe colere, qui, jointe à une extrême vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais qui termina pourtant par la mort, de laquelle ſe voyant proche, il commanda à un de ſes Fermiers de chercher ſon fils, pour l'obliger de ſe retirer auprès de lui, lui diſant qu'il le pourroit trouver en s'enquérant où il y avoit des Comédiens (ce que le Fermier ſçavoit aſſez, car c'étoit celui qui lui fourniſſoit de l'argent après qu'il eut quitté le Collége) auſſi ayant appris qu'il y en avoit une Troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Léandre, comme vous avez vu au précédent Chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la Troupe de les laiſſer conférer un moment ſur le ſujet

du Fermier nouvellement arrivé, ce qu'il fit se retirant dans une autre chambre où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussi-tôt qu'il fut sorti, Léandre fit entrer le Fermier de son pere, lequel leur déclara l'état où il étoit, & le desir qu'il avoit de voir son fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la Troupe jugerent très-raisonnable. Ce fut alors que le Destin déclara le secret qu'il avoit tenu caché jusques alors, touchant la qualité de Léandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de Mademoiselle Angélique (comme vous avez vu en la seconde partie de cette véritable histoire) ajoutant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faisoit auparavant, puisque même il avoit pris un autre valet; que si quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître, c'étoit pour ne le découvrir pas; mais qu'à présent il n'étoit plus tems de le céler, tant pour désabuser Mademoiselle de la Caverne,
qui

qui n'avoit pu ôter de ſon eſprit que Léandre ne fût complice de l'enlévement de ſa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'aſſurer de l'amour ſincere qu'il *lui portoit*, & pour *laquelle* il s'étoit réduit à lui ſervir de valet, ce qu'il auroit continué, s'il n'eût été obligé de lui déclarer le ſecret lorſqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de Mademoiſelle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût conſentant à ſon enlévement, qu'ayant trouvé les raviſſeurs, il avoit haſardé ſa vie pour la ſecourir : mais qu'il n'avoit pu réſiſter à tant de gens, qui l'avoient furieuſement *bleſſé* & laiſſé pour *mort ſur la place*; tous ceux *de* la Troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité ſelon ſa qualité, mais qu'ils étoient excuſables, puiſqu'ils n'en avoient pas la connoiſſance. Mademoiſelle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de mérite en ſa perſonne, ce qui l'avoit fait long-tems ſoupçonner quelque choſe, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis ſon retour, à cela joint les lettres

que la Caverne lui avoit fait voir : mais que pourtant elle ne sçavoit quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frere ; mais qu'à présent il n'y avoit pas lieu de douter de sa qualité. Alors la Caverne prit la parole, & s'adressant à Léandre, lui dit : Vraiment, Monsieur, après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angletterre me le témoigne assez ; & en effet, Monsieur, quelle apparence qu'un Seigneur si relevé, comme vous espérez d'être après la mort de Monsieur votre pere, voulût songer à épouser une pauvre Comédienne de campagne ! je loue Dieu que le tems est venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mau-

vais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, Mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne sçauroit me rendre heureux, si je ne suis assuré en même tems de la possession de Mademoiselle Angélique votre fille; sans elle je renonce à tous les biens que la nature ou plutôt la mort de mon pere me donne; & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession qu'à dessein de revenir aussitôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie, de n'avoir jamais pour femme autre que *Mademoiselle Angélique* votre fille, pourvu qu'il vous plaise me la donner, & qu'elle y consente, comme je vous en supplie très-humblement toutes deux; & ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout; j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique, que je ne m'en sçaurois distraire, non plus que de me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre Troupe. Après cette

déclaration, les Comédiens & Comédiennes, parlant tous enſemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que Mademoiſelle de la Caverne & ſa fille ſeroient bien délicates ſi elles ne lui donnoient la ſatisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de la volonté de ſa mere, laquelle finit la converſation en diſant à Léandre, que ſi à ſon retour il étoit dans les mêmes ſentimens, il pouvoit tout eſpérer. Enſuite il y eut de grands embraſſemens, & quelques larmes jettées, les uns par un motif de joie, & les autres par la tendreſſe, qui fait ordinairement pleurer ceux qui en ſont ſi ſuſceptibles, qu'ils ne ſçauroient s'en empêcher quand ils voyent ou entendent dire quelque choſe de tendre. Après tous les beaux complimens, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués: mais il dit qu'il monteroit celui de ſon Fermier, qui ſe ſerviroit du ſien, qui le porteroit aſſez bien chez lui.

Nous ne prenons pas garde, dit le Deſtin, que Monſieur Ragotin s'impatiente, il le faut faire entrer; mais à propos, n'y a-t-il perſonne qui ſçache quelque choſe de ſon deſſein? La Rancune qui avoit demeuré ſans parler, ouvrit la bouche pour dire qu'il le ſçavoit, & que le matin il lui avoit donné à déjeûner pour lui déclarer qu'il deſiroit de s'aſſocier à la Troupe, & faire la Comédie, ſans prétendre de lui être à charge : d'autant qu'il avoit aſſez de bien, qu'il aimoit autant le dépenſer en voyant le monde, que de demeurer au Mans, à quoi il l'avoit fort *perſuadé*. Auſſitôt Roquebrune s'avança pour dire *poëtiquement*, qu'il n'étoit pas d'avis qu'on le reçût, en étant des Poëtes comme des femmes, quand il y en a deux dans une maiſon, il y en a une de trop; que deux Poëtes dans une Troupe y pourroient exciter des tempêtes, dont la ſource viendroit des contrariétés du Parnaſſe; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit ſi défectueuſe, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre, il en ſeroit déshonoré;

& puis quel perſonnage pourra-t-il faire ? Il n'eſt pas capable des premiers rôles, Monſieur le Deſtin s'y oppoſeroit, & l'Olive pour les ſeconds ; il ne ſçauroit repréſenter un Roi, non plus qu'une Confidente ; car il auroit auſſi mauvaiſe mine ſous le maſque, qu'à viſage découvert ; & partant je conclus qu'il ne ſoit pas reçu. Et moi, repartit la Rancune, je ſoutiens qu'on le doit recevoir, & qu'il ſera fort propre pour repréſenter un Nain, quand il en ſera beſoin, ou quelque monſtre, comme celui de l'Andromede ; cela ſera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation, je puis vous aſſurer que ce ſera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui : derniérement quand nous cherchions Mademoiſelle Angélique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté ſur un mulet ſemblable à lui, c'eſt-à-dire petit. Comme nous marchions, il ſe mit à déclamer des Vers de Pyrame avec tant d'emphaſe, que des paſſans qui conduiſoient des ânes, s'approcherent du mulet & l'écouterent avec

tant d'attention, qu'ils ôterent leurs chapeaux de leur tête pour le mieux ouir, & le ſuivirent juſqu'au logis où nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui ſont capables de faire le diſcernement des belles choſes. Cette ſaillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue, & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appella, il vint, il entra, & après avoir fait une douzaine de révérences, il commença ſa harangue en cette ſorte : Illuſtres perſonnages, auguſte *Sénat* du Parnaſſe! (il *s'imaginoit ſans doute* d'être dans le Barreau du Préſidial du Mans, où il n'étoit gueres entré depuis qu'il y avoit été reçu Avocat, ou dans l'Académie des Puriſtes) l'on dit en commun proverbe, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs; & par un contraire, les bonnes diſſipent les mauvaiſes, & rendent les perſonnes ſemblables à ceux qui les compoſent. Cet exorde ſi bien débité, fit croire aux Comédiennes

qu'il alloit débiter un Sermon ; car elles tournerent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire ; quelque Critique glosera peut-être sur ce mot de Sermon* : mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avoit bien fait chanter des chants d'Eglise en sérénade avec des orgues? mais il continua : Je me trouve si destitué de vertus, que je desire m'associer à votre illustre Troupe pour en apprendre, & pour m'y façonner ; car vous êtes les interprêtes des Muses, les échos vivans de leurs chers nourrissons ; & vos mérites sont si connus à toute la France, que l'on vous admire jusques au-delà des Poles. Pour vous, mes Demoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considerent, & l'on ne sçauroit ouir l'harmonie de vos belles voix, sans être ravi en admiration ; aussi, beaux Anges en chair & en os, tous les plus doctes Poëtes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandres & les Césars n'ont jamais égalé la valeur de Monsieur le Destin, & des autres héros de cette illustre Troupe.

Il

Il ne faut donc pas vous étonner ſi je deſire avec tant de paſſion d'en accroître le nombre, ce qui vous ſera facile ſi vous me faites l'honneur de m'y recevoir, vous proteſtant au reſte, de ne vous être point à charge, ni prétendre de participer aux émolumens du Théâtre, mais ſeulement vous être très-humble & très-obéiſſant serviteur. On le pria de ſortir pour un moment, afin que l'on pût réſoudre ſur le ſujet de ſa harangue, & y procéder avec les formes. Il ſortit, & l'on commençoit d'opiner quand le Poëte ſe jetta à la traverſe pour former une ſeconde oppoſition : mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux pouſſé s'il n'eût regardé ſon habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il ſeroit reçu pour être le divertiſſement de la compagnie. On l'appella, & quand il fut entré, le Deſtin prononça en ſa faveur ; l'on fit les cérémonies accoutumées, il fut écrit ſur le regiſtre, prêta le ſerment de fidélité ; on lui donna le mot avec lequel tous les Comédiens ſe re-

connoiſſent, & ſoupa ce ſoir-là avec toute la Caravane.

CHAPITRE IV.

Départ de Léandre, & de la Troupe Comique pour aller à Alençon ; diſgrace de Ragotin.

Après le ſouper, il n'y eut perſonne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la Troupe, de quoi il s'enfla ſi fort que ſon pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occaſion d'entretenir ſa chere Angélique, à laquelle il réitéra le deſſein qu'il avoit fait de l'épouſer: mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laiſſa couler quelques larmes ; je ne ſçai ſi ce fut de joie des belles promeſſes de Léandre, ou de triſteſſe de ſon départ ; quoi qu'il en ſoit, ils ſe firent beaucoup de careſſes, la Caverne n'y apportant plus d'obſtacle. La nuit déja étant fort avancée,

il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie, & s'en alla coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le Fermier de son pere, & fit tant par ses journées qu'il arriva en la maison de son pere qui étoit malade, lequel lui témoigna d'être bien-aise de sa venue, & selon que ses forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit causé son absence; & lui dit ensuite, qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner sa derniere bénédiction, & avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avoit eu de sa mauvaise conduite, mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir: nous apprendrons la suite à son retour. Les Comédiens & Comédiennes étant habillés & habillées, chacun amassa ses nipes, l'on remplit les coffres, l'on fit les bales du bagage comique, & l'on prépara tout pour partir; il manquoit un cheval pour une des Demoiselles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dédit; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra, lequel ayant oui cette pro-

position, dit qu'il n'en étoit pas besoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe, attendu qu'à son avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans; qu'en y mettant deux jours, comme nécessairement il le falloit, son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes; mais l'Etoile l'interrompant, lui dit, qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé quand Angélique dit que si feroit bien elle. Ils déjeûnerent tous, & l'Opérateur & sa femme furent de la partie; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner, Ragotin prit l'occasion pour parler au Seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'Avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande Magicienne

que lui n'étoit Magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puiſſans que les ſiens, & que c'étoit une dangereuſe perſonne, qu'il avoit grand ſujet de craindre. Ragotin vouloit répartir, mais on les preſſa de laver les mains & de ſe mettre à table, ce qu'ils firent tous : après le déjeûner, Inezile témoigna à tous ceux de la Troupe, & principalement aux Demoiſelles, le déplaiſir qu'elle & ſon mari avoient d'un ſi prompt départ, leur proteſtant qu'ils euſſent bien deſiré de les ſuivre à Alençon, pour avoir l'honneur de leur converſation plus long-tems, mais qu'ils ſeroient obligés de monter un théâtre pour débiter leurs drogues, & par conſéquent faire des farces ; que cela étant public & ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la Comédie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainſi au lieu de les ſervir ils leur pourroient nuire, & que pour l'éviter ils avoient réſolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embraſſerent les uns les autres, & ſe dirent mille douceurs. Les Demoiſelles pleure-

rent, & enfin tous se firent de grands complimens, à la réserve du Poëte, qui en d'autres occasions eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet, la séparation d'Inezile lui ayant été un si furieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobstant qu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Parnasse. La charrette étant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vû au commencement de ce Roman. L'Etoile monta sur un cheval que le Destin conduisoit, & Angélique se mit derriere Ragotin, qui avoit pris avantage, en montant à cheval, pour éviter un second accident de sa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à sa bandouliere; tous les autres allerent à pied, au même ordre que quand ils arriverent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf qui étoit poursuivi par les gens de Monsieur le Marquis de Lavardin, leur traversa le chemin, & fit peur au cheval de Ragotin qui

alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier, & mettre en même tems la main à sa carabine : mais comme il le fit avec précipitation, le talon se trouva justement sous son aisselle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre ; & en tombant le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique, qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds ; pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri, qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la temple ; l'on y mit une piece d'argent, & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la Troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal, encore ne sçait-on ; car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions, aussi ils s'en régalerent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme,

lequel fut remonté sur son cheval, & semblablement Angélique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire, & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche, où l'on fit repaître la charrette, c'est-à-dire, les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les Comédiens goûterent; pour les Demoiselles elles se mirent sur un lit, tant pour se reposer que pour considérer les hommes qui bûvoient à qui mieux mieux, & sur tous la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit débandé la tête, à laquelle la piece d'argent avoit repercuté la contusion) qui se le portoient à une santé qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit, ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin : Monsieur, prenez garde à vous, & songez à bien conduire votre voiture, ce qui démonta un peu le petit Avocat encommédienné, lequel fit aussi-tôt cession d'armes, ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôtesse, l'on remonta à cheval, & la caravane comique marcha. Le tems étoit beau, & le che-

min de même, ce qui fut cause qu'ils arriverent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Coq hardi, qui est le meilleur logis ; mais l'hôtesse, (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un Receveur des Tailles de la Province, & un autre Receveur des épices du Présidial du Mans, avec quatre ou cinq Marchands de toile. La Rancune, qui songea à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les Demoiselles, & que pour les hommes ils se coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bien-tôt passée, ce qui adoucit un peu la fierté de la Dame Cabaretiere. Ils entrerent donc & l'on ne déchargea point la charrette ; car il y avoit dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit, & on la ferma à clef, & l'on donna une chambre aux Comédiennes, où tous ceux de la troupe souperent, & quelque tems après les Demoiselles se coucherent

dans deux lits qu'il y avoit, ſçavoir, l'Etoile dans un, & la Caverne & ſa fille Angélique dans l'autre ; vous jugez bien qu'elles ne manquerent pas à fermer la porte, auſſi-bien que les deux Receveurs, qui ſe retirerent auſſi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valiſes qui étoient pleines d'argent, ſur lequel la Rancune ne put pas mettre la main ; car ils ſe précautionnerent bien ; mais les Marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut aſſez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs bales. Il y avoit trois lits dont les Marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dormit point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il ſe leva doucement pour faire ſon coup, qui fut interrompu par un des Marchands auquel il étoit ſurvenu un mal de ventre, avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à ſe lever, & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis, &

qui en sçavoit toutes les issues, alla par la porte qui conduisoit à une petite galerie, au bout de laquelle étoient les lieux communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables Comédiens). Quand il se fut vuidé, il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisoit à la chambre d'où il étoit parti ; il prit de l'autre côté & descendit dans la chambre où les Receveurs étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient disposées de la sorte) il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien, & une voix à lui inconnue lui demanda *qui est là ?* il passa sans rien dire à l'autre lit, où on lui dit de même, mais d'un ton plus élevé, & en criant : l'hôte, de la chandelle, il y a quelqu'un dans notre chambre ; l'hôte fit lever une servante, mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumiere, le marchand eut le loisir de remonter & de descendre par où il étoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce débat (car il n'y

avoit qu'une ſimple cloiſon d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas tems, mais dénoua habilement les cordes de deux bales, dans chacune deſquelles il prit deux pieces de toile, & renoua les cordes, comme ſi perſonne n'y eût touché, car il ſçavoit le ſecret qui n'eſt connu que de ceux du métier, non plus que leur numero & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre quand le Marchand entra dedans la chambre, & y ayant oui marcher, dit: qui eſt-là? La Rancune, qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre pieces de toile dans le lit) dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour piſſer; le Marchand, qui n'étoit pas encore recouché, lui dit, attendez Monſieur, je la vais ouvrir, car je ſçai mieux où elle eſt que vous; il l'ouvrit & ſe remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il piſſa auſſi copieuſement que quand il arroſa un Marchand du bas Maine, avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans,

comme vous avez vû dans le ſixieme Chapitre de la premiere Partie de ce Roman ; après quoi il ſe retourna coucher ſans fermer la fenêtre. Le Marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laiſſée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut, qu'il la fermât s'il vouloit, que pour lui il n'eût pas pû retrouver ſon lit dans l'obſcurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la Lune luiſoit bien fort dans la chambre ; le Marchand appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, ſe leva ſans lui repartir, ferma la fenêtre & ſe remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit ; car *ſa bale* n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte & l'hôteſſe crioient à la chambriere d'allumer vîte de la chandelle ; elle s'en mettoit en devoir ; mais comme il arrive ordinairement, que plus l'on s'empreſſe moins l'on avance ; auſſi cette miſérable ſervante ſouffla les charbons plus d'une heure ſans la pouvoir allumer ; l'hôte & l'hôteſſe lui diſoient mille malédictions, & les Receveurs crioient

robées, & qu'il mit dans une des bales de la charrette.

CHAPITRE V.

Ce qui arriva aux Comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrace de Ragotin.

TOUS les Héros & Héroïnes de la Troupe Comique partirent de bon matin, & prirent le grand chemin d'Alençon, & arriverent heureusement au Bourg-le-Roi, que le vulgaire appelle le Bouletey, où ils dinerent & se reposerent quelque tems, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée, qui est un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue, où les chevaux enfoncent jusqu'aux sangles; l'on consulta là-dessus le Charretier, lequel assura qu'il passeroit par-tout,

ſes quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans ; d'ailleurs qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin, & que celui des communes de S. Pater, où il faudroit paſſer, n'étoit guère plus beau & beaucoup plus long : qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue parce que les gens de pied paſſeroient dans les champs, quittes pour ajamber certaines faſcines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puiſſent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilerent donc ce chemin-là ; Mademoiſelle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand l'on en ſeroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue ; Angélique en dit autant, & ſemblablement la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent ſur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angélique deſcendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Deſtin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à deſcendre de la charrette. Roquebrune

monta

monta ſur le cheval de l'Etoile, & ſuivit Ragotin qui alloit après la charrette: quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'eſpace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large; ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou ſix payſans conduiſoient, qui ſe mirent à crier au charretier de reculer, le charretier leur crioit encore plus fort, reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aiſément que moi; de détourner ni à droite ni à gauche, cela ne ſe pouvoit nullement; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrieres inſondables. Les voituriers, voulant *faire les mauvais*, s'avancerent ſi bruſquement contre la charrete, en criant ſi fort, que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits & ſe jetterent dans les fondrieres; le timonier ſe détourna tant ſoit peu ſur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui pour ne trouver point de ferme, fit verſer la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colere, crioit comme un démoniaque contre les voitu-

riers, & croyant de pouvoir paſſer au côté droit, où il ſembloit y avoir du vuide ; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de ſa carabine, pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais ſon cheval s'embourba ſi fort, que tout ce qu'il put faire ce fut de déſétrier promptement & deſarçonner à même tems, & de mettre pied à terre : mais il enfonça juſqu'aux aiſſelles, & s'il n'eût pas étendu les bras, il eût enfoncé juſqu'au menton. Cet accident ſi imprévû fit arrêter tous ceux qui paſſoient dans les champs pour penſer à y remédier. Le Poëte qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement, & fit reculer ſon cheval juſqu'à ce qu'il eût trouvé le ſec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fuſil ſur l'épaule & une épée au côté, reculerent ſans bruit de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut ſonger à remédier à tout ce déſordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par Monſieur Ragotin & par ſon cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la

Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais quand ils s'en voulurent approcher, ils enfoncerent jusqu'aux cuisses, & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé d'avantage ; tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans y trouver du ferme, la Rancune, qui avoit toujours des expédiens d'un homme de son naturel, dit, sans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour sortir Monsieur Ragotin du danger où il étoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'aussi-bien il la falloit décharger) & la lui attacher au cou, & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur, comme quand la Rancune lui vouloit couper son chapeau sur le visage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier qui s'étoit hasardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin ; il s'approcha de lui, & à diverses reprises le sortit & le conduisit dans le champ où étoient les Comédiennes, qui ne pûrent

s'empêcher de rire, le voyant en ſi bel équipage ; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles pûrent : cependant le charretier retourna ſon cheval, qui étant aſſez vigoureux ſortit avec un peu d'aide, & alla trouver les autres : enſuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même charretier, qui étoient déja tous gâtés de la boue, déchargerent la charrette, la remuerent & la rechargerent. Elle fut auſſitôt réatelée, & les chevaux la ſortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta ſur ſon cheval avec peine, car le harnois étoit tout rompu : mais Angélique ne voulut pas ſe remettre derriere lui, pour ne gâter ſes habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied, ce que fit auſſi l'Etoile, que le Deſtin continua de conduire juſqu'aux Chênes verts, qui eſt le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au Fauxbourg de Montfort, où ils s'arrêterent, n'oſant pas entrer dans la Ville dans un ſi étrange déſordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bû, ils employerent le reſte du jour à faire ſécher leurs habits, après en

avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun en présent de la Noblesse Mancelle. Les Comédiennes souperent légerement, à cause de la lassitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne-heure. Les Comédiens ne se coucherent qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures ; quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie ; l'hôte répondit que son logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin, qui avoit toujours Saldaigne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile : mais ayant regardé par la fenêtre, il apperçut, à la faveur de la clarté de la Lune, un homme qui avoit les mains liées par derriere, ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étoient tous aussi bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit assez haut que c'é-

toit Monſieur de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur, car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion, quand ils ouirent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le Roi. Mais pourquoi diable, dit la Rancune, ne l'a-t-il pas mené au Mans ou à Beaumont-le-Vicomte, ou au pis aller à Freſnay ? car encore que ce Fauxbourg ſoit du Maine, il n'y a point de priſon; il faut qu'il y ait là du myſtere ! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere qui entra avec dix archers, leſquels menoient un homme attaché comme je vous viens de dire, & qui ne faiſoit que rire, ſur-tout quand il regardoit la Rappiniere, ce qu'il faiſoit fixément contre l'ordinaire des criminels; & c'eſt la premiere raiſon pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or, vous ſçaurez que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait pluſieurs voleries, & pillé quelques maiſons champêtres, il ſe mit en devoir de chercher les malfaicteurs. Comme lui & ſes archers approchoient de la forêt de Perſaine, ils virent un homme qui en ſortoit; mais

quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi, qu'ils attraperent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappiniere lui fit, mais qui ne parut point de l'être ; au contraire, il se mit à rire & à regarder fixément la Rappiniere, lequel tant plus il le considéroit, tant plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois, & il ne se trompoit pas ; mais du tems qu'ils s'étoient vûs l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits différens ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine, qui étoit à dossier à l'antique, & le laissa en la garde de deux archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain le Destin se leva le premier, & en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante paillasse, & un homme

attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit ſigne de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le priſonnier lui dit : Vous ſouvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris ſur le Pont-neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait? J'étois alors avec le ſieur de la Rappiniere, qui étoit notre Capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer, vous ſçavez tout ce qui ſe paſſa. J'ai appris que vous avez tout ſçû de Doguin à l'heure de ſa mort, & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occaſion de vous venger de lui ; car s'il me mene au Mans, comme il fera peut-être, j'y ſerai pendu ſans doute : mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne ſoit de la danſe. Il ne faudra que joindre votre dépoſition à la mienne, & puis vous ſçavez comme va la Juſtice du Mans. Le Deſtin le quitta, & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif, car il l'avertit du deſſein du criminel, en lui diſant tout ce qu'il avoit dit de lui, & enſuite lui conſeilla

feilla de s'en retourner & de laiſſer ce miſérable. Il vouloit attendre que les Comédiennes fuſſent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Deſtin lui dit *franchement* que l'Etoile ne le pourroit pas voir ſans s'emporter furieuſement contre lui avec juſtice. Il lui dit de plus, que ſi le Vi-Bailly d'Alençon (qui eſt le Prevôt de ce Bailliage-là) ſçavoit tout ce manége, il le viendroit prendre. Il le crut, fit détacher le priſonnier, qu'il laiſſa en liberté, monta à cheval avec ſes archers, & s'en alla ſans payer l'hôteſſe ce qui lui étoit aſſez ordinaire) & ſans remercier le Deſtin, tant il étoit troublé. Après ſon *départ* le *Deſtin* appella Roquebrune, l'Olive, & le Décorateur qu'il mena dans la Ville, & allerent directement au grand Jeu de Paume, où ils trouverent ſix Gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot ; & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des Comédiens, dirent aux joueurs que c'étoient des Comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs ache-

verent leur partie, & monterent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que le Destin traitoit avec le maître du Jeu de Paume. Ces Gentilshommes étant descendus à demi-vêtus, saluerent le Destin & lui demanderent toutes les particularités de la Troupe, de quel nombre de personnes elle étoit composée ? s'il y avoit de bons acteurs ? s'ils avoient de beaux habits, & si les femmes étoient belles ? Le Destin répondit sur tous ces chefs, ensuite de quoi ces Gentilshommes lui offrirent service, & prierent le maître de les accommoder ; ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés, qu'ils boiroient ensemble, ce que le Destin accepta pour faire des amis, en cas que Saldaigne le cherchât encore, car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot : & ensuite le Décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le Théâtre suivant le modele qu'il lui bailla ; & les joueurs étant habillés, le Destin s'approcha d'eux de si bonne grace, & avec sa grand-mine, leur fit pa-

roître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la Troupe étoit logée ; & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes-verts en Montforts, ils lui dirent : allons boire dans un qui sera votre fait : nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allerent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de Vers & de Pieces de Théâtre, ensuite de quoi ils firent grande amitié, & allerent avec lui voir les Comédiennes qui étoient sur le point de dîner, ce qui fut cause que ces Gentilshommes ne demeurerent pas longtems avec elles. Ils les entretinrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent, ils leur offrirent service & protection ; car c'étoient des principaux de la Ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe d'or, qui étoit le logis que le Destin avoit retenu ; & quand le Théâtre fut en état, ils commencerent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice, dans le-

quel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentifs, & retournons voir ce que fait Saldaigne depuis sa chûte.

CHAPITRE VI.

Mort de Saldaigne.

VOUS avez vû dans le XII Chapitre de la seconde Partie de ce Roman, comme Saldaigne étoit demeuré dans un lit malade de sa chûte, dans la maison du Baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ses valets si yvres dans une hôtellerie d'un Bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la Demoiselle s'étoit sauvée, & que l'autre homme que son maître leur avoit donné la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frottés les yeux, & baillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il sçavoit

bien qu'ils ne la trouveroient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné : aussi ils roulerent trois jours, au bout desquels ils s'en retournerent trouver Saldaigne, qui n'étoit pas encore guéri de sa chûte, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée, mais que l'homme que Monsieur de Verville leur avoit baillé la suivoit à cheval. Saldaigne pensa enrager à la réception de cette nouvelle : & bien prît à ses valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe ; car s'il eût été debout, ou s'il eût pû se lever, ils n'eussent pas seulement essuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coup de bâton ; car il pesta si furieusement contr'eux, leur disant toutes les injures imaginables, & se mit si fort en colere, que son mal augmenta & la fievre le reprit ; ensorte que quand le Chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangrene ne se mît à sa jambe, tant elle étoit enflammée ; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il compta

cet accident, lequel douta bien de ce qui l'avoit causé, & qui alla aussi-tôt voir Saldaigne pour lui demander la cause de son altération, ce qu'il sçavoit assez : car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; & l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur, en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece, pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver ; car, lui dit-il, vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée céans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu : que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital, & que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance, & la profession qu'elle fait vous auroit excusé de cette licence : & en cela vous vous flattez ; car apprenez qu'elle est fille de Gentilhomme & de Demoiselle, & qu'au bout vous n'y

auriez pas trouvé votre compte ; & après tout, quand les moyens de la Justice auroient manqué, sçachez qu'elle a un frere qui s'en seroit vengé, car c'est un homme qui a du cœur, & vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres, ce qui vous devroit obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est tems de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez à la fin succomber; car vous sçavez bien que le désespoir fait tout hasarder ; il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours, qui devoit obliger Saldaigne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à lui redoubler sa rage, & à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissimula en présence de Verville, & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guérir ; & sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval, il prit congé de Verville, & à même tems il prit le chemin du Mans, où il croyoit de trouver la Troupe : mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il se résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où

il fit repaître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur ; c'étoient les Marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui en criant bien fort, leur soutenoit qu'elle n'en étoit pas responsable, puisqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs bales à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres ; & les Marchands répliquoient : cela est vrai, mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher des Bâteleurs ; car sans doute c'est eux qui nous ont volés. Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos bales crevées ou les cordes défaites ? Non, disoient les Marchands, & c'est ce qui nous étonne ; car elles étoient nouées comme si nous-même l'eussions fait : or allez-vous promener, dit l'hôtesse. Les Marchands vouloient répliquer, quand Saldaigne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces

pauvres Marchands voyant tant de gens, & de si mauvaise mine, furent contraints de faire silence, & attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse. Après que Saldaigne, & ses gens & ses chevaux eurent repû, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur le Destin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la Comédie avec ses compagnons, qu'il fit passer devant, & paya pour quatre : ils n'étoient connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers; pour lui il entra le visage couvert de son manteau, & la tête enfoncée dans son chapeau comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la Comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction; car tous admirerent l'Etoile, qui représenta ce jour-là la Cléopatre de la pompeuse Tragédie du grand Pompée, de l'ini-

mitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldaigne & ſes gens demeurerent dans le Jeu de Paume, réſolus d'y attaquer le Deſtin. Mais cette Troupe avoit ſi fort gagné les bonnes graces de toute la nobleſſe & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la compoſoient n'alloient point au Théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis, qu'avec grand cortége. Ce jour-là une jeune Dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit Madame de Villefleur, convia les Comédiennes à ſouper (ce que Saldaigne put facilement entendre) : elles s'en excuſerent civilement ; mais voyant qu'elle perſiſtoit de ſi bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Enſuite elles ſe retirerent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces Gentilshommes qui jouoient à la paume quand le Deſtin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais deſſein de Saldaigne, qui n'oſa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec leſquels il n'eût pas trouvé ſon compte. Mais il s'aviſa

de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever l'Etoile quand elle sortiroit de chez Madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y opposer à la faveur de la nuit. Les trois Comédiennes y allerent souper & passer la veillée. Or, comme je vous ai déja dit, cette Dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit à sa maison toute la belle compagnie, qui augmenta ce soir-là à cause des Comédiennes. Or Saldaigne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie, lorsque le valet du Destin la conduisoit, suivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite Dame de Villefleur, qui étoit située dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui seroit facile de faire sortir l'Etoile sous quelque prétexte, & la monter promptement sur le cheval, avec l'aide de ses trois hommes qui battoient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plai-

roit. Enfin il ſe repaiſſoit de ces vaines chimeres, & tenoit déja la proie en imagination ; mais il arriva qu'un homme d'égliſe (qui n'étoit pas de ceux qui font ſcrupule de tout, & bien ſouvent de rien ; car il fréquentoit les honorables compagnies, & aimoit ſi fort la Comédie qu'il faiſoit connoiſſance avec tous les Comédiens qui venoient à Alençon, & l'avoit fait fort étroitement avec ceux de notre illuſtre Troupe) alloit veiller ce ſoir-là chez Madame de Villefleur : ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoiſſoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride ; & l'ayant enquis à qui il étoit, & ce qu'il faiſoit là, & ſi ſon maître étoit dans la maiſon ? Et ayant trouvé beaucoup d'obſcurité en ſes réponſes, il monta à la ſalle où étoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit oui marcher des perſonnes à l'entrée de la petite rue. Le Deſtin qui avoit obſervé cet homme qui ſe cachoit le viſage de ſon manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldaigne,

ne douta point que ce ne fût lui : pourtant il n'en avoit rien dit à perſonne ; mais il avoit mené tous ſes compagnons chez Madame de Villefleur, pour faire eſcorte aux Demoiſelles qui y veilloient : mais ayant appris de la bouche de l'Eccléſiaſtique ce que vous venez d'ouir, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldaigne, qui vouloit haſarder un ſecond enlevement de ſa chere l'Etoile. L'on conſulta ce que l'on devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'événement, & que ſi perſonne ne paroiſſoit devant l'heure de la retraite, l'on ſortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occaſions. Mais l'on ne demeura pas long-tems, qu'un homme inconnu entra, & demanda Mademoiſelle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une Demoiſelle de ſes amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la prioit de deſcendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldaigne vouloit réuſſir en ſon deſſein ; ce qui obligea tous ceux de la compagnie à ſe mettre en état de le bien recevoir : l'on ne trouva

pas bon qu'aucune des Comédiennes defcendît ; mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de Madame de Villefleur, que Saldaigne faifit auffitôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il fe trouva invefti d'un grand nombre d'hommes armés ; car il en étoit paffé une partie par une porte qui eft fur la grande place, & les autres par la porte ordinaire ; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir, & fans confidérer fi fes gens étoient joints à lui, il tira un coup de piftolet, dont un des Comédiens fut bleffé légérement, mais qui fut fuivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea fur lui. Ses gens qui ouirent le bruit, au lieu de s'approcher pour le fecourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on employe pour affaffiner quelqu'un, qui s'enfuyent quand ils trouvent de la réfiftance : autant en firent les compagnons de Saldaigne, qui étoit tombé ; car il avoit un coup de piftolet à la tête, & deux dans le corps. L'on apporta de la lumiere pour le regarder, mais

perſonne ne le connut que les Comédiens & Comédiennes qui aſſurerent que c'étoit Saldaigne : on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas, ce qui fut cauſe que l'on aida à ſon laquais à le mettre de travers ſur ſon cheval. Il le mena à ſon logis, où on lui reconnut encore quelque ſigne de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panſer ; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en ſon pays, où il fut reçu par ſes ſœurs & leurs maris : elles le pleurerent par contenance, mais dans le cœur elles furent très aiſes de ſa mort. Et j'oſerois croire que Madame de S. Far eût bien voulu que ſon brutal de mari eût eu un pareil ſort ; & il le devoit avoir à cauſe de la ſympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire un jugement téméraire. La Juſtice ſe mit en devoir de faire quelques formalités : mais n'ayant trouvé perſonne, & perſonne ne ſe plaignant ; d'ailleurs ceux qui pouvoient être ſoupçonnés étant des principaux Gentilshommes de la Ville, cela demeura dans le ſilence. Les Comédiennes

furent conduites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldaigne, dont elles se réjouirent fort, étant alors en assurance : car par-tout elles n'avoient que des amis, & partout ce seul ennemi ; car il les suivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la Caverne.

LE Destin avec l'Olive allerent le lendemain chez le Prêtre que l'on appelloit Monsieur le Prieur de Saint-Louis, (qui est un titre plutôt honorable que lucratif, d'une petite Eglise qui est située dans une île que fait la riviere de Sarthe entre les deux ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos, puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldaigne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez

devez pas vous étonner ſi les Comédiens & Comédiennes de cette Troupe avoient reçu le bienfait d'un Prêtre, puiſque vous avez pû voir dans les aventures comiques de cette illuſtre Hiſtoire, les bons offices que trois ou quatre Curés leur avoient rendus, tant dans le logis où l'on ſe battoit la nuit, & quel ſoin de loger & garder Angélique après qu'elle fut retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer, & que vous verrez encore à la ſuite. Ce Prieur, qui n'avoit fait que ſimplement connoiſſance avec eux, fit alors une forte étroite amitié, enſorte qu'ils ſe viſiterent depuis, & mangerent ſouvent enſemble. Or, un jour que Monſieur de Saint-Louis étoit dans la chambre des Comédiennes (c'étoit un Vendredi que l'on ne repréſentoit pas), le Deſtin & l'Etoile prierent la Caverne d'achever ſon hiſtoire; elle eut un peu de peine à s'y réſoudre : mais enfin elle touſſa trois ou quatre fois, & cracha bien autant, l'on dit qu'elle ſe moucha auſſi & ſe mit en état de parler, quand Monſieur de Saint Louis voulut ſortir, croyant qu'il y eût

quelque ſecret myſtere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu ; mais il fut arrêté par tous ceux de la Troupe, qui l'aſſurerent qu'ils ſeroient très-aiſes qu'il apprît leurs avantures : Et j'oſe croire, dit l'Etoile (qui avoit l'eſprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu juſqu'à l'âge où vous êtes ſans en avoir éprouvé quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la ſoutane. Ces paroles démonterent un peu le Prieur, qui leur avoua franchement que ſes aventures ne rempliroient pas mal une partie de Roman, au lieu des hiſtoires fabuleuſes que l'on y met le plus ſouvent. L'Etoile lui repartit, qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouies, & l'engagea à les raconter à la premiere requiſition qui lui en feroit faite ; ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit ſon hiſtoire en cette ſorte : Le levrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre : La propoſition que le Baron de Sigognat fit faire à ma mere (par le bon Curé) de l'épouſer, la rendit auſſi affligée que j'en

étois joyeuse, comme je vous ai déja dit : & ce qui augmentoit son affliction, c'étoit de ne sçavoir par quel moyen sortir de son château : de le faire seule, nous n'eussions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait suivre & reprendre, & ensuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hasarder à perdre nos nippes, qui étoit le seul moyen qui nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce Baron qui avoit toujours été un homme farouche & sans humanité, ayant passé de l'excès de l'insensibilité, brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avoit jamais ressentie ; ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de sa maladie ma mere s'entremit de le servir, mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit ; ce qu'elle ayant apperçu (comme elle étoit femme d'esprit) elle dit à ses domestiques, qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchemens que nécessaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer

des montures pour nous porter, & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre; mais le Curé survenant, & ayant reconnu que Monsieur le Baron étoit en rêverie, se mit en devoir d'en chercher: enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage; & après avoir pris congé des domestiques, & principalement de cet obligeant Curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom; mais je sçai bien que c'étoit celle où l'on alla querir un Chirurgien pour panser ma mere qui avoit été blessée, quand les gens du Baron de Sigognat nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions; car une chambriere dit assez haut: Courage, l'on fera la Comédie, puisque voici l'autre partie de la Troupe arrivée; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déja quelque débris de Caravanne comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire Troupe, & ainsi gagner

notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain (après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux) deux Comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma mere, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit restée, les seconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette Ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma mere pressa d'en sortir, & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce Baron étant guéri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter; & à la premiere Ville où nous représentâmes, le maître de la Troupe, que l'on appelloit Bellefleur, parla de

mariage à ma mere ; mais elle le remercia, & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle étoit déja avancée en âge, & qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution, ne lui parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès ; je devins grande, & ma mere si valétudinaire qu'elle ne pouvoit plus représenter ; comme j'avois exercé avec la satisfaction des auditeurs & l'approbation de la Troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur qui ne l'avoit pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme ; mais elle ne lui répondit pas selon son desir ; car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne, & appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon pere : ma mere eut donc la satisfaction de

me voir mariée, & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le tems guérit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque tems après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angélique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verser, si je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit poursuivre, le Destin l'interrompit, lui disant : qu'elle ne pouvoit espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction, puisqu'un Seigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun proverbe que *Lupus in fabula* : excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre ; aussi comme la Caverne alloit achever son histoire, Léandre entra & salua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir, & suivi de trois laquais aussi vêtus de noir, ce qui donna assez à connoître que son pere étoit mort. Le Prieur de S. Louis, sortit, & s'en alla ; & je finis ici ce Chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Hiſtoire de la Caverne.

APRÈS que Léandre eut fait toutes les cérémonies de ſon arrivée, le Deſtin lui dit qu'il le falloit conſoler de la mort de ſon pere, & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laiſſés. Léandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de ſon pere il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois, leur dit-il, il ne ſeroit pas ſéant que je paruſſe ſur le Théâtre ſi-tôt & ſi près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la Troupe ſans repréſenter juſques à ce que nous ſoyons éloignés d'ici. Cette propoſition fut approuvée de tous; enſuite de quoi l'Etoile lui dit: Monſieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appellions à préſent; ſurquoi Léandre lui répondit: le titre de mon pere étoit le Baron de Rochepierre,



pierre, lequel je pourrois porter; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre, nom ſous lequel j'ai été ſi heureux que d'agréer à ma chere Angélique. C'eſt donc ce nom-là que je veux porter juſques à la mort, tant pour cette raiſon que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la réſolution que je pris à mon départ, & que je communiquai à tous ceux de la Troupe. Enſuite de cette déclaration, les embraſſades redoublerent, beaucoup de ſoupirs furent pouſſés, quelques larmes coulerent des plus beaux yeux, & tous approuverent la réſolution de Léandre, lequel s'étant approché d'Angélique, lui conta mille douceurs auxquelles elle répondit avec tant d'eſprit que Léandre en fut d'autant plus confirmé en ſa réſolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien, & de la maniere qu'il ſe paſſa; mais je ne ſuis pas amoureux comme ils étoient. Léandre leur dit de plus, qu'il avoit donné ordre à toutes ſes affaires, qu'il avoit mis des Fermiers dans toutes ſes Terres, & qu'il leur

avoit fait avancer chacun six mois, ce qui pouvoit monter à six mille livres, qu'il avoit emporté afin que la Troupe ne manquât de rien. A ce discours grands remerciemens. Alors Ragotin (qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers Chapitres) s'avança pour dire que puisque Monsieur Léandre ne vouloit pas représenter en ce pays, qu'on pouvoit bien lui bailler ses rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune (qui étoit son antipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie ; ensuite de quoi le Destin dit que l'on y aviseroit, & qu'en attendant, la Caverne pourroit achever son histoire, & qu'il seroit bon d'envoyer querir le Prieur de S. Louis, afin qu'il en ouït la fin, comme il avoit fait la suite ; & afin que plus facilement il nous débitât la sienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainsi.

Je ſuis demeurée au tems de mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit auſſi que deux Comédiens nous vinrent trouver pour nous perſuader de faire Troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive, & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reconnûmes notre Poëte; mais me voici au lieu de mes plus ſenſibles malheurs. Un jour que nous allions repréſenter la Comédie du Menteur, de l'incomparable Monſieur Corneille, dans une Ville de Flandres où nous étions alors; un laquais d'une Dame qui avoit charge de garder ſa chaiſe, la quitta pour aller yvrogner, & auſſi-tôt une autre Dame prit la place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y aſſeoir, & la trouva priſe; elle dit civilement à celle qui l'occupoit que c'étoit là ſa chaiſe, & qu'elle la prioit de la lui laiſſer. L'autre répondit que ſi cette chaiſe étoit ſienne, qu'elle la pourroit prendre; mais quelle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmenterent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les Dames ſe tiroient les unes

les autres, ce qui auroit été peu; mais les hommes s'en mêlerent, les parens de chaque parti en formerent un chacun : l'on crioit, l'on se poussoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du Théâtre. Mon mari, qui devoit faire le personnage de Dorante, avoit son épée au côté quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau ; il ne marchanda point, il sauta du Théâtre en bas, & se jetta dans la mêlée ayant aussi l'épée à la main, tâchant d'appaiser le tumulte, quand quelqu'un de l'une des parties (le prenant sans doute pour être du contraire au sien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût apperçu, il lui eût bien baillé le change, car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur, il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du Théâtre, & m'approchai de mon mari, que je trouvai sans vie. Angélique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) se joignit à moi, avec tous ceux de la Troupe; notre recours fut à verser des larmes, mais

inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je voulois faire partie, à quoi je répondis que je n'en avois pas le moyen. Nous sortîmes de la Ville, & la nécessité nous contraignit de représenter pour gagner notre vie, bien que notre Troupe ne fût pas guere bonne, le principal Acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois si affligée que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles : mais Angélique qui se faisoit grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande où vous nous vîntes trouver, vous Monsieur le Destin, Mademoiselle votre sœur & la Rancune. Vous vous offrîtes de représenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne sçavez que trop, au moins depuis Tours, où notre Portier tua un des Fusiliers de l'Intendant, jusqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne finit ainsi son histoire en versant beaucoup de larmes, ce que

fit l'Etoile en l'embraſſant, & la conſolant du mieux qu'elle put de ſes malheurs, qui véritablement n'étoient pas médiocres. Mais elle lui dit qu'elle avoit ſujet de ſe conſoler, attendu l'alliance de Léandre. La Caverne ſanglotoit ſi fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

La Rancune déſabuſe Ragotin ſur le ſujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carroſſe plein de Nobleſſe, & autres aventures de Ragotin.

LA Comédie alloit toujours avant, & l'on repréſentoit tous les jours avec grande ſatisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun déſordre, parce que Ragotin tenoit ſon rang derriere la ſcene, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit ſouvent; mais on lui donnoit eſpérance

que quand il feroit tems qu'on le feroit repréfenter : il s'en plaignoit prefque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le plus inéfiable de tous les hommes. Mais l'en preffant une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monfieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore; car apprenez qu'il y a grande différence du Barreau au Théâtre; fi l'on n'y eft bien hardi l'on s'interrompt facilement; & puis la déclamation des vers eft plus difficile que vous ne penfez. Il faut obferver la ponctuation des périodes, & ne faire pas paroître que ce foit de la Poëfie, mais les prononcer comme fi c'étoit de la profe; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers : comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaife grace; & il y faut être bien affuré; & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque tems; & pour vous accoutumer au Théâtre, repréfentez fous le mafque à la face, vous y pourrez faire le fecond Zani; nous avons un habit qui vous fera fort

propre (c'étoit celui d'un petit garçon qui faisoit quelquefois ce personnage-là, & que l'on appelloit Godenot) il en faut parler à Monsieur le Destin & à Mademoiselle de l'Etoile, ce qu'ils firent le jour même, & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui, comme vous avez vu au premier tome de ce Roman, s'enfarinoit à la face) de ce qu'il devoit dire. Le sujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêloit en faveur du Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scene, auquel la Rancune demanda en ces termes : petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu si empressé? puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton, & trouvé sa barbe) Messieurs j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en Pigmées (auxquels les grues font la guerre) étoit une fable; mais à présent je change de sentiment : car sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme

ressuscité, pour lequel l'on a fait (il y a environ sept ou huit cent ans) une chanson que je suis résolu de vous dire; écoutez bien.

CHANSON.

Mon pere m'a donné mari.
Qu'est-ce que d'un homme si petit?
Il n'est pas plus grand qu'un fourmi.
Hé! qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce? qu'est-ce?
Qu'est-ce que d'un homme,
S'il n'est, s'il n'est homme?
Qu'est-ce que d'un homme si petit?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin, & faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre Roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin, & dit le voici ressuscité; & en disant cela il dénoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché, de sorte qu'il parut à visage découvert, non pas sans rougir de honte & de colere tout en-

ſemble. Il fit pourtant de néceſſité vertu ; & pour ſe venger, il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de ſa chanſon en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, &c. & que c'étoit très-mal parler, qu'il falloit dire trouva ou trouvai. Mais la Rançune lui repartit, c'eſt vous, Monſieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit : que c'étoit une chanſon ſi vieille, que ſi l'on faiſoit un rôle de toutes les chanſons que l'on a fait en France depuis que l'on y a fait des chanſons, ma chanſon ſeroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'eſt l'idiome de cette Province de Normandie, où cette chanſon a été faite ? & qui n'eſt pas ſi mal-à-propos, comme vous vous imaginez. Car puiſque ſelon ce fameux Savoyard, Monſieur de Rogula, qui a réformé la Langue Françoiſe, l'on ne ſçauroit donner de raiſon pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'uſage qui les fait approuver : ceux du tems que l'on fit cette chanſon étoient en uſage ; & comme

ce qui eſt plus ancien eſt toujours le meilleur, ma chanſon doit paſſer, puiſqu'elle eſt la plus ancienne. Je vous demande, Monſieur Ragotin, pourquoi eſt-ce que puiſque l'on dit de quelqu'un il monta à cheval, il entra en ſa maiſon, que l'on ne dit pas *il deſcenda & il ſorta :* mais il deſcendit & il ſortit? Il s'enſuit donc que l'on peut dire il entrit & il montit; & ainſi que tous les termes ſemblables. Or puiſqu'il n'y a que l'uſage qui leur donne le cours; c'eſt auſſi l'uſage qui fait paſſer ma chanſon. Comme Ragotin vouloit répartir, le Deſtin entra ſur la ſcene ſe plaignant de la longueur de ſon valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin, il leur demanda le ſujet de leur diſpute, qu'il ne put jamais apprendre : car ils ſe mirent à parler tous à la fois, & ſi haut qu'il s'impatienta, & pouſſa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle ſorte qu'ils le baloterent longtems d'un bout du Théâtre à l'autre, juſqu'à ce que Ragotin tomba ſur les mains, & marcha ainſi juſqu'aux

tentes du Théâtre, ſous leſquelles il paſſa. Tous les auditeurs ſe leverent pour voir cette badinerie, & ſortirent de leurs places, proteſtant aux Comédiens que cette ſaillie valoit mieux que leur farce, qu'auſſi-bien ils n'auroient pu achever; car les Demoiſelles & les autres Acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du Théâtre, rioient ſi fort qu'il leur eût été impoſſible. Nonobſtant cette boutade, Ragotin perſécutoit ſans ceſſe la Rancune de le mettre aux bonnes graces de l'Etoile, & pour ce ſujet il lui donnoit ſouvent des repas, ce qui ne déplaiſoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait, il n'oſoit parler à cette belle, ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le preſſa une fois ſi fort qu'il fut obligé de lui dire : Monſieur Ragotin, cette Etoile eſt ſans doute de la nature de celles du Ciel, que les Aſtrologues appellent errantes; car auſſi-tôt que je lui ouvre le diſcours de votre paſſion, elle me laiſſe ſans me répondre. Mais comment me ré-

pondroit-elle, puifqu'elle ne m'écoute pas. Mais je crois avoir découvert le fujet qui la rend de fi difficile abord. Ceci vous furprendra fans doute ; mais il faut être préparé à tout événement. Ce Monfieur le Deftin, qu'elle appelle fon frere, ne lui eft rien moins que cela : je les furpris il y a quelques jours fe faifant des careffes fort éloignées d'un frere & d'une fœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt fon galant : & je fuis le plus trompé du monde, fi quand Léandre & Angélique fe marieront, ils n'en font pas de même. Sans cela elle feroit bien dégoûtée de méprifer votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, fans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chaffer de votre cœur cette paffion, puifqu'elle ne peut fervir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut fi affommé de ce difcours, qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en difant fept ou huit fois à fon ordinaire, ferviteur, ferviteur, *&c.* Enfuite Ragotin s'avifa d'aller faire un voyage à Beaumont,

le-Vicomte, petite Ville diſtante d'environ cinq lieues d'Alençon, où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque ſemaine; il voulut choiſir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit ſçavoir à tous ceux de la Troupe, leur diſant que c'étoit pour retirer quelque ſomme d'argent qu'un des Marchands de cette Ville-là lui devoit, ce que tous trouverent bon. Mais, lui dit la Rancune, comment penſez-vous faire? car votre cheval eſt encloué, il ne pourra pas vous porter? Il n'importe (dit Ragotin) j'en prendrai un de louage, & ſi je n'en puis trouver, j'irai bien à pied, il n'y a pas ſi loin; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des Marchands de cette Ville, qui y vont preſque tous de la ſorte. Il en chercha un par-tout ſans en pouvoir trouver; ce qui l'obligea à demander à un Marchand de toiles, voiſin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché à Beaumont; & ayant appris que c'étoit ſa réſolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le Marchand accepta, à condition qu'ils partiroient auſſi-tôt que la lune ſeroit

levée, qui étoit environ une heure après minuit, ce qui fut exécuté. Or un peu devant qu'ils se missent en chemin, il étoit parti un pauvre Cloutier, lequel avoit accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses clous, & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce Cloutier étant en chemin, & n'entendant, ni ne voyant personne devant ni derriere lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin, & se coucher sur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un passât, où il s'endormit. Quelque peu de tems après, le Marchand & Ragotin passerent; ils alloient au petit pas & ne disoient mot; car Ragotin rêvoit au discours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus, à quoi le Marchand s'accorda par complai-

ſance. Ils avancerent juſques au milieu des piliers pour compter, & auſſi-tôt ils apperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort ſec. Ragotin, qui avoit toujours des penſées dignes de ſon bel eſprit, dit au Marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des pilliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâtôn; car, comme j'ai dit, il étoit roide & fort ſec, & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, ſans celui qu'ils avoient relevé, ils continuerent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas quand Ragotin arrêta le Marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort pour voir s'il voudroit venir avec eux, & ſe mit à crier bien fort: hola ho, veux-tu venir avec nous? Le Cloutier, qui ne dormoit pas ferme, ſe leva auſſi-tôt de ſon poſte, & en ſe levant cria auſſi bien fort : j'y vais, j'y vais, attendez-moi; & ſe mit à les ſuivre. Alors le Marchand & Ragotin croyant que ce fût effectivement le pendu, ſe mirent à courir bien fort; & le Cloutier ſe mit auſſi à courir; en criant toujours plus fort attendez-moi

tendez-moi ; & comme il couroit, les fers & les clous qu'il portoit faisoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du Marchand ; car ils crurent pour-lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelqu'autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de spectre qui n'en traîne après soi) ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis en telle sorte, que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, ils furent contraints de se coucher par terre où le Cloutier les trouva, & qui fit déloger la peur de leur cœur par un bon jour qu'il leur donna, *ajoutant* qu'ils l'avoient bien fait courir ; ils eurent de la peine à se rassurer, mais après avoir reconnu le Cloutier, ils se leverent & continuerent heureusement leur chemin jusques à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la Troupe qui sortoient de table, auxquels il raconta son aventure, qui les pensa faire mourir de

rire : les Demoiselles en faisoient de si grands éclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un Gentilhomme qu'on appelloït Monsieur de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique, & il venoit prier les Comédiens de représenter chez lui le jour de ses noces. Cette fille, qui n'étoit pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle desiroit que l'on jouât la Silvie de Mairet. Les Comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne rire pas, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une, car ils ne l'avoient plus. La Demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les Pastorales, celles de Racan, la belle Pécheuse, le Contraire en Amour, Ploncidon, le Mercier, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car, disoit-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere; il ne se faut point mettre en peine

d'en avoir de ſomptueux, comme quand il faut repréſenter la mort de Pompée, le Cinna, Héraclius, ou la Rodogune. Et puis les vers des Paſtorales ne ſont pas ſi ampoulés comme ceux des Poëtes graves, & ce genre paſtoral eſt plus conforme à la ſimplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. Son pere & ſa mere écoutoient ce diſcours avec admiration, s'imaginant que les plus excellens Orateurs du Royaume n'auroient ſçu débiter de ſi riches penſées, ni en termes ſi relevés. Les Comédiens demanderent du tems pour ſe préparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le Prieur de Saint Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de ſa promeſſe, à quoi il ne lui falloit guere de perſuaſion, puiſqu'il venoit pour ce ſujet. Les Comédiennes s'aſſirent ſur un lit, & les Comédiens dans des chaiſes. L'on ferma la porte, avec comman-

dement au portier de dire qu'il n'y avoit perſonne, s'il fût ſurvenu quelqu'un. L'on fit ſilence, & le Prieur débita comme vous allez voir au ſuivant Chapitre, ſi vous prenez la peine de lire.

CHAPITRE X.

Hiſtoire du Prieur de S. Louis, & l'arrivée de Monſieur de Verville.

LE commencement de cette Hiſtoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puiſqu'il eſt généalogique; mais cet exorde eſt, ce me ſemble, néceſſaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiſer ma condition, puiſque je ſuis dans ma patrie; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu paſſer pour autre que je ne ſuis, bien que je ne l'aie jamais fait, j'ai toujours été fort ſincere en ce point-là. Je ſuis donc natif de cette Ville: les femmes de mes deux grand-peres étoient Demoiſelles, & il y avoit du de, à leur ſurnom, Mais

comme vous sçavez que les fils aînés emportent presque tout le bien, & qu'il en reste fort peu pour les autres garçons & pour les filles (suivant l'ordre du Coutumier de cette Province), on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'ordre Ecclésiastique ou Religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens, & qu'ils aient du bien suivant le proverbe qui court en ce pays, plus de profit & moins d'honneur. Proverbe qui depuis long-tems a passé les limites de cette Province, & s'est répandu par-tout le Royaume. Aussi mes grand-meres furent mariées à des Marchands, l'un de draps de laine, & l'autre de toiles. Le pere de mon pere avoit quatre fils dont mon pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mere avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce Marchand Drapier, lequel avoit quitté le Commerce pour s'adonner à la chicane, ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon pere avoit beaucoup gagné au

Commerce, & avoit épousé en premieres noces une femme fort riche qui mourut sans enfans. Il étoit déja fort avancé en âge quand il épousa ma mere, qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination; aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour, ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurerent treize ans mariés, & quasi hors d'espérance d'avoir des enfans; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême; car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement; à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrieme jour. Mon pere qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un sien frere) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mere, le féliciterent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre-

poiré ; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance : le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un Seigneur de place fort riche, dont mon pere étoit voisin, lequel ayant appris de Madame sa femme la grossesse de ma mere, après un si long tems de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au Baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mere n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand soin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition ; quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne serois pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un Gentilhomme, parent de ma mere. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient aussi brutaux que je faisois paroître d'esprit, ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illustre compagnie ; car

c'étoit un homme ſplendide, & qui traitoit tous les Princes & grands Seigneurs qui paſſoient par cette Ville. Il me faiſoit chanter, danſer & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours aſſez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurois fait fortune avec lui ſi la mort ne l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne reſſentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'Egliſe, elle me retira du College, & me jetta dans le monde, où je penſai me perdre, nonobſtant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui conſacrer le fruit qu'elle produiroit, s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faiſoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres, qui ôtent à leurs enfans le moyen de ſe débaucher ; car elle me bailloit (tous les Dimanches & Fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faiſois point d'excès, & tout ſe terminoit à me réjouir avec mes voiſins.
J'avois

J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un Officier de la Reine, mere du Roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, lequel avoit aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez sçavoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens Ducs d'Alençon. Cette maison lui avoit été donnée avec un grand enclos, par la Reine, sa maîtresse, qui jouissoit alors en apanage de ce Duché. Nous passions agréablement le tems dans ce Parc, mais comme des enfans, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet Officier de la Reine, que l'on appelloit *Monsieur du Fresne*, avoit un frere aussi Officier dans la Maison du Roi, lequel lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Devant que de partir pour la Cour, il me vint dire adieu; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous séparant; mais je pleurai bien davantage, quand, trois mois après son départ, sa mere m'apprit la nou-

velle de sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable; & je m'en allai le pleurer avec ses sœurs, qui en étoient sensiblement touchées. Mais comme le tems modere tout, quand ce triste souvenir fut un peu passé, Mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mere d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelloit Mademoiselle du Lis, pour la discerner d'avec son aînée, qui portoit le nom de la Maison: d'autant, lui dit-elle, que l'Ecrivain qui l'enseignoit s'en est allé; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que sa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajouta que cela pourroit terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secretement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plutôt proposé cet emploi, que l'après-dînée j'y allai, ressentant déja

quelque secrette cause qui me faisoit agir, sans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice, que la du Lis, qui étoit la plus jolie des deux filles, se rendit fort familiere avec moi, & souvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour-lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur qu'il avoit ignoré jusques alors, & il en fut de même de la du Lis. Nous étions inséparables, & nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand l'on nous laissoit seuls, ce qui arrivoit assez souvent. Ce commerce dura environ six mois sans que nous nous parlassions de ce qui nous possédoit, mais nos yeux en disoient assez. Je voulus un jour essayer à faire des Vers à sa louange, pour voir si elle les recevroit agréablement; mais comme je n'en avois point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commençois à lire les bons Romans & les bons Poëtes, ayant laissé les Melusine, Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle

Maguelonne, Jean de Paris, &c. qui ſont les Romans des enfans. Or en liſant les Œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenoit merveilleuſement bien à mon deſſein. Je le tranſcrivis mot à mot : voici comme il y avoit.

Votre bouche petite & belle ;
Eſt ſi agréable entretien,
Qui par fois ſon Maître m'appelle ;
Et l'alliance j'en retiens.
Car ce m'eſt honneur & grand bien ;
Mais, quand vous me prîtes pour Maître,
Que ne diſiez-vous auſſi-bien
Votre Maîtreſſe je veux être.

Je lui donnai ces Vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus ſur ſon viſage. Après quoi elle les mit dans ſon ſein d'où ils tomberent un moment après, & ils furent relevés par ſa ſœur aînée ſans qu'elle s'en apperçût, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda; & voyant qu'elle faiſoit quelque difficulté de les lui rendre, elle ſe mit furieuſement

en colere, & s'en plaignit à sa mere, qui commanda à sa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât : or pendant que nous passions ainsi agréablement le tems, mon pere & ma mere, qui étoient fort avancés en âge, délibérerent de me marier, & ils m'en firent un jour la proposition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec Mademoiselle du Fresne, comme je vous ai dit; mais comme c'étoit un homme fort intéressé, il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien, nonobstant quoi elle voudroit trop trancher de la Dame. Comme j'étois fils unique, & que mon pere étoit trop riche selon sa condition, & semblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfant, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être héritier, selon la Coutume de Normandie, plusieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même

l'on me fit porter trois ou quatre enfans au Baptême avec des filles des meilleures Maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir aux mariages) mais je n'avois dans la pensée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins si persécuté de tous mes parens, que je pris résolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. L'on fit des levées en cette Ville pour aller en Danemarc sous la conduite de Monsieur le Comte de Montgommeri. Je me fis enrôler secretement avec trois cadets mes voisins, & nous partîmes de même en fort bon équipage : mon pere & ma mere en furent fort affligés, & ma mere en pensa mourir de douleur; je ne pus sçavoir alors quel effet ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis, car je ne lui en dis rien du tout; mais je l'ai sçu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre-de-Grace, & voguâmes assez heureusement jusques à ce que nous fussions près du Sund; mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait

jamais vu ſur la mer Océane : nos Vaiſſeaux furent jettés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgommeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureuſement à l'embouchure de la Tamiſe, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, juſques à Londres, Capitale d'Angleterre, où nous ſéjournâmes environ ſix ſemaines, pendant lequel tems j'eus le loiſir de voir une partie des raretés de cette ſuperbe Ville, & l'illuſtre Cour de ſon Roi, qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgommeri s'en retourna dans ſa maiſon de Pontorſon en baſſe Normandie, où je ne voulus pas le ſuivre : je le ſuppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un Vaiſſeau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureuſement, & de-là je me mis ſur un bateau qui me remonta juſques à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui étoit Ciergier du Roi. Je le priai que par ſon moyen je puſſe entrer au Régiment des Gardes. Il s'y employa, & fut mon répondant ; car

en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu, ce que je fus en la Compagnie de Monſieur de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage (car en ce voyage de mer, j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faiſoit parler avec une trentaine de cadets de grand'-maiſon, qui portoient tous le mouſquet auſſi-bien que moi. En ce tems-là les Princes & grands Seigneurs de France ſe ſouleverent contre le Roi, & même Monſeigneur le Duc d'Orléans ſon frere : mais Sa Majeſté, par l'adreſſe ordinaire du grand Cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais deſſeins ; ce qui obligea Sa Majeſté de faire un voyage en Bretagne avec une puiſſante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la premiere exécution des rebelles ſur la perſonne du Comte de Chalais, qui y eut la tête tranchée, ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennerent leur paix avec le Roi, lequel s'en retourna à Paris. Il paſſa par la Ville du Mans, où mon pere me vint trouver, tout vieux qu'il étoit (car il avoit été averti

par mon cousin, ce Ciergier du Roi, que j'étois au Régiment des Gardes) il me demanda à mon Capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette Ville, où mes parens résolurent que pour m'arrêter, il me falloit lier avec une femme. Celle d'un Chirurgien voisin d'une mienne cousine germaine, fit venir pendant le Carême (sous prétexte d'ouir les prédications) la fille d'un Lieutenant de Bailli d'un Bourg distant de trois lieues d'ici : ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir : mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle étoit venue, elle se retira, & alors l'on me dit que c'étoit une maîtresse pour moi, à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle & riche : mais toutes les beautés me sembloient laides en comparaison de ma chere du Lis, qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un oncle, frere de ma mere, homme de Justice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en

vint un foir à notre maifon, & après m'avoir fort bravé fur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me réfoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines Fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des perfonnes qui valoient plus que moi, qui fe tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non; mais les Fêtes fuivantes il fallut y aller avec ma coufine cette Chirurgienne, & un fien fils. Nous fûmes agréablement reçus, & l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena auffi à toutes les Métairies de ce Lieutenant, dans toutes lefquelles il y avoit feftin. Nous fûmes auffi à un gros Bourg diftant d'une lieue de cette maifon voir le Curé du lieu, qui étoit frere de la mere de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus, c'eft-à-dire pour ce qui me regardoit, auffi peu amoureux que devant. Il fut pourtant réfolu que dans une quinzaine de jours l'on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes

coufins germains, deux Avocats & un Procureur en ce Préfidial; mais par bonheur l'on ne conclut rien, & l'affaire fut remife aux Fêtes de Mai prochaines; mais le proverbe eft bien véritable, que l'homme propofe, & Dieu difpofe; car ma mere tomba malade quelques jours devant lefdites Fêtes, & mon pere quatre jours après: l'une & l'autre maladie terminerent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi, & celle de mon pere le jeudi de la même femaine, & je fus auffi fort malade: mais je me levai pour aller voir cet oncle févere, qui étoit auffi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du Lieutenant que j'étois allé voir, mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui euffent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus fouvent en imagination. Un matin que je ne croyois pas qu'il y eût encore perfonne de levé dans la maifon du fieur du Frefne, je paffai devant,

& je fus bien étonné quand j'ouis la du Lis qui chantoit ſur un balcon cette vieille chanſon qui a pour repriſe : *que n'eſt-il auprès de moi, celui que mon cœur aime!* Ce qui m'obligea à m'aporocher d'elle, & à lui faire une profonde révérence que j'accompagnai de telles ou ſemblables paroles. Je ſouhaiterois de tout mon cœur, Mademoiſelle, que vous euſſiez la ſatisfaction que vous deſirez, & je voudrois y pouvoir contribuer; ce ſeroit avec la même paſſion que j'ai toujours été votre très-humble ſerviteur. Elle me rendit bien mon ſalut, mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la repriſe de la chanſon en ces paroles : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court; car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la Cour; & quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis, j'aurai ſujet de le croire ſi vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déja parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai & je

fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois si sauvage, & que je ne les visitois pas si souvent que j'avois accoutumé? qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit se divertir comme auparavant, & en un mot, que je serois toujours le bien venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeûner de laitage, qui est en ce pays un *grand régal*, comme vous sçavez; & qui n'est pas désagréable, répondit l'Etoile; mais poursuivez. Quand je pris congé pour sortir, la mere me demanda si je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ses filles chez un vieux Gentilhomme leur parent, qui demeuroit à deux lieues d'ici: je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, & qu'un commandement absolu m'eût été plus

agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maifon. La fille aînée monta le cheval de fon pere; & je portai en croupe fur le mien qui étoit fort, ma chere du Lis; je vous laiffe à penfer quel fut notre entretien le long du chemin; car pour moi je ne m'en fouviens plus. Tout ce que je vous puis dire, c'eft que nous nous féparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce tems-là mes vifites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'Eté, & de l'Automne; de vous dire tout ce qui fe paffa, je vous ferois trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous dérobions fouvent de la compagnie, & nous allions demeurer feuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, & toujours fur le bord de la belle petite riviere qui paffe au milieu, où nous avions la fatisfaction d'ouir le ramage des oifeaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous difions, & nous nous faifions enfuite autant d'innocentes careffes. Ce fut-là où

nous prîmes résolution de nous bien divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire faire du cidre à un pressoir du Fauxbourg de la Barre, qui est tout joignant le Parc, la du Lis m'y vint trouver; à son abord je connus qu'elle avoit quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompois pas; car après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étois, elle me tira à part, & me dit que le Gentilhomme dont la fille étoit chez M. de Planche-Panette son beau-frere, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maison, dont elle s'étoit dérobée pour m'en avertir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise jamais sa recherche, & que je consente à quoi que ce soit; mais j'aimerois mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer, que s'il venoit de moi. Je lui dis alors, va-t-en, & fais bonne mine pour ne rien altérer; mais sçache qu'il ne sera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout, & abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, & m'en allai à

ma maiſon, où je pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez ſçavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtreſſe, & tellement unis, que qui en avoit offenſé un, offenſoit tous les autres; & nous étions tous réſolus que ſi quelque étranger venoit pour nous les ravir, de les mettre en état de n'y réuſſir jamais. Je leur propoſai ce que vous venez d'ouir, & auſſi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un Gentilhomme de la plus petite nobleſſe du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à ſon logis où il ſoupoit avec l'autre Gentilhomme ſon conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il ſe pouvoit bien retirer, & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne ſçavions pas leur deſſein, & que quand nous le ſçaurions, nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai; & mettant la main ſur la garde de mon épée, je

lui

lui dis : si ai bien moi, j'y en ai ; & si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que si j'étois seul je ne parlerois pas ainsi. Alors je lui dis : vous êtes deux, & je sors avec celui-ci, en prenant un de mes camarades, suivez-nous : ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un sien fils les en empêcherent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer, & qu'il ne faisoit pas bon de se frotter avec nous. Ils profiterent de l'avis, & l'on n'en ouit plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très-contente, & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit, ce qui étant souvent réitéré ennuya ; ce qui me fit résoudre à lui donner le bal ; j'en conférai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permission à Monsieur du Fresne son pere, & il me la donna. Le Dimanche suivant

nous dansâmes, & continuâmes plusieurs fois; mais il y avoit une si grande foule de monde, que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelqu'autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une Comédie, ce qui fut exécuté. L'Etoile l'interrompit, en lui disant : puisque vous en êtes à la Comédie, dites-moi si cette histoire est encore guere longue? car il se fait tard, & l'heure du souper approche. Ha! dit le Prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois pour donner du tems aux Acteurs d'étudier leurs rôles; & quand ce n'eût pas été pour ces raisons, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de Monsieur de Verville, qui entra dans la Chambre facilement; car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les Comédiens & Comédiennes, & principalement au Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, & leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au Chapitre suivant, qui est fort court.

CHAPITRE XI.

Réfolution des mariages du Deftin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

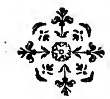
LE Prieur de Saint-Louis voulut prendre congé ; mais le Deftin l'arrêta, lui difant que dans peu de tems il faudroit fouper, & qu'il tiendroit compagnie à M. de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de fouper avec eux. L'on demanda à l'hôteffe fi elle avoit quelque chofe d'extraordinaire? elle dit qu'oui. L'on mit du linge blanc, & l'on fervit quelque tems après. L'on fit bonne chere, l'on but à la fanté de plufieurs perfonnes, & l'on parla beaucoup. Après le deffert, le Deftin demanda à Verville le fujet de fon voyage en ces quartiers ; & il lui répondit que ce n'étoit pas la mort de fon beau-frere Saldagne, que fes fœurs ne plaignoient guere non plus que lui ; mais qu'ayant

une affaire d'importance à Rennes en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié ; ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne & du succès, & enfin de tout ce que vous avez vu au sixieme Chapitre. Verville plia les épaules, en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après souper Verville fit connoissance avec le Prieur, duquel tous ceux de la Troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il se retira. Alors Verville tira le Destin à part, & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu de noir, & pourquoi tant de laquais vêtus de même? Il lui en apprit le sujet, & le dessein qu'il avoit fait d'épouser Angélique. Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il est ce me semble tems de faire connoître au monde qui vous êtes ; ce qui ne se peut que par un mariage ; ajoutant que s'il n'étoit pressé, qu'il demeureroit pour assister à l'un & à l'autre. Le Destin dit qu'il falloit sçavoir le sentiment de l'Etoile ; ils l'appellerent & lui proposerent le mariage,

à quoi elle répondit qu'elle ſuivroit toujours le ſentiment de ſes amis. Enfin, il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui ſeroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repaſſeroit par Alençon, & que l'on exécuteroit la propoſition. Il en fut autant conclu, entre eux & la Caverne, pour Léandre & Angélique. Verville donna le bon ſoir à la compagnie, & ſe retira à ſon logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir M. de la Garouffiere, lequel, après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la Ville une Troupe de Comédiens, l'un deſquels avoit beaucoup de traits du viſage de la Caverne, ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la Comédie, où, ayant vu le perſonnage, il fut tout perſuadé que c'étoit ſon parent (je dis la Caverne). Après la Comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la Troupe, & par quels moyens il y étoit venu? Il répondit ſur tous les chefs, enſorte qu'il fut facile à Verville de

connoître qu'il étoit frere de la Caverne, qui s'étoit perdu quand ſon pere fut tué en Périgord par le Page du Baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu ſçavoir ce que ſa ſœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une Troupe de Comédiens qui étoit à Alençon, qu'elle avoit eu beaucoup de diſgraces, mais qu'elle avoit ſujet d'en être conſolée, parce qu'elle avoit une très-belle fille, qu'un Seigneur de douze mille livres de rente étoit ſur le point d'épouſer, & qu'il faiſoit la Comédie avec eux, & qu'à ſon retour il aſſiſteroit au mariage, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver pour réjouir ſa ſœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis ſa fuite. Non-ſeulement le Comédien accepta cette offre; mais il ſupplia inſtamment Monſieur de Verville de ſouffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ſes affaires que nous lui laiſſerons négocier, & retournons à Alençon. Le Prieur de S. Louis alla le même jour que partit Verville,

trouver les Comédiens & Comédiennes, pour leur dire que Monſeigneur l'Évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien mari de ne ſe pouvoir acquitter de ſa promeſſe, mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il ſeroit à Sées, ils iroient à la Freſnaye repréſenter Sylvie aux noces de la fille du Seigneur du lieu, & qu'à leur retour & du ſien, il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les Comédiens ſe diſpoſerent à partir.



d'arrêter, parce, dit-il, qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ses Archers. L'Etoile pâlit; mais le Destin, qui s'en apperçut, l'assura en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en la présence de ses Archers, & des domestiques de Monsieur de la Fresnaye, & si près de sa maison. La Rappiniere connut bien que c'étoit la Troupe Comique, aussi il s'approcha du carrosse avec son effronterie ordinaire, & salua les Comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais complimens, à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau, lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des Marchands du côté de Balon, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ses Archers, qui étoit fougeux, sauta sur le col du cheval de Ragotin, auquel

il fit si grand peur qu'il recula, & enfonça dans une touffe d'arbres dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient seches, l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin, & qui lui piqua le dos, ensorte qu'il y demeura pendu ; car voulant se dégager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons à son cheval, qui avoit passé, & l'avoit laissé ainsi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit, je suis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins. L'on rioit si fort de le voir en cette posture, que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre ; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnoit toujours pays, sans se laisser prendre. Enfin, après avoir bien ri, le cocher qui étoit un grand & fort garçon, descendit de dessus son siége, & s'approcha de Ragotin, le souleva & le dépendit. On le visita, & on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé, mais qu'on ne pouvoit le panser qu'on ne fût au Village, où il y avoit un fort bon Chirurgien : en at-

tendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passerent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas se laisser prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta dessus. La Rappiniere continua son chemin, & la Troupe arriva au Château, d'où l'on envoya quérir le Chirurgien, auquel on donna le mot. Il fit semblant de sonder la playe imaginaire de Ragotin que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le pansa de même qu'il l'avoit sondé, après lui avoir dit que son coup étoit favorable, & que deux doigts plus à côté, il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire, & le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit, qu'il crut toujours d'être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le Bal qui fut tenu le soir après souper ; car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre nôce à Argentan.

L'on danſa à la mode du pays, & les Comédiens & Comédiennes danſerent à la mode de la Cour. Le Deſtin & l'Etoile danſerent la ſarabande avec l'admiration de toute la compagnie, qui étoit compoſée de la Nobleſſe campagnarde, & des plus gros manans du Village. Le lendemain l'on joua la Paſtorale que l'épouſée avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaiſe avec ſon bonnet de nuit. Enſuite l'on fit bonne chere, & le lendemain après avoir bien déjeuné, l'on paya & remercia la Troupe. Le carroſſe & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à déſabuſer Ragotin de ſa prétendue bleſſure; mais on ne lui put jamais perſuader le contraire; car il diſoit toujours qu'il ſentoit bien ſon mal. On le mit dans le carroſſe, & toute la Troupe arriva heureuſement à Alençon. Le lendemain on ne repréſenta point; car les Comédiennes ſe voulurent repoſer. Cependant le Prieur de Saint Louis étoit de retour de ſon voyage de Sées. Il alla voir la Troupe, & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occaſion plus favorable pour

achever son histoire ; il ne s'en fit point prier, & il poursuivit comme vous allez voir au suivant Chapitre.

CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'Histoire du Prieur de Saint Louis.

SI le commencement de cette histoire (où vous n'avez vû que de la joye & des contentemens) vous a été ennuyeux ; ce que vous allez ouir le sera bien davantage, puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs & des désespoirs, qui suivront les plaisirs & les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de tems. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit ; après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles, & exercé plusieurs fois, un jour de Dimanche au soir nous représentâmes notre piece dans la maison du sieur du Fresne, ce qui fit un grand

bruit dans le voisinage : quoique nous eussions pris tous les soins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous fûmes accablés de tant de monde, qui avoit passé le Château, ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur : aussi il resta les deux tiers du monde dehors : pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fîmes promesse que le Dimanche suivant, nous la représenterions dans la Ville, & dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien, pour des apprentifs, excepté un de nos Acteurs qui faisoit le personnage du Secrétaire du Roi Darius (la mort de ce Monarque étoit le sujet de notre piece ;) car il n'avoit que huit Vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous : mais quand il fallut représenter tout à bon, il le fallut pousser sur la scene par force, & ainsi il fut obligé de parler, mais si mal, que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La Tragé-

die étant finie, je commençai le Bal avec la du Lis, & qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & sans en rien dire à personne, nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne désistois point de mes visites ordinaires. Or un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place: après un quart-d'heure d'entretien, il sortit de sa poche une boîte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très-bien fait, qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les Demoiselles l'eurent vû, & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour; & en le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis, & que ce galand-là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jetter cette boîte dans le feu, où la petite statue s'y fondit bien-tôt; car quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai, & le menaçai de le jetter par la fenêtre. Monsieur du Fresne (qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit

fauter l'efcalier, ce qui obligea ce malheureux à fortir confufément. Je le fuivis fans que perfonne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que s'il avoit quelque chofe fur le cœur, que nous avions chacun une épée, & que nous étions en beau lieu pour fe fatisfaire : mais il n'en eut pas le courage. Or, le Dimanche fuivant nous jouâmes la même Tragédie que nous avions déja repréfentée ; mais dans la falle d'un de nos voifins, qui étoit affez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'avifai de l'accompagner de quelques entrées de Ballet, & je fis choix de fix de mes camarades qui danfoient le mieux, & je fis le feptieme. Le fujet du Ballet étoit des Bergers & des Bergeres foumis à l'Amour ; car à la premiere entrée paroiffoit un Cupidon, & aux autres des Bergers & des Bergeres, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parfemés de nœuds de petits rubans bleus, qui étoit la couleur de la du Lis, & que j'ai auffi toujours portée depuis ; il eft vrai que j'y ai

ajouté depuis la feuille morte, pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire ; ces Bergers & Bergeres faisoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroissoient tous ensemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lis, & l'Amour décochoit une fleche à chaque Berger, & jettoit des flammes de feu aux Bergeres, & tous en signe de soumission fléchissoient le genouil. J'avois composé quelques vers sur le sujet du Ballet, que nous récitâmes; mais la longueur du tems me les a fait oublier, & quand je m'en souviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire ; car je suis assuré qu'ils ne vous agréeroient pas à présent, que la Poësie Françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrette, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui insensiblement, & sans que l'on s'en apperçût, entrerent dans le parc où nous représentâmes à notre aise les Amours d'Angélique & de Sacripant, Roi de Circassie, sujet tiré

de l'Arioſte. Enſuite nous danſâmes notre Ballet. Je voulus commencer le Bal à l'ordinaire ; mais Monſieur du Freſne ne le voulut pas permettre, diſant que nous étions aſſez fatigués de la Comédie & du Ballet. Il nous donna congé, & nous nous retirâmes ; nous réſolûmes de rendre cette Comédie publique, & la repréſenter dans la Ville, ce que nous fimes le Dimanche gras, dans la ſalle de mon parein & en plein jour. La du Lis me dit que ſi je commençois le Bal, que ce fût avec une fille de notre voiſinage, qui étoit vêtue de taffetas bleu, tout de même qu'elle, ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure ſourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent aſſez haut, il ſe trompe, il ſe manque, ce qui excita le rire à la du Lis, & à moi : de quoi la fille s'étant apperçue, me dit : ces gens ont raiſon, car vous avez pris l'une pour l'autre ; je lui répondis ſuccinctement : pardonnez-moi, je ſçai fort bien ce que je fais. Le ſoir je me maſquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau,

croyant que par ce moyen je ne ferois pas connu, & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison, la du Lis regarda attentivement les trois masques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte, où je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main, me dit ces obligeantes paroles : Déguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées, & jettâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulois, & je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me répliqua, qu'est-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? & je lui montrai un nœud de ruban, que l'on appelle à présent galant, & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle éclata de rire, en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes, & je gagnai, & je lui fis un présent de mes dragées.

Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée, & d'autres Demoiselles qui y étoient venues passer la veillée. Après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir, la du Lis s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché, qu'elle dénoua promptement en disant, est-ce ainsi que l'on fait de s'en aller si vîte ? Je fus un peu honteux ; mais pourtant bien aise d'avoir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquerent aussi, & nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval, je lui donnai le Bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême, il fallut faire tréve de divertissement pour vaquer à la piété, & je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon la du Lis & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites continuelles, & en promenades, ou à ouir chanter les filles de la Ville sur le derriere du Château, où il y a un excellent écho, où elles provoquoient cette

Nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchoient, quand un jour Mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant : Nous meneras-tu à Saint-Pater ? c'est une petite Paroisse qui est à un quart de lieue du Fauxbourg de Montfort, où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après-dîner : c'est-là aussi où l'on voit tous les galans & galantes : je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elles. Le jour venu, comme je me disposois pour les aller prendre au sortir de ma maison, je rencontrai un mien voisin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois si empressé ; je lui dis que j'allois au parc querir les Demoiselles du Fresne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit, que je pouvois bien rentrer ; car il sçavoit de bonne part, que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort, que je ne puis lui rien répliquer ; mais je rentrai dans ma maison, où étant je me mis à penser d'où pouvoit venir un si prompt changement ; après y avoir bien

rêvé, je n'en trouvai autre sujet que mon peu de mérite, & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tandis que je les avois diverties par des Bals, Ballets, Comédies & Sérénades ; car je leur en donnois souvent, en toutes lesquelles choses j'avois fait de grandes dépenses, & qu'à présent l'on me rebutoit. La colere où j'étois me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendoit au parc, & quand le tems fut passé que je devois m'y rendre, la du Lis & sa sœur, avec quelques autres Demoiselles du voisinage, y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'Eglise, elle se placerent sur la muraille du cimetiere, au-devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, & la du Fresne me fit signe d'approcher, & je fis semblant de ne la pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent, & je feignis de ne l'entendre pas & passai outre, leur disant, allons faire

collation au logis des Quatre-Vents, ce que nous fîmes. Je ne fus pas plutôt retourné chez moi, qu'une femme veuve (qui étoit notre confidente) me vint trouver, & me demanda fort brusquement quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les Demoiselles du Fresne à Saint-Pater? Que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point; & ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours; & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte du parc où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses; car j'étois si troublé que je n'aurois pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mere s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si crédule, que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement, & que je fusse assuré que je serois toujours le bien venu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, sur-tout quand j'avois feint de

ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon, & lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme, mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis. Nous passions le tems le plus doucement qu'on puisse imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets, ce que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amans; car nous l'avions si familier, que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un Dimanche au soir, au sortir de vêpres, nous nous dîmes avec ce langage muet, qu'il falloit aller après souper nous promener sur la riviere, & n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussi-tôt retenir un bateau à l'heure dite; je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade; à la porte du parc, où les Demoiselles nous attendoient; mais trois

trois jeunes hommes qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêterent avec elles, elles firent tout ce qu'elles purent pour s'en défaire; mais eux s'en étant apperçus, ils s'opiniâtrerent à demeurer, ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau, & allâmes aborder à un autre lieu proche d'une des portes de la Ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, lequel me demanda où j'avois laissé ses filles? Je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre, mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bon soir, il prit le chemin du parc, à la porte duquel il trouva ses filles auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui? La du Lis lui répondit : nous venons de nous promener avec un tel, & me nomma. Alors son pere lui

accompagna un vous en avez menti d'un soufflet, ajoutant que si j'eusse été avec elles (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve, dont je vous ai déja parlé, me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit passé le soir précédent, & que la du Lis en étoit fort en colere; non pas tant du soufflet, comme de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau, son intention étoit de se défaire adroitement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus, & je passai quatre fois sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & sa sœur, & quelques Demoiselles, étoient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la Ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au Fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres Demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit incivil? La du Lis ne répondit rien; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause,

& qu'il la falloit sçavoir de lui-même, & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il ne nous pourroit éviter, ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de place & me prit par mon manteau en me disant : depuis quand, Monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? & à même tems me fit asseoir auprès d'elle ; mais quand je la voulus caresser & dire quelques douceurs, elle fut toujours muette & me rebuta furieusement. Je demeurai-là quelque peu de tems bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusques à la porte du parc, d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours sans y aller, & qui me furent autant de siecles ; mais un matin j'eus une rencontre de Mademoiselle du Fresne la mere, laquelle m'arrêta, & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus ? Je lui répondis que c'étoit la mauvaise humeur de sa cadette ;

elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourois d'impatience, & je fus ravis de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lis qui m'avoit apperçu, en descendit si brusquement, que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai sa sœur, qui se mit à sourire, à laquelle je dis le procédé de sa cadette, & elle m'assura que tout cela n'étoit que feinte, & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paroîtrois, & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude, qu'elle étoit sans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je descendis l'escalier, & m'approchai de la porte du jardin que je trouvai fermée par dedans ; je la priai plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur qui l'entendoit du haut de l'escalier, descendit, & me la vint ouvrir ; car elle en sçavoit le secret. J'entrai, & la du Lis se mit à fuir ; mais je la poursuivis si bien, que je la pris par une des manches de son corps de juppe,

& je l'affis fur un fiége de gazon où je me mis auffi. Je lui fis mes excufes du mieux qu'il me fut poffible ; mais elle me parut toujours plus fevere. Enfin, après plufieurs conteftations, je lui dis que ma paffion ne fouffroit point de médiocrité & qu'elle me porteroit à quelque défefpoir, de quoi elle fe repentiroit après, ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau, & la lui préfentai, la fuppliant de me la plonger dans le corps, lui difant qu'il m'étoit impoffible de vivre privé de l'honneur de fes bonnes graces ; elle fe leva pour s'enfuir en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué perfonne, & que quand elle en auroit quelque penfée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la fuppliant de me permettre de l'exécuter moi-même, & elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en pofture pour me jetter deffus, ce qui la fit pâlir, & à même tems elle donna un coup de pied contre la garde

de l'épée, qu'elle fit tomber à terre, m'assûrant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : je vous obéirai pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle, ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle, pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mere entra dans le jardin, & nous dit qu'elle seroit bien venue plutôt; mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa femme, la du Lis & moi, qui allions après eux, & qui ne pensions qu'à nous entretenir, cette bonne mere se tourna vers nous & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît, car il étoit fort sourd: nous la remerciâmes plutôt d'action que

de parole. Un peu de tems après, Monsieur de Fresne me tira à part, & me découvrit le dessein que lui & sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage devant qu'il partît pour aller en Cour servir son quartier, & qu'il ne falloit plus faire de dépense en sérénade ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remercimens confus, car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné, & qui faisoit le comble de ma félicité, que je ne sçavois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis, que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, attendu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions; à quoi il me répondit, que pour du mérite, il en avoit assez reconnu en moi; & que pour la condition, j'avois de quoi suppléer à ce défaut, sous entendant du bien. Je ne sçai ce que je lui répliquai; mais je sçai bien qu'il me convia à souper; après quoi il fut conclu que le Dimanche suivant nous assemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit aussi quelle dot il pouvoit don-

ner à sa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que sa personne, & que j'avois assez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde, & la du Lis aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là, & qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer, mais ce plaisir ne dura guère ; car l'avant veille du jour que nous devions fiancer, nous étions la du Lis & moi assis sur l'herbe, quand nous apperçûmes de loin un Conseiller du Présidial, proche parent du sieur du Fresne, lequel lui venoit rendre visite. Nous en conçûmes une même pensée elle & moi, & nous nous en affligeâmes sans sçavoir au vrai ce que nous appréhendions, ce que l'événement ne nous fit que trop connoître ; car le lendemain comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris quand je trouvai à la porte de la basse-cour, la du Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque chose, & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai sa sœur au même état. Je

Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs ; & elle me répondit, en redoublant ses sanglots, que je ne le sçaurois que trop. Je montois à à la chambre quand la mere en sortoit, laquelle passa sans me rien dire ; car les larmes, les sanglots & les soupirs la suffoquoient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement, & dire, ha, pauvre garçon ! Je ne comprenois rien en un si prompt changement ; mais mon cœur me présageoit tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je me résolus d'en apprendre le sujet, & je montai à la chambre, où je trouvai Monsieur du Fresne assis dans une chaise, lequel me dit fort brusquement qu'il avoit changé d'avis, & qu'il ne vouloit pas marier sa cadette devant son aînée ; que quand il la marieroit, ce ne seroit qu'après le retour de son voyage de la Cour. Je lui répondis sur ces deux chefs. Au premier, que sa fille aînée n'avoit aucune répugnance que sa sœur fût mariée la premiere, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit tou-

jours aimé comme un frere ; que pour un autre, elle s'y feroit oppofée (je vous puis affurer qu'elle m'en avoit fait la proteftation plufieurs fois). Et fur le fecond, que j'attendrois auffi bien dix ans, que les trois mois qu'il feroit à la Cour ; mais il me dit tout net que je ne penfaffe plus au mariage de fa fille. Ce difcours fi furprenant, & prononcé du ton que je vous viens de dire, me jetta dans un fi horrible défefpoir, que je fortis fans lui répliquer, & fans rien dire aux Demoifelles, qui ne me purent rien dire auffi. Je m'en allai à ma maifon, réfolu de me donner la mort ; mais comme je tirois mon épée à deffein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi, & empêcha l'exécution de ce mortel deffein, en me difant de la part de la du Lis, que je ne m'affligeaffe point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble ; mais que j'avois un grand avantage d'avoir fa mere & fa fœur aînée pour moi, & elle plus que tous, qui étoit la principale partie. Qu'elles avoient

résolu que quand son pere seroit parti, qui seroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes visites, & que le tems étoit un grand opérateur. Ce discours étoit fort obligeant, mais je n'en pus point être consolé; aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, & qui me jetta enfin dans un si furieux désespoir, que je me résolus de consulter les démons. Quelques jours devant le départ de Monsieur du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette Ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans lequel la croyance du vulgaire est qu'il y habite des mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines Fées (qui étoient sans doute de fameuses Magiciennes): je m'enfonce dans le bois, appellant & invoquant ces esprits, & les suppliant de me secourir en l'extrême affliction où j'étois : mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouis que des oiseaux, qui par leur ramage sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je re-

tournai à ma maiſon où je me mis au lit atteint d'une ſi étrange phrénéſie, que l'on ne croyoit pas que j'en puſſe réchapper, car j'en fus juſqu'à perdre la parole. La du Lis fut malade à même tems, & de la même maniere que moi, ce qui m'a obligé depuis de croire à la ſympathie ; car comme nos maladies procédoient d'une même cauſe, elles produiſoient auſſi en nous de ſemblables effets : ce que nous apprenions par le Médecin & Apothicaire, qui étoient les mêmes qui nous ſervoient ; pour les Chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je guéris un peu plutôt qu'elle, & je m'en allai, ou pour mieux dire je me traînai à ſa maiſon, où je la trouvai dans le lit (ſon pere étoit parti pour la Cour) : ſa joie ne fut pas médiocre, comme la ſuite me le fit connoître ; car après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me ſembla qu'elle n'avoit plus de mal, ce qui m'obligea à la preſſer de ſe lever ; ce qu'elle fit pour me ſatisfaire. Mais ſi-tôt qu'elle fut hors du lit, elle évanouit entre mes bras.

Je fus bien mari de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre ; quand elle fut revenue de son évanouissement, nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entierement, & nous passâmes agréablement le tems, tout celui que son pere demeura à la Cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis secrets, que j'avois toujours fréquenté dans sa maison & pratiqué familierement sa fille, à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, & se fâcha fort contre sa femme & sa fille aînée, de ce qu'elles avoient favorisé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente, ensemble la résolution qu'elles avoient prise de me voir toujours, & par quels moyens. Le premier fut, que je prenois garde quand cet injuste pere venoit à la Ville; car aussi-tôt j'allois dans sa maison où je demeurois jusqu'à son retour, que nous connoissions facilement à sa maniere de frapper à la porte, & aussi-

tôt je me cachois derriere une piece de tapisserie ; & quand il entroit, un valet ou une servante, ou quelquefois une de ses filles lui ôtoit son manteau, & je sortois facilement sans qu'il le pût ouir ; car, comme je vous ai déja dit, il étoit fort sourd, & en sortant la du Lis m'accompagnoit toujours jusques à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos voisins ; ce qui dura assez ; mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des Eglises, tantôt l'une tantôt l'autre, ce qui fut encore connu tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il falloit user de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré assez long-tems avec la du Lis (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs, & avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je la voulus accompagner jusques à la porte de la basse-

cour, où étant nous apperçûmes de loin son pere qui venoit de la ville, & tout droit à nous; de fuir il n'y avoit lieu, car il nous avoit vûs. Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuser; mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit plus présent & plus subtil que moi, & qu'elle y pensât. Cependant il arriva, & comme il commençoit à se fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres jouailleries (car il employoit ses gages en orfévrerie, pour y faire quelque profit, étant aussi avare qu'il étoit sourd) & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement : nous montâmes, & il me montra ses bagues; j'en choisis deux, un petit diamant & une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à sa jeune fille, comme se dou-

tant de quelque fourbe, & elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville là est une des plus agréables du Royaume, & où il y a du plus beau monde, & du mieux civilisé, & où les filles y sont les plus acortes & les plus spirituelles, comme vous sçavez fort bien, aussi je fis en peu de tems de grande connoissances. J'étois logé au logis des chênes verts, où étoit aussi logé un Opérateur qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une Troupe de Comédiens. Il avoit déja avec lui des personnes de qualité; entr'autres le fils d'un Comte, que je ne nomme pas par discrétion, un jeune Avocat du Mans qui avoit déja été en troupe, sans compter un sien frere, & un autre vieux Comédien qui s'enfarinoit à la farce; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval, qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pere, & de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui; & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le récit de

mes malheurs, ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa Troupe, & que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgraces; j'y consentis volontiers, & si la fille fût venue, j'aurois certainement suivi; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas; ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçon, qui fut de mener avec moi cet Avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoissance, auxquels je découvris mon dessein, & qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent en cette Ville sous le titre, l'un de frere, & l'autre de cousin-germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne, que j'avois prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi à leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente, & ensuite nous donna à souper. L'on but à la santé de ma maîtresse,

& la du Lis en fit raiſon. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou ſix jours en cette Ville, ils s'en retournerent au Mans; j'avois toujours libre accès chez le ſieur du Freſne, lequel me diſoit ſans ceſſe que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage, ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte, & qu'il ne me chaſſât encore une fois honteuſement de ſa maiſon; ce qui me fit prendre la plus cruelle réſolution qu'un homme déſeſpéré puiſſe jamais avoir, qui fut de tuer la du Lis, de peur qu'un autre n'en fût poſſeſſeur. Je m'armai d'un poignard, & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai inſenſiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des brouſſailles. Ce fut-là où je lui découvris le cruel deſſein que le déſeſpoir de la poſſéder m'avoit fait concevoir, tirant à même-tems le poignard de ma poche. Elle me regarda ſi tendrement, & me dit tant de douceurs qu'elle accompagna de proteſtations de conſtance &

de belles promesses, qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jetta au travers des broussailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller, & qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas sujet d'en user ainsi, quand je l'interrompis, pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernieres résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai, & nous pleurâmes nos communes miseres; & après de longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage; & quand je demeurerois dix ans, qu'elle m'attendroit; je lui fis des promesses réciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes) elle fut d'avis que sa mere & sa sœur fussent de la confidence, cette veuve les alla querir, & je demeurai seul avec la du Lis. Ce fut

alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs, mieux que nous n'avions jamais fait : & elle en vint jusques à me dire que si je la voulois enlever, qu'elle y consentiroit volontiers, & me suivroit partout, & que si l'on venoit après nous, & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte : mais mon amour étoit si pur, que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mere & sa sœur arriverent, & nous leur déclarâmes nos résolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embrassemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir, j'écrivis une lettre à la du Lis, des termes de laquelle je ne me sçaurois souvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre, la mere & les deux filles avoient été si affligées de douleur, que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire répon-

se. J'ai supprimé beaucoup d'avantures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours (pour n'abuser pas de votre patience) : comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi pour une Demoiselle sa cousine germaine, qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce Gentilhomme qui avoit amené ce galant que je fis en aller : non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureusement, & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant y subsister comme je faisois en cette Ville, tant à cause de la cherté des vivres, que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lys, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses, comme vous avez pû apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de Secrétaire d'un Secrétaire de la chambre du

Roi, lequel avoit épousé la veuve d'un autre Secrétaire aussi du Roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours, que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion; mais elle continua si ouvertement, que quelques-uns des domestiques s'en apperçurent, comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour faire dans la Ville, elle me dit de prendre le carosse, dans lequel je montai seul, & je dis au cocher de me mener par le Marais du Temple, tandis que son mari alloit par la Ville à cheval suivi d'un seul laquais; car elle lui avoit persuadé qu'il feroit mieux ses affaires de la sorte, que de traîner un carrosse qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cocheres, & par conséquent l'on n'y voyoit guère de monde, le cocher arrêta le carrosse & en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit: il s'approcha de la portiere, & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois

point pris garde au procédé de Madame ſur mon ſujet ? à quoi je lui répondis que non, & qu'eſt-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors, que je ne connoiſſois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de perſonnes à Paris qui euſſent bien voulu en avoir une ſemblable. Je ne raiſonnai guère avec lui ; mais je lui commandai de remonter ſur ſon ſiége & me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laiſſai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit ; & quand je fus de retour à la maiſon, j'obſervai plus exactement les actions de cette Dame, dont quelques-unes me confirmerent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des colets, que j'avois baillé à faire à ſes filles de ſervice, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui étoient ces colets ? elles répondirent que c'étoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaſſent, mais que pour ſa dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans ſa chambre, & elle me dit qu'elle

travailloit pour moi, dont je fus ſi confus que je ne fis que des remercimens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étois pas éloignée de la ſienne, elle me fit appeller par un laquais ; & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieuſement contre ſa Demoiſelle ſuivante & contre ſa femme de chambre. Elle diſoit : ces chiennes, ces vilaines ne ſçauroient rien faire adroit ; ſortez de ma chambre. Comme elles en ſortoient, j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller, & auſſi-tôt elle me dit de prendre ſa chemiſe qui étoit ſur la toilette, & de la lui donner, & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'expoſa à ma vue toute nue, dont j'eus une ſi grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ſes filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de ſon mari. Je ne doutai donc plus de ſon intention ; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque ſiniſtre accident ; car quoiqu'elle

qu'elle fût déja avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux restes, ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, & elle tourna sa chaise du côté du feu, disant au Maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui : comme nous étions à table, une sienne niece âgée d'environ douze ans descendit, & s'adressant à moi, me dit que Madame sa tante l'envoyoit pour sçavoir si j'avois bien le courage de souper, elle ne soupant point ; je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis, mais je sçai bien que la Dame se mit au lit, & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeller pour donner ordre d'avoir des Médecins : comme j'approchai de son lit, elle me donna la main, & me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal, ce qui fit redoubler mon appréhension ; ensorte que le même jour je me mis dans des Troupes qu'on faisoit à Pa-

ris pour le Duc de Mantoue, & je partis sans en rien dire à personne. Notre Capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa Compagnie à son Lieutenant, qui étoit un franc voleur aussi bien que les deux Sergens ; car ils brûloient presque tous les logemens, & nous faisoient souffrir ; aussi ils furent pris par le Prévôt de Troye en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des Sergens qui se trouva frere d'un des valets-de-chambre de Monseigneur le Duc d'Orléans, lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef, & les soldats d'un commun accord, firent élection de ma personne pour commander la Compagnie qui étoit composée de quatre-vingt soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'eusse été le Capitaine en chef. Je passai en revue, & tirai la montre, que je distribuai, aussi bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusques à Embrun en Dauphiné, où notre Capitaine nous vint trouver, dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas un

ſoldat à ſa Compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'étoit paſſé, & que je lui en fis paroître ſoixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me careſſa fort, & me donna ſon drapeau & ſa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fût jamais ſortie de France, eut le mauvais ſuccès que vous avez pu ſçavoir, ce qui arriva par la mauvaiſe intelligence des Généraux. Après ſon débris, je m'arrêtai à Grenoble pour laiſſer paſſer la fureur des payſans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs ; & le maſſacre en fut ſi grand que la peſte ſe mit ſi furieuſement dans ces deux Provinces, qu'elle s'épandit par tout le Royaume. Après que j'eus demeurai quelque tems à Grenoble, où je fis de grandes connoiſſances, je réſolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en paſſant par des lieux écartés du grand chemin, pour la raiſon que j'ai dit, j'arrivai à un petit Bourg appellé Saint-Patrice, où le fils puîné de la Dame du lieu, qui étoit veuve, faiſoit une Compagnie de Fantaſſins pour le ſiége

de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant : après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un sien frere jeune garçon, Chevalier de Malte, auquel il avoit donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence, qui étoit le lieu d'assemblée du Régiment ; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours, que le Maître-d'hôtel de ce Capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain : ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guère, car il fut député du corps du Régiment pour aller trouver le grand Cardinal de Richelieu, lequel conduisoit l'Armée pour le siége de Montauban, & autres Villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes son Eminence dans la ville d'Albi : nous la suivîmes jusqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce

grand homme ; car elle se rendit, comme vous avez pu sçavoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'avantures que je ne vous dis point, pour ne vous être point ennuyeux, ce que j'ai peut-être déja trop été. Alors l'Etoile lui dit, que ce seroit les priver d'un agréable divertissement, s'il ne continuoit jusques à la fin. Je poursuivis donc ainsi : je fis des grandes connoissances dans la maison de cet illustre Cardinal, & principalement avec les Pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, & qui me faisoient de grandes caresses, aussi bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue, notre Régiment fut licentié, & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La Dame du lieu avoit un procès contre son fils aîné, & se préparoit pour aller le poursuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit ; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas ; car quand nous fûmes arri-

vés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le Roi Louis XIII de glorieuse mémoire y passa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands Seigneurs de ce pays, & entr'autres le Gouverneur de cette ville, lequel connoissoit fort Monsieur de Saint-Patrice, auquel il me recommanda, & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient au Régiment des Gardes, trois desquels étoient Gentilhommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir ; je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du fauxbourg Saint Laurent, qui est au-delà du pont, nous nous arrêtâmes dessus pour voir passer des bateaux ; alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis ; je leur dis que je n'avois osé de peur

de trop apprendre ; ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puiſqu'elle ne m'avoit pas tenu parole : je penſai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout ſçavoir ; ils m'apprirent donc qu'auſſi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, qu'on l'avoit marié à un jeune homme qu'ils me nommerent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre, pour qui j'avois le plus d'averſion. Alors j'éclatai, & dis contre elle tout ce que la colere me ſuggéra. Je l'appellai tygreſſe, félonne, perfide, traîtreſſe ; qu'elle n'eût pas oſé ſe marier me ſçachant ſi près, étant bien aſſurée que je la ſerois allé poignarder avec ſon mari juſques dedans ſon lit. Après je ſortis de ma poche une bourſe d'argent & de ſoie bleue à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conſervois le braſſelet & le ruban que je lui avois gagné : je mis une pierre dedans & la jettai avec violence dans la riviere, en diſant : ainſi ſe puiſſe effacer de ma mémoire, celle à qui ont appartenu ces cho-

ſes, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces Meſſieurs furent étonnés de mon procédé, & me proteſterent qu'ils étoient bien maris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyoient que je l'euſſe ſçu d'ailleurs, ils ajouterent, pour me conſoler, qu'elle avoit été forcée à ſe marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'averſion qu'elle avoit pour ſon mari; car elle n'avoit fait que languir depuis ſon mariage, & étoit morte quelque tems après. Ce diſcours redoubla mon déplaiſir, & me donna à même tems quelque eſpece de conſolation. Je pris congé de ces Meſſieurs, & me retirai à la maiſon, mais ſi changé que Mademoiſelle de Saint-Patrice, fille de cette bonne Dame, s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien; mais elle me preſſa ſi fort que je lui dis ſuccinctement mes avantures, & la nouvelle que je venois d'apprendre: elle fut touchée de ma douleur, comme je le connus par les larmes qu'elle verſa. Elle le fit ſçavoir à ſa mere, & à ſes freres, qui me témoignerent de participer à mes déplaiſirs,

plaisirs ; mais qu'il falloit se consoler, & prendre patience. Le procès de la mere & du fils termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à une retraite. La maison où j'étois étoit assez puissante pour me faire trouver de bons partis, & l'on m'en proposa plusieurs, mais je ne pus jamais me résoudre au mariage : je repris le premier dessein que j'avois eu autrefois de me rendre Capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il y survint tant d'obstacles, dont la déduction ne vous seroit qu'ennuyeuse, que je cessai cette poursuite. En ce tems-là le Roi commanda l'arriere-ban de la Noblesse du Dauphiné pour aller à Casal. Monsieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, & nous y arrivâmes ; vous sçavez ce qu'il en réussit. Le siége fut levé, la ville rendue, & la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au Cardinalat, & à cette prodigieuse fortune qu'il a eu ensuite du

Gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre Religieux ; mais la divine Providence en disposoit autrement. Un jour Monsieur de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire Prêtre séculier ; mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité, il me répartit, qu'il y en avoit de moindre : je m'y résolus, & je pris les Ordres sur un patrimoine que Madame sa mere me donna, de cent livres de rente qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma premiere Messe dans l'Eglise de la Paroisse ; & ladite Dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de Prêtres qui s'y trouverent, & plusieurs Gentilshommes du voisinage. J'étois dans une maison trop puissante pour manquer de Bénéfices : aussi six mois après j'eus un Prieuré assez considérable, avec deux autres petits Bénéfices. Quelques années après j'eus un gros Prieuré, & une fort bonne Cure, car j'avois

pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu jusqu'au point de monter en Chaire avec succès, & devant les beaux Auditoires, & en présence même de Prélats. Je ménageai mes revenus, & amassai une notable somme d'argent avec laquelle je me retirai dans cette Ville où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie, & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. L'Etoile prit la parole, disant : mais le plus grand que vous sçauriez nous avoir jamais rendu. Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une Comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du Théâtre, un beau parc avec son grand bois & une riviere pour le sujet des Amans, des combats, & une premiere messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sçauriez mettre cette piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer

la scene & demeurer trois ou quatre ans dessus. Alors le Prieur leur dit : Messieurs, ne disputez point pour ce sujet, j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous sçavez que Monsieur du Hardi n'a jamais observé cette rigide regle des vingt-quatre, non plus que quelqu'un de nos Poëtes modernes, comme l'Auteur de Saint-Eustache, &c. Et Monsieur Corneille ne s'y seroit pas attaché sans la censure que Monsieur Scudery voulut faire du Cid ; aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc composé une Comédie que j'ai intitulé, *la fidélité conservée après l'espérance perdue* ; & depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte, & où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied, & ces paroles pour ame de la devise : *privé d'espoir, je suis fidele.* Cette piece roule les Théâtres, il y a fort long-tems. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs & votre devise, dit l'Etoile.

car votre maîtreſſe vous a trompé ; & vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouſer d'autre. La converſation finit par l'arrivée de Monſieur de Verville, & de Monſieur de la Garouffiere. Et je finis auſſi ce Chapitre qui, ſans doute, a été bien ennuyeux, tant pour ſa longueur que pour ſon ſujet.

CHAPITRE XIV.

Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres avantures de Ragotin.

TOUS ceux de la Troupe furent étonnés de voir Monſieur de la Garouffiere : pour Verville, il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui ſe devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette Ville ? Et il leur répondit, qu'il n'en avoit aucunes ; mais que Monſieur de

Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret, & pour lui en rompre les discours, il lui présenta le Prieur de Saint Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui disant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouir. Ces deux Messieurs témoignerent avoir du regret de n'être venus plutôt pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre, où le Destin le suivit ; & après y avoir demeuré quelques momens, ils appellerent l'Etoile & Angélique, & ensuite Léandre & la Caverne, que Monsieur de la Garouffiere suivit. Quand ils furent assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes, il avoit communiqué au sieur de la Garouffiere le dessein qu'ils avoient fait de se marier, & qu'il devoit repasser par

Alençon pour être de la nôce, & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très-humblement remercié, & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos, dit Monſieur de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui eſt en bas, ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement; & la force du ſang fit un ſi merveilleux effet en elle, qu'elle s'attendrit, & pleura ſans en ſçavoir la cauſe. On lui demanda ſi elle connoiſſoit cet homme-là? & elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit; & pour lors elle trouva ſur ſon viſage tant de traits du ſien, qu'elle s'écria : ſeroit-ce point mon frere! Alors il s'approcha d'elle & l'embraſſa, l'aſſurant que c'étoit lui-même que le malheur avoit éloigné ſi long-tems de ſa préſence. Il ſalua ſa niéce & tous ceux de la compagnie, & aſſiſta à la conférence ſecrette, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages; ſçavoir du Deſtin

avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à sçavoir quel Prêtre les épouseroit; alors le Prieur de Saint Louis (que l'on avoit aussi appellé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela, & qu'il en parleroit aux Curés des deux Paroisses de la Ville, & à celui du Fauxbourg de Montfort; que s'ils en faisoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées, & qu'il en obtiendroit la permission du Seigneur Evêque; que s'il ne vouloit pas lui accorder, il iroit trouver Monseigneur l'Evêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que sa petite Eglise étoit de sa Jurisdiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant l'on fit secretement venir un Notaire, & l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses; car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance, oüi bien qu'ils se marierent. Messieurs de Verville, de la Garouffiere & de Saint-Louis, furent les témoins. Ce

dernier alla parler aux Curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouser, alléguant beaucoup de raisons, que le Prieur ne pût surmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable ; ce qui le fit résoudre d'aller à Sées. Il prit le cheval de Léandre, & un de ses laquais, & alla trouver le Seigneur Evêque, lequel répugna un peu à lui accorder sa requête; mais le Prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle Paroisse ; car ils étoient aujourd'hui dans un lieu, & demain dans un autre ; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens sans aveu (ce qui étoit la plus forte raison sur laquelle les Curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permission du Roi, & avoient leur ménage, & par conséquent étoient censés sujets des Evêques dans le Diocèse desquels ils se trouvoient lors de leur résidence en quelque Ville ; que ceux pour qui il demandoit la dispense étoient dans celle d'Alençon, où il y avoit Jurisdiction, tant sur eux, que sur les autres habitans ; & que par-

tant il les pouvoit dispenser, comme il l'en supplioit très-humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'Evêque donna les mains & pouvoir au Prieur de les épouser en quelle église qu'il voudroit : il vouloit appeller son secrétaire pour faire la dispense en forme ; mais le Prieur lui dit qu'un mot de sa main lui suffisoit, ce que le bon Seigneur fit aussi agréablement, qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où il trouva les Fiancés qui préparoient tout ce qui est nécessaire pour les nôces. Les autres Comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne sçavoient que penser de tant d'appareil, & Ragotin étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la chose ainsi secrette, n'étoit que ce que vous avez appris du Destin; car pour Léandte & Angélique, cela étoit connu de tous, & aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense : mais quand ils en furent assurés, l'on rendit la chose publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouser. Ce

fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : » Ne vous l'avois-je pas » bien dit ? je m'en étois toujours dé» fié ». Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux désespoir, comme vous apprendrez au dernier Chapitre de ce Roman. Il devint si troublé, que passant devant la grande Eglise de N. D. un jour de fête que l'on carillonnoit, il tomba dans l'erreur de la plûpart des gens du vulgaire, qui croyent que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il se persuada facilement qu'elles disoient *Ragotin, ce matin, a tant bû de pots de vin, qu'il branle, qu'il branle.* Il entra en une si furieuse colere contre le Campanier, qu'il cria tout haut : Tu as menti, je n'ai pas bû aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire : *le mutin de Destin, a ravi à Ragotin, l'Etoile, l'Etoile ;* car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du ref-

ſentiment de ma douleur ; mais de m'appeller yvrogne ? ha ! tu la payeras : & auſſi-tôt il enfonça ſon chapeau, & entra dans l'Egliſe par une des portes où il y a un degré en avis, par lequel il monta à l'Orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la ſuivit juſques au plus haut, où il trouva une porte fort baſſe, par laquelle il entra, & ſuivit ſous le toit des Chapelles, ſous lequel il faut que ceux qui y paſſent ſe baiſſent, mais lui y trouve un plancher fort élevé. Il chemina juſques au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches ſont pendues, il trouva le Campanier qui carillonnoit toujours, & qui ne regardoit point derriere lui. Alors il ſe mit à lui crier des injures, l'appellant inſolent, impertinent, ſot, brutal, maroufle, &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le mépriſoit, ce qui le fit impatienter, & s'approcher de lui, & à même tems lui bailler un grand coup de poing ſur le dos. Le

Campanier se sentant frappé, se tourna, & voyant Ragotin, lui dit : hé, petit escargot, que diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin se met en devoir de lui en dire le sujet, & de lui faire ses plaintes : mais le Campanier, qui n'entendoit point de raillerie, sans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même tems lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit dégré de bois, jusques sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement, la tête la premiere, qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes, & se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon, & descendit promptement ; il passa au travers de l'Eglise, d'où il alla trouver le Lieutenant Criminel pour se plaindre à lui de l'excès que le Campanier avoit commis en sa personne. Ce Magistrat, le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il disoit : mais après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré.

Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit justice, & envoya un laquais dire au Campanier qu'il le vînt trouver : quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisoit injurier cet honnête homme par ses cloches ? à quoi il répondit qu'il ne le connoissoit point, & qu'il carillonnoit à son ordinaire : *Orléans, Beaugenci, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme :* mais qu'ayant été frappé de lui, & injurié, il l'avoit poussé, & qu'ayant rencontré le haut de l'escalier, il en étoit tombé. Le Lieutenant Criminel lui dit : une autre fois soyez plus avisé ; & à Ragotin, soyez plus sage & ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vanta pas de son accident : mais les Comédiens voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits, lui en demanderent la raison, ce qu'il ne voulut pas dire, mais ils l'apprirent par la voix commune ; car cette disgrace avoit éclaté, & dont ils rirent bien fort, aussi bien que Messieurs de Verville & de la Garouffiere. Le jour des

époufailles des Comédiennes étant venu, le Prieur de Saint Louis leur dit qu'il avoit fait le choix de fon Eglife pour les époufer. Ils y allerent à petit bruit, & il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux Mariés, lefquels fe retirerent à leur logis, où ils dînerent ; après quoi l'on demanda à quoi l'on pafferoit le tems jufqu'au fouper. La Comédie, les Balets & les Bals leur étoient fi ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque hiftoire. Verville dit qu'il n'en fçavoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans fa noire mélancolie, il fe fût fans doute offert à en débiter quelqu'une, mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du Poëte Roquebrune, puifqu'il l'avoit promis quand l'occafion s'en préfenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illuftre que quand il la vouloit commencer : mais il répondit qu'il avoit quelque chofe dans l'efprit qui le troubloit, & que quand il l'auroit affez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mau-

vais office au Poëte, de faire son éloge; dans lequel il faudroit comprendre sa maison, & qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste Satire. Roquebrune pensa troubler la fête, mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie, calma tout cet orage; ensuite de quoi Monsieur de la Garouffiere dit qu'il sçavoit beaucoup d'avantures dont il avoit été témoin oculaire : on le pria d'en faire le récit, ce qu'il fit comme vous verrez au Chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Histoire des deux Jalouses.

LES divisions qui mirent la maîtresse Ville du Monde au rang des plus malheureuses, furent une semence qui s'épandit par tout l'univers, & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame, comme au berceau de l'Eglise, puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré Corps; mais elles ne laisserent pas

pas d'éclore celles des Guelphes & des Gibelins, & quelques années après celles des Capelets & des Montefches. Ces divifions, qui ne devoient point fortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laifferent pas de fe dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas été exempte: & il me femble même que c'eft dans fon fein où la pomme de difcorde a plus fait éclater fes funeftes effets; ce qu'elle fait encore à préfent, car il n'y a Ville, Bourg, ni Village où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de finiftres accidens. Mon pere, qui étoit Confeiller au Parlement de Rennes, & qui m'avoit deftiné pour être, comme je fuis, fon fucceffeur, me mit au Collége pour m'en rendre capable: mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit réfoudre à m'envoyer à la Fleche, où eft, comme vous fçavez, le plus fameux Collége que les Jéfuites ayent dans ce Royaume de France: ce fut dans cette petite Ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre,

& au même tems que j'y faiſois mes études.

Il y avoit deux Gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la Ville, déja avancés en âge, ſans être pourtant mariés, comme il arrive ſouvent aux perſonnes de condition, ce que l'on dit en proverbe ; entre qui nous veut, & que nous ne voulons pas, nous demeurons ſans nous marier : à la fin tous deux ſe marierent. L'un qu'on appelloit Monſieur de Fonsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite nobleſſe, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit Monſieur du Lac, épouſa une Demoiſelle de la Ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très-belle, & d'une ſi illuſtre Maiſon, qu'elle appartenoit à des Ducs & Pairs, & à des Maréchaux de France. Ces deux Gentilshommes, qui pouvoient partager la Ville, furent toujours de fort bonne intelligence ; mais elle ne dura guère après leurs mariages ; car leurs deux femmes commencerent à ſe regarder d'un œil jaloux ; l'une ſe tenant fiere de ſon extraction, & l'autre de ſes grands biens.

Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de visage, mais elle avoit grand mine, bonne grace, & étoit fort propre ; elle avoit beaucoup d'esprit, & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle, comme j'ai dit, mais sans grace ; elle avoit de l'esprit infiniment, mais si mal tourné, que c'étoit une artificieuse & dangereuse personne. Ces deux Dames étoient de l'humeur de la plûpart des femmes de ce tems, qui ne croiroient pas être du grand monde, si elles n'avoient chacune une douzaine de galans ; aussi elles faisoient tous leurs efforts, & employoient tous leurs soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissoit beaucoup mieux que la Fonsblanche ; car elle tenoit sous son empire toute la jeunesse de la Ville & du voisinage, s'entend des personnes très-qualifiées, car elle n'en souffroit point d'autres : mais cette affectation causa des murmures sourds, qui éclaterent enfin ouvertement en médisance, sans que pour cela elle discontinuât de sa maniere d'agir ; au contraire, il semble que ce lui fut un su-

jet pour prendre plus de ſoins à faire des nouveaux galans. La Fondsblanche n'étoit pas du tout ſi ſoigneuſe d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adreſſe, entre leſquels étoit une jeune Gentilhomme très-bien fait, dont l'eſprit correſpondoit au ſien, & qui étoit un des braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori : auſſi ſon aſſiduité cauſa des ſoupçons, & la médiſance éclata hautement. Ce fut-là la ſource de la rupture entre ces deux Dames ; car auparavant elles ſe viſitoient civilement ; mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouſe envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fonsblanche, fit épier ſes actions, & fit mille piéces artificieuſes pour la perdre de réputation ; notamment ſur le ſujet de ce Gentilhomme, que l'on appelloit Monſieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonsblanche, qui ne demeura pas muette ; car elle diſoit par raillerie, que ſi elle avoit des galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faiſoit toujours de nouvelles impoſtu-

res. L'autre en se défendant lui bailloit le change, si bien qu'elles vivoient comme deux démons : quelques personnes charitables essayerent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement; car elles ne les purent jamais obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensoit à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fonsblanche, crut que le plus sensible qu'elle pourroit lui faire ressentir, ce seroit de lui ôter le plus favori de ses galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à Monsieur de Fonsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de sa maison (ce qui arrivoit souvent, car il étoit continuellement à la chasse, ou en visite chez des Gentilshommes voisins de la Ville) que du Val-Rocher couchoit avec sa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vû sortir de son lit, où elle étoit. Monsieur de Fonsblanche, qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion à ce discours, & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit si elle faisoit cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua

tant de choses, & le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni ; aussi encore qu'il eût de grands attachemens à la Fonsblanche, la du Lac rompit tous ces liens & lui donna des chaînes bien plus fortes, ce qui causa une sensible douleur à la Fonsblanche (sur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après ; elle en porta le deuil fort austerement : mais la jalousie la surmonta, & fut la plus forte : il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevûe secrette avec du Val-Rocher. Je n'ai pas sçu quel fut leur entretien, mais l'événement le fit assez connoître, car une douzaine de jours

après, leur mariage fut publié, quoiqu'ils l'euſſent contracté fort ſecrettement ; & ainſi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'eſpace de ce tems-là, & l'autre vivant. Voilà ce me ſemble le plus violent effet de jalouſie qu'on puiſſe imaginer ; car elle oublia la bienſéance du veuvage, & ne ſe ſoucia pas de tous les inſolens diſcours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la perſuaſion de la du Lac ; ce qui juſtifie aſſez ce que l'on dit, qu'une femme haſarde tout quand il s'agit de ſe venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac penſa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle diſſimula ſon reſſentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant ſur le point de faire éclater, ayant fait deſſein de le faire aſſaſſiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des perſonnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à ſe bien précautionner : d'ailleurs elle conſidéra que ce feroit mettre ſes plus chers amis en grand haſard, ce qui

la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher, par ses pernicieux artifices : aussi ils se querellerent furieusement plusieurs fois, & en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde) jugeant bien qu'il ne dureroit guère à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des braves du tems, se figurant qu'après la mort de son mari, elle le pourroit encore ôter à la Fonsblanche, de laquelle elle se pourroit facilement défaire, ou par poison, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner ; mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projetté ; car du Val-Rocher, se fiant en son adresse, méprisa du Lac (qui au commencement se tenoit sur la défensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter, & ainsi il se négligeoit, en sorte que du Lac le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui mit son épée au travers du corps, & le laissa sans vie, & s'en alla à sa maison, où

il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout ensemble, de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrétement, & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étoient de grands & puissans Seigneurs, qui travaillerent à obtenir sa grace du Roi. La Fonsblanche fut fort étonnée, quand on lui annonça la mort de son mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer secrétement pour éviter que la Justice n'y mît pas la main; ce qui fut fait, & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace, qui fut entérinée au Parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat; ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard; & passant une fois pardevant du Lac, qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses

amis, elle l'attaqua si furieusement & si inopinément, qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, & lui donna à même tems deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison : on lui fit son procès, & la plûpart des Juges opinerent à la mort, à quoi elle fut condamnée ; mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit grosse ; & ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne sçavoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniere ; mais comme c'étoit une personne fort délicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causerent une maladie & sa délivrance avant le terme, & ensuite sa mort; néanmoins le fruit eut Baptême, & après avoir vécu quelques heures, il mourut aussi. La du Lac fut touchée de Dieu ; elle rentra en soi-même, fit résolution sur tant de sinistres accidens dont elle étoit cause ; mit ordre aux affaires de sa maison, & entra dans un Monastere de Religieuses Réfor-

mées de l'Ordre de Saint Benoît, au lieu d'Almenesche, au Diocèse de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude, & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce Monastere, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelques mois. Les Comédiens & Comédiennes écoutoient encore, quoique Monsieur de la Garouffiere ne dit plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire, que c'étoit-là un beau sujet pour un Poëme grave, & qu'il en vouloit composer une excellente Tragédie, qu'il mettroit facilement dans les regles d'un Poëme Dramatique. L'on ne répondit pas à sa proposition : mais tous admirerent le caprice des femmes, quand elles sont frappées de jalousie, & comme elles se portent aux dernieres extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion : mais les Sçavans conclurent que c'étoit la destruction de la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avoit encore

beaucoup de tems jusqu'au souper, & tous trouverent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant, ils s'assirent sur l'herbe. Lors le Destin dit qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre. (qui n'avoit point entré dans la belle conversation depuis qu'il étoit dans la Troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole disant: que puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes, si la compagnie agréoit qu'il fît le récit de ceux d'une fille, qui ne demeuroit pas loin d'une de ses maisons. Il en fut prié de tous; & après avoir toussé cinq ou six fois, il débita comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la capricieuse Amante.

IL y avoit dans une petite Ville de Bretagne, qu'on appelle Vitray, un vieux Gentilhomme, lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuse Demoiselle, sans avoir

des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient, étoient un Maître d'hôtel & une Gouvernante par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisoient comme font la plûpart des valets & servantes (c'est-à-dire l'amour), se promirent mariage, & tirerent si bien chacun de son côté, que le bon vieux Gentilhomme & sa femme moururent fort incommodés, & les deux domestiques vécurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire à ce Maître-d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de Cavalerie, & de laisser sa femme seule & sans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucunes de ses nouvelles, elle fit courir le bruit de sa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquels se présenta un riche Marchand, lequel l'épousa ; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle

pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de sa mere arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris, ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut sçavoir : mais comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours, ce qui l'obligeoit à se tenir caché; & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, & céda librement sa femme au second mari, sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de tems en tems, & toujours fort secrétement, querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) se faisoit grande, & avoit plus de bonne grace que de beauté, & de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous sçavez que le bien est depuis long-tems ce que l'on considere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de Galans, entre lesquels étoit le fils d'un riche Marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi Gentilhomme; car il fréquentoit les plus ho-

norables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver sa Marguerite, qui y étoit reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appelloit le sieur de Saint-Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur, qu'il étoit souvent employé en des duels, qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il dansoit de fort bonne grace, & jouoit dans les grandes compagnies, & étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services, & à lui témoigner sa passion, & le desir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son pere & de sa mere, qui favorisoient sa recherche de tout leur pouvoir; mais au tems qu'il se disposoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obstacle; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta si furieusement de parole & d'action, qu'il s'en alla le plus confus homme du monde.

Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir étouffer cette passion ; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison, qu'elle en sortit & alla se mettre en une compagnie de filles du voisinage, où il la suivit, après avoir fait ses plaintes au pere & à la mere, du mauvais traitement que lui faisoit leur fille, sans lui en avoir donné aucun sujet, de quoi ils témoignerent être marris, & lui promirent de la rendre plus sociable ; mais comme elle étoit fille unique, ils n'oserent lui contredire, ni la presser sur cette matiere là, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer : à tout cela elle ne leur répondoit rien, & continuoit dans sa mauvaise humeur ; car quand il vouloit approcher d'elle elle changeoit de place, & il la suivoit, mais elle le fuyoit toujours ; en sorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter de la prendre par la manche de son corps de

juppe, dont elle cria, lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un soufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin, plus il s'empressoit pour l'accoster, plus elle faisoit de diligence pour le fuir ; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un Bal, & qu'il la voulût prendre pour la faire danser, elle lui faisoit affront, disant qu'elle se trouvoit mal, & à même tems elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusques à lui susciter des querelles ; & elle fut cause que par quatre fois, il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement ; ce qui la faisoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jetter de l'huile sur la braise ; car il en étoit toujours plus transporté, & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle se laissa approcher de lui, & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son in-

juſte procédé, en telles ou ſemblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne ſçauroit vivre ſans vous ? Si je n'ai pas aſſez de mérite pour être ſouffert de vous, au moins conſiderez l'excès de mon amour, & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous uſez envers moi, qui ne reſpire qu'à vous faire paroître à quel point je ſuis à vous : hé bien, lui répondit-elle, vous ne me le ſçauriez mieux perſuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire ſi vous demeuriez en cette Ville, s'il eſt vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir ſur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos deſirs. Ce peu d'eſpérance que je vous donne vous y doit obliger, ſi-non perdez-la tout-à-fait. Alors elle tira une bague de ſon doigt, la lui préſenta, en lui diſant, gardez cette bague qui vous fera ſouvenir de moi, & je vous défens de me venir dire adieu ; en un mot, ne me

voyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser, & le laissa, passant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du pere & de la mere, qui ne purent contenir leurs larmes, & qui l'assurerent de lui être toujours favorables pour ce qu'il souhaitoit. Le lendemain il se mit dans une compagnie de Cavalerie qu'on levoit pour le siége de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre : mais la nuit devant le jour de son départ, il lui donna des sérénades à la fin desquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux tristes & doux accens de son luth, en cette sorte.

Iris Maîtresse inexorable ;
Sans amour, & sans amitié ;
Helas ! n'aurois-tu point pitié
D'un si fidele Amant que tu rends misérable ?
Seras-tu toujours infléxible ?
Ton cœur sera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible ?

Je t'obéis, fille cruelle,
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais dedans ce trifte lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele ;
Lorfque mon corps fera fans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en fortira
Pour t'en faire un préfent, où tu verras ma flamme.

Cette capricieufe fille s'étoit levée, & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laiffé que la vître, au travers de laquelle elle fe fit ouir, faifant un fi grand éclat de rire, que cela acheva de défefpérer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque chofe ; mais elle referma le volet, en difant tout haut, tenez votre promeffe pour votre profit, ce qui l'obligea à fe retirer. Il partit quelques jours après avec la Compagnie qui fe rendit au camp de la Rochelle, là où, comme vous avez pu fçavoir, le fiége fut fort opiniâtre, le Roi à l'attaquer, & les Affiégés à fe défendre : mais enfin il fallut fe rendre à la difcrétion d'un

Monarque auquel les vents & les élémens rendoient obéiſſance. Après que la Ville fut rendue, on licentia pluſieurs troupes, du nombre deſquelles fut la Compagnie où étoit Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitray, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir ſa rigoureuſe Marguerite, laquelle ſouffrit d'en être ſaluée : mais ce ne fut que pour lui dire que ſon retour étoit bien prompt, & qu'elle n'étoit pas encore diſpoſée à le ſouffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces triſtes paroles : il faut avouer que vous êtes une dangereuſe perſonne, & que vous ne deſirez que la mort du plus fidele Amant qui ſoit au monde ; car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver ſa rigueur, quoique glorieuſement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeſte. Je la ſuis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, ſans que je l'aye jamais pu rencontrer : mais puiſque vous la deſirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle ſera obligée de me ſatisfaire

pour vous contenter : mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée; car elle sera d'un genre si étrange, que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'Univers. Il se leva & la vouloit laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit du tout point sa mort, & que si elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la posséder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche, que peut être le tems la pourroit adoucir, & elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnoit en lui-même, que puisqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtresse dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtres-

ſe, & que lui pratiquât la ſienne, pour voir quelle mine elle tiendroit. Son camarade ne voulut pas lui accorder ſans en avoir averti ſa maîtreſſe, laquelle y conſentit. La premiere converſation qu'ils eurent enſemble (car ces deux filles n'étoient guères l'une ſans l'autre) ces deux amans firent échange, car Saint-Germain approcha de la maîtreſſe de ſon camarade, lequel accoſta cette fiere Marguerite, laquelle le ſouffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de ſi furieux tranſports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil.

Elle fut outrée à tel point qu'elle laiſſa la compagnie en verſant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtreſſe alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en uſer de la ſorte ; qu'elle ne pouvoit eſpérer plus de bonheur que la recherche d'un ſi honnête homme & ſi paſſionné pour elle, & que ſa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & inuſitée

ils fouperent ; & après avoir un peu veillé l'on coucha les époufés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut caufe qu'elles n'eurent point de vifites ce jour-là, ni le lendemain, mais deux jours après ils en furent tellement accablés qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter, & durant huit jours ils reçurent des vifites. Après la fête paffée ils continuerent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, lequel fe précipita dans l'abîme du défefpoir, comme vous allez voir dans ce dernier Chapitre.

CHAPITRE XVII.

Défefpoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.

LA Rancune fe voyant hors d'efpérance de réuffir en l'amour qu'il portoit à l'Etoile, auffi-bien que Ragotin, fe leva de bonne heure, & alla trouver

le petit homme qu'il trouva aussi levé, & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit sa propre épitaphe. Hé quoi? dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie! & ce que je trouve le plus étrange, c'est que vous-même la faites! oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces Vers.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile;
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il sera
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle, il fit la Comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Voilà qui est magnifique dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir dessus votre sépulture; car l'on dit que les morts ne voyent ni n'entendent rien. Ha, dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon désastre! car vous me donniez toujours de grandes espérances de

fléchir cette belle, & vous ſçaviez bien tout le ſecret. Alors la Rancune lui jura ſérieuſement qu'il n'en ſçavoit rien poſitivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conſeilloit d'étouffer cette paſſion, lui remontrant que c'étoit la plus fiere fille du monde, & il ſemble (ajouta-t-il) que la profeſſion qu'elle fait, doive licentier les femmes & les filles de cet orgueil, qui eſt ordinaire à celles d'autre condition; mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de Comédiens l'on n'en trouvera point une ſi retenue, & qui ait tant de vertu, & elle a mis Angélique à ce pli là; car de ſon naturel, elle a une autre pente, & ſon enjouement le témoigne aſſez. Mais enfin il faut que je vous découvre une choſe que je vous ai tenue cachée juſqu'à préſent; c'eſt que j'étois auſſi amoureux d'elle que vous, & je ne ſçai qui ſeroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en ſeroit pu empêcher: mais comme je me vois hors d'eſpérances auſſi-bien que vous, je ſuis réſolu de quitter la Troupe, d'autant

firent enterrer dans le cimetiere d'une Chapelle de sainte Catherine, qui n'est guere éloignée de la riviere. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun, qui a pendre n'a noyer. Ragotin n'avoit pas le premier, puisqu'il ne put s'étrangler : mais il avoit le second, puisqu'il fut effectivement noyé. Ainsi finit ce petit bout d'Avocat comique, dont les aventures, disgraces, accidens, & la funeste mort, seront dans la mémoire des habitans du Mans, d'Alençon, aussi-bien que les faits héroïques de ceux qui composoient cette illustre Troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux Vers à son épitaphe, dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déja dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'ensuit.

Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile.

En l'autre monde, sans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la Comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui, par la fin de sa vie.

Les Comédiens & Comédiennes s'en retournerent à leur logis, & continuerent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

FIN.

LA SUITE

DE LA

TROISIEME PARTIE

DU

ROMAN COMIQUE.

NOUVELLE ÉDITION.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE,

COLONEL GÉNÉRAL DES SUISSES.

MONSEIGNEUR,

Votre ALTESSE ſçait-elle bien qu'un Auteur a preſque autant de peine à faire une Lettre dédicatoire, qu'à compoſer un Livre? Ce n'eſt pas une petite entrepriſe que de donner des

louanges à un homme qui souvent ne les mérite pas, ou s'il les mérite, il veut qu'on les y donne délicatement & sans affectation ; c'est ce que je trouve de difficile. Mais pour éviter ce soin fatiguant, & d'ordinaire fort infructueux, je me suis déterminé à dédier tous mes Ouvrages à V. A. du moins je ne serai pas obligé à me tourmenter l'imagination pour trouver des louanges recherchées. Vous faites, MONSEIGNEUR, & vous dites tous les jours tant de choses surprenantes, que les moindres suffisent pour fournir matiere à plusieurs Epîtres. César fut autrefois fort étonné lorsqu'il apprit, en passant à Alexandrie, qu'Alexandre avoit fait de grandes conquêtes à vingt ans : mais il le seroit ma foi bien davantage, s'il avoit vu V. A. à l'âge de neuf ans, dicter en même tems à trois Secrétaires sur trois sujets différens ; & je ne sçai si ce fameux Romain, avec toute sa modération, n'auroit pas un peu de jalousie contre V. A. qui partage avec lui cette gloire. Il est certain qu'on auroit peine à croire les choses prodigieuses que V. A. fait tous les jours, si le grand Monarque qui en est souvent

témoin, n'avoit accoutumé l'Univers à croire les prodiges. Je vous supplie, MONSEIGNEUR, d'agréer mon présent, & d'être bien persuadé que je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
PRESCHAC.

AVIS.

LECTEUR bien ou mal intentionné, je te déclare que ſi en achetant ce Livre, tu as prétendu trouver un troiſieme volume de la force des deux premiers de Monſieur Scarron, tu n'as qu'à le fermer ſans en lire davantage: ce fameux Auteur eſt mort, tout le monde admire ſes Ouvrages, & je doute fort qu'il ſe trouve quelqu'un qui puiſſe les imiter. Je t'avoue franchement que mon entrepriſe a été fort hardie, & que pluſieurs de mes amis ont voulu m'en détourner: mais j'ai eu d'autres raiſons plus fortes, qui m'ont déterminé à le faire. Si j'ai bien ou mal réuſſi, tu en jugeras en le liſant: la ſeule grace que je te demande, c'eſt de ne point blâmer mon Livre, que tu ne l'ayes lu & payé auparavant: mais après cela je te l'abandonne, & quand tu le brûlerois, je ne m'en ſoucie gueres.



LA SUITE

DU ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'on n'aura point de plaisir à lire si on a lu les volumes précédens.

LA Troupe Comique, & l'Opérateur & sa femme avoient dîné de fort bon appétit, aux dépens de l'Avocat Manceau, qui s'étoit endormi sur sa chaise, & ils se préparoient tous à sortir, lorsque le bélier ayant interrompu le sommeil de Ragotin de la maniere que vous l'avez vu, fit rire toute la compagnie ; ce qui obligea le petit homme, qui, de son naturel, étoit fort colere, à sortir de la Chambre, en grondant

contre tout le monde ; il feroit même forti de l'hôtellerie, fi l'hôte ne l'eût arrêté pour compter : il lui préfenta d'abord un mémoire que fa femme & lui avoient fait avec beaucoup de foin (car on ne faifoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie, qui s'étoit mocquée de lui. Après quelques conteftations, il prit enfin le mémoire, & ayant jetté les yeux deffus, il fut fi effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin, qu'il s'écria plufieurs fois : comment dix-huit livres pour le vin, & il n'y en a pas un de nous qui ne foit yvre ! Il fut long-tems à faire des exclamations, difant qu'il fe moquoit de lui, & qu'il n'étoit pas poffible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux fervantes de l'hôtellerie ; & après que l'hôte les eut exactement interrogées, il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bue à la cuifine pour

le goûter, & il remercia Ragotin de l'en avoir fait ressouvenir; ce remerciement qu'il lui fit d'un ton moqueur, irrita le petit homme plus qu'on ne sçauroit s'imaginer; il se fâcha contre l'hôte, il lui reprocha que sa mesure étoit trop petite, que son vin étoit trop cher, & enfin qu'il n'étoit pas bon : dire à un hôte que son vin n'est pas bon, & reprocher à un Auteur que son Livre ne vaut rien, est à peu près la même chose. L'hôte ne pouvant supporter une injure si sensible, s'emporta à son tour contre le petit homme, & fit l'éloge de son vin, en jurant que ceux qui ne le trouvoient pas bon ne s'y connoissoient pas, & que deux Gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le Messager de Laval, l'avoient quitté au Mans, & y étoient demeurés cinq jours, exprès pour boire de son vin. Ragotin, qui ne faisoit pas grand cas de ces raisons, repliqua que les Bretons étoient de plaisans yvrognes pour se connoître en vin. L'hôte, qui étoit de Vannes, offensé d'une injure si outrageante à

ſa nation, traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas ſitôt lâché la parole, qu'il reçut un ſoufflet; ſa femme qui étoit préſente, ſe prit aux cheveux du téméraire Ragotin; les ſervantes ſe jetterent ſur lui, & l'hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit ſur ſa cheminée; mais la pouſſiere qui étoit deſſus, & qui lui tomba ſur les yeux, l'aveugla tellement qu'il demeura hors de combat. Il ne laiſſa pas d'animer toujours ſa femme & ſes ſervantes contre Ragotin, jurant que ce n'étoit pas de la maniere qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé ſon bien. Ragotin cependant s'aidoit de ſes pieds & de ſes mains pour ſe délivrer de trois furies; mais comme il étoit ſaiſi par les cheveux, je crois qu'il auroit ſuccombé, s'il ne ſe fût aviſé de s'aider de ſes dents, & de mordre un des tetons, ou, pour parler plus juſte, une des tetaſſes de l'hôteſſe, qui fit un ſi grand cri, que les Comédiens & l'Opérateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir, &

ne sçachant pas ce qui donnoit occasion à ce désordre, ils séparerent les combattans (ce ne fut pas sans essuyer bien des égratignures & des coups de pied) : ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à se taire, qu'à appaiser l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit de ce qu'il falloit payer : oui, & je ne payerai point, répliqua le petit homme en grinçant les dents. Le Destin voyant que le paiement faisoit la querelle, tira de l'argent de sa poche & voulut payer. Ragotin s'en offensa, & lui dit qu'il ne devoit pas l'insulter de la sorte, qu'on n'en usoit pas ainsi parmi les gens d'honneur, & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer; leurs contestations durerent encore quelque tems : le petit homme ne voulant point payer, ni souffrir que les autres payassent, jusqu'à ce que les Comédiennes étant descendues, Ragotin craignant de paroître trop intéressé en présence de Mademoiselle de l'Etoile, paya, & ils sortirent.

CHAPITRE II.

L'Opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

LE Destin, Léandre & la Rancune accompagnerent les Dames, & Ragotin s'amusa à raisonner avec l'Opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites ; & l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte, Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux Magicien, oublia & sa douleur & sa colere pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile, puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile toutes les fois qu'il voudroit se servir de son Art. L'Opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner, lui promit plus qu'il ne lui demandoit ; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté

rimenté peut tenir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son Art ; & pour lui mieux imposer, il exigea de lui par plusieurs sermens, qu'il ne déclareroit jamais les horribles secrets qu'il alloit lui révéler, ne voulant pas, disoit-il, que le Public eût connoissance de son sçavoir, de peur qu'il ne fût accablé de mille Curieux importuns, qui viendroient de toutes parts implorer son secours, ce qui lui attireroit sans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raisonnemens de ce grand fourbe, qui, s'appercevant de sa crédulité, lui apprit que sa réputation étoit si grande, & son sçavoir si connu par toute l'Italie, que les plus grands Princes recherchoient son amitié, étant assurés de réussir par son secours dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que passant un jour à Luques, dans le tems qu'on faisoit l'élection des Magistrats ou Gouverneurs de la République, il avoit par son Art fait tomber le choix sur un des moindres ci-

toyens, qui lui avoit donné une grosse somme d'argent : il ajouta encore qu'un Bayle ou Résident de Venise auroit été empalé à Constantinople, lorsqu'il fut surpris avec la Sultane Mamelec, si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume, qu'il lui avoit donné pour se rendre invisible, en s'en frottant les extrémités, & dont il s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des Eunuques, & à la cruauté des Janissaires. Il n'en falloit pas tant pour persuader Ragotin, qui croyoit déja devenir le premier Magistrat du pays du Maine, par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles ; mais comme son amour le pressoit plus que son ambition, il pria de nouveau le Seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de Mademoiselle de l'Etoile, puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé, reprit l'Opérateur ; mais encore une fois, renouvellez les sermens que vous m'avez faits de me garder le secret ; car afin que vous le sçachiez, une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition

obſcure où vous me voyez : vous n'en ſerez pas plus ſurpris, continua-t-il, quand vous ſerez informé qu'un grand Prince d'Italie aimoit paſſionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre ſenſible à ſa paſſion, l'obligerent à s'adreſſer à moi; l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes ſecours pour ſéduire une fille de condition, juſqu'à ce que le Prince tranſporté d'amour me promit de l'épouſer. Après cet engagement, je ne différai ſon bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les meſures néceſſaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins comme les Etats du pere de ce Prince étoient un peu éloignés, & que je vis qu'il en agiſſoit de bonne foi, je me laiſſai aller à ces fauſſes apparences de ſincérité, & je le mis en poſſeſſion de cette belle Vénitienne, ſans attendre la réponſe de ſon pere. Après que le Prince eut ſatisfait ſon amour, il ne voulut plus entendre parler de mariage; & les parens de la fille ayant ſçu que je m'en étois mêlé, tour-

nerent leur reſſentiment contre moi, & obtinrent un ordre du Sénat pour me faire arrêter : je me dérobai à leurs pourſuites, & me retirai à Milan : mais ayant appris que le Sénat avoit envoyé des ordres aux Réſidens que la République tient auprès de pluſieurs Princes d'Italie, de demander permiſſion de m'arrêter, je fus obligé de paſſer en France ; & ne ſçachant pas encore ſi je pourrai être en ſûreté, je demeure dans les Provinces éloignées de la Cour, où je tâche à me cacher à ma propre réputation, & à déguiſer mon ſçavoir ſous le nom & les drogues d'un Opérateur de campagne : ainſi, Monſieur, ne ſoyez pas étonné ſi je prends tant de précautions avec vous. Ragotin qui avoit déja de la vénération pour ce rare perſonnage, l'aſſura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant inſtamment de ſe ſervir de lui, de ſon bien, & de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. Cette converſation fut ſuivie de pluſieurs complimens réciproques, tant bons que mauvais. L'Opérateur, qui étoit fort embar-

raſſé de ſe défaire de l'importun Ragotin, pour aller conſulter ſon oracle la Rancune, s'aviſa de lui dire : retirez-vous, Monſieur, je vas travailler à votre affaire, & demain il ſera jour.

CHAPITRE III.

Ragotin fait préſent d'un mulet à l'Opérateur.

RAGOTIN ſe trouva ſi ſatisfait de toutes les choſes qu'il venoit d'apprendre du ruſé Normand, qu'il ne ſongea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, perſuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par ſon moyen : il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorſqu'il l'apperçut ſe promenant avec un Bourgeois, ſous les halles du Mans; il courut à lui auſſi-tôt qu'il le vit paroître, & l'embraſſa à deux ou trois repriſes ſans lui parler.

La Rancune, qui de son naturel n'étoit pas complaisant, & qui commençoit à être rebuté de se baisser pour recevoir un si grand nombre de fatiguantes embrassades du petit homme, le pria de lui dire d'où lui venoit cette excessive joie? Ah l'admirable homme, qu'est le Seigneur Ferdinando Ferdinandi, s'écria Ragotin! il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien; je lui ai promis le secret, & je lui tiendrai parole. Comment? un homme qui fait son ami chef d'une République, & qui a le secret de se rendre invisible quand il veut; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire, cependant c'est ce qui a failli à le perdre: croiriez-vous bien qu'un Prince lui a manqué de parole? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, & sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent une chambre pour être en particulier: une servante leur en ouvrit une, & fut suivie un

moment après d'un garçon qui apportoit du vin : nous ne voulions pas boire, dit la Rancune, & voyant qu'il reportoit son vin sans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'Opérateur, s'y opposât : il cria au garçon, laisse, laisse-là ce vin, j'aime mieux le payer, aussi bien vous avez beaucoup parlé, continua-t-il, & j'ai ouï dire à un vieux Comédien, qui avoit étudié en Médecine, que rien au monde ne dessséchoit tant les poulmons que de parler long tems sans boire; je me souviens même encore que j'avois été si persuadé de ses raisons, que nous avions obligé tous les Acteurs de la Troupe à apprendre plus exactement leurs rôles, afin de faire tenir un homme derriere le Théâtre avec un pot de vin à la place du souffleur. La Rancune n'étoit pas si occupé de ce qu'il disoit, qu'il ne versât du vin dans les deux verres, dont il en présenta un à Ragotin, qui ne put se défendre de boire, après le docte raisonnement qu'il venoit d'entendre; ils parlerent ensuite de leur ami commun, & de ses admirables secrets. La

Rancune voulant profiter de la dispofition favorable de Ragotin, lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus question que du choix du présent. La Rancune qui avoit été prié par l'Opérateur de lui chercher un mulet pour porter son bagage, se souvenant que Ragotin en avoit un, lui persuada, avant que la conversation finît, de le lui envoyer; & lui ayant dit, pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas assuré si Ferdinando voudroit le prendre : le petit homme se flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de se trouver chez l'Opérateur, pour lui faire valoir son présent. Ils se séparerent; & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet : ils consulterent ensuite ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune se chargea de parler à l'Etoile, afin qu'elle leur aidât à le trom-

per,

per, l'Opérateur qui étoit un Maître fourbe, l'assura qu'il pouvoit se reposer sur lui de tout le reste. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorsqu'il arriva un homme qui a son habit paroissoit valet d'un Meûnier, qui marmota quelques paroles à l'Opérateur, de la part de Ragotin : mais il s'en acquitta si mal, que je n'ai pu sçavoir ce qu'il lui dit. La Rancune servit d'interprete à l'Ambassadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando, que Monsieur Ragotin lui faisoit présent de ce mulet. Le valet que Ragotin avoit instruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire consentir avec moins de peine au don du mulet, étoit si appliqué à considérer un magicien en la personne de l'Opérateur ; qu'il répondoit oui indifféremment à tout ce que la Rancune disoit pour lui, & l'Opérateur jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque chose pour boire, ouvrit une cassette, & donna une boîte de son baume avec des poudres enveloppées dans des papiers différens,

l'assurant d'un ton grave, qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de sa santé, sans craindre ni peste, ni fievre, ni colique, ni gale, &c. Car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que son remede guérissoit. Le valet se retira fort satisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant sa part du prix du mulet; l'Opérateur en fit quelques difficultés : il étoit déjà nuit, & leurs contestations auroient peut-être duré long-tems, si elles n'eussent été interrompues, par ce que vous verrez dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le Singe en cornette.

VOUS avez vu dans les précédens Chapitres, que le Poëte Roquebrune étoit amoureux de l'Opératrice Inezille. La passion extrême qu'elle avoit de se perfectionner dans notre langue, l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce Poëte, qui l'importunoit également de son sçavoir, de son amour & de sa qualité

(matieres très-fatiguantes pour une perſonne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Eſpagnole qui avoit beaucoup d'eſprit, & aſſez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais, donnoit toujours des eſpérances au préſomptueux gaſcon, pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit néceſſaire pour apprendre le François; mais lorſque par ſa grande application, ou par le commerce des Comédiennes, elle eut fait aſſez de progrès dans nôtre langue pour pouvoir ſe paſſer d'un maître ſi incommode, ſoit qu'elle eût naturellement de l'averſion pour lui, ou que Roquebrune prévenu de ſon propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de ſa paſſion que des diſcours, ce qui ne ſuffit pas pour gagner le cœur des perſonnes de cette profeſſion, elle ne ſongea qu'à ſe défaire de cet amant importun; elle l'avoit inutilement prié pluſieurs fois de ne revenir plus dans ſa maiſon, feignant pour l'y obliger, que ſon mari en étoit jaloux. Cette défenſe ne rebuta point Roquebrune, & comme les gens du voiſinage de la

Garonne tirent vanité de tout, ce gaſcon fut ravi d'avoir donné de la jalouſie à un homme auſſi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi : il continuoit toujours à voir Inezille malgré qu'elle en eût, lorſque de concert avec ſon mari, elle s'aviſa de lui faire un tour de ſon métier pour ſe délivrer de ſes fatiguantes aſſiduités ; elle fit donc ſemblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de ſa paſſion, & le Poëte prenant avantage de ce radouciſſement, lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être cruel à ſon tour ; la fine Eſpagnole piquée de ſa préſomption, lui avoua avec une confuſion étudiée, que ſon devoir l'avoit long-tems défendue contre ſon amour, qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir, que parce qu'elle ſe défioit qu'elle ne pourroit pas réſiſter long-tems à un homme qui avoit de ſi grandes qualités ; mais qu'enfin ſon mérite & ſa perſévérance l'avoient entierement gagnée ; elle ne manqua pas de couvrir ſon viſage de ſon éventail, comme ſi elle eut voulu cacher le déſor-

dre où un aveu si libre l'avoit mise. Le Poëte charmé des douces paroles d'Inezille, ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poësie, fit un impromptu à la louange de sa maîtresse; & après l'avoir assuré qu'il l'aimoit de tout son cœur, & qu'il ne lui avoit donné cette petite allarme, que pour la punir de sa longue résistance, il la pria de lui dire en quel lieu, & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inezille feignant par un air embarrassé qu'elle affectoit, & par quelque soupir lâché à propos (ce que les Espagnoles, n'en déplaise à nos Dames, entendent mieux que les femmes des autres Nations) qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui rien refuser, lui dit de venir dans sa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que son mari iroit souper chez un Apothicaire du Mans qui l'en avoit prié; elle l'assura même qu'elle se mettroit dans son lit, sur le prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le Poëte trans-

porté d'amour & de joie, lui baiſa les mains, il lui voulut encore baiſer la bouche, mais l'Eſpagnole s'en défendit, l'aſſurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de ſon pays, qu'après qu'on en avoit eu d'autres; il fallut ſe retirer, & ſe contenter des eſpérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vu qu'une ſervante More, deux valets & un ſinge, compoſoient tout l'équipage de notre Opérateur; il eſt à propos de s'en ſouvenir, parce que ce ſinge plus malin & plus adroit que celui même qui donna occaſion au proverbe, eſt un des héros plus conſidérable du préſent Chapitre. Ce ſinge, que l'Opérateur avoit dreſſé avec beaucoup de ſoin, faiſoit toutes les poſtures qu'on vouloit : ſon adreſſe n'empêchoit pas que la canaille qui s'aſſembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux ſinge qui fut paſſé jamais en Europe; il mordoit ceux qu'il ne connoiſſoit point, & il n'avoit du reſpect que pour les gens de la maiſon. Inezille lui ayant bien donné à manger le ſoir qu'elle attendoit Roquebrune, le coëffa avec une cor-

nette de point d'Efpagne, qui lui avançoit fur le front, & qui lui cachoit prefque le vifage, elle lui mit enfuite une chemife, & le coucha dans fon lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes poftures, qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode, après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours fur le Théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'affignation, la fervante More qui avoit l'ordre de fa maîtreffe, alla au-devant de lui & l'éclaira jufques dans le lit, où le finge en cornette dormoit tranquillement. Le Poëte ayant apperçû cette coëffure fi propre, jugea que fa maîtreffe s'étoit préparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté fa perruque, fes fouliers, fes manchettes & fon rabat, la fervante, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire, emporta la lumiere, & le Poëte fe jetta fur le lit, prévenu qu'il étoit avec fa chere Inezille. Il voulut auffi-tôt lui porter la main fur le vifage; le finge s'étant éveillé, fe mit à gronder. Roque-

brune se souvenant qu'Inezille lui avoit dit, que les Dames Espagnoles ne souffroient point qu'on leur baisât le visage qu'après avoir eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & se mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le singe en gronda plus fort que la premiere fois ; alors le Poëte se plaignit de ses rigueurs, & après lui avoir exagéré la violence de sa passion, il récita des vers qu'il sçavoit par cœur, & il voulut lui persuader qu'il les avoit faits sur le champ. Le singe plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déja dépeint, qui reconnut que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte, parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gâter : cette sanglante caresse le surprit ; mais bien loin de le désabuser, il crut qu'Inezille se mocquoit de lui, ce qui le mit si fort en colere, qu'il se résolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embrassé avec violence, le singe se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents,

que Roquebrune ne ſentit pas d'abord, parce que la cornette l'empêchoit, mais la coëffure s'étant défaite, le ſinge ſe débarraſſa bien-tôt de ſa chemiſe, & ayant ſauté ſur le pauvre Poëte, il commença le plus ſanglant combat, que le nourriſſon du Parnaſſe eût jamais eſſuyé : ſes cris attirerent l'Opérateur & la Rancune, qui conteſtoient encore ſur le partage du mulet de Ragotin. Liſez le Chapitre ſuivant, vous verrez ce qui en arriva.

CHAPITRE V.

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du ſinge.

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui ſervoit de champ de bataille à nos deux combattans, trouverent le Poëte qui ne faiſoit plus de réſiſtance, & qui crioit de toute ſa force, demandant de l'eau-bénite, prévenu, comme il l'a dit depuis qu'Inezille étoit une ſorciere, & que Belzébuth ſon ga-

lant, jaloux de l'affignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la forte. L'Opérateur parla au finge d'un ton de maître; mais le mâgot étoit trop en colere pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtioit quelquefois, & à lui en fangler plufieurs coups; le finge étoit fi animé, qu'il ne quitta pas prife au premier ni au fecond coup de fouet. L'Opérateur redoubla plus fort qu'auparavant; mais il ne le put faire avec tant d'adreffe que le pauvre Poëte n'en reçut quelques coups au travers des oreilles. Le finge fe voyant preffé, lâcha fon ennemi, & en deux gambades fauta fur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la penfée qu'il avoit déjà, qu'il venoit de combatre contre un diable, ou pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous fes membres; fon vifage égratigné, fa tête fanglante, & fes habits déchirés, défi-

guroieut tellement le malheureux Poëte, que la Rancune ne l'auroit point connu, si l'Opérateur qui étoit d'intelligence avec sa femme, ne l'eût nommé par son nom : alors la Rancnne cachant la maligne joie que ce tragique spectacle lui donnoit : Ah cher ami ! s'écria-t-il, est-ce bien vous, ou le démon qui vous a mis en cet état, n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'est moi-même ; répondit le Poëte d'une voix dolente. La Rancune ne pouvant se déguiser plus long-tems, en éclata de rire, & ceux qui l'ont connu assurent que c'est la seule fois qu'il ait ri de sa vie. Le pauvre Poëte étoit si troublé qu'il ne s'en apperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorsque l'Opérateur l'interrompit pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adresse de son singe lui faisoit des envieux ; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disoit son ami, eût voulu le lui dérober. Le Poëte lui fit des sermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette pensée, & il disoit vrai ; mais l'Opérateur feignant de ne le

point croire, ne lui donnoit pas le tems de parler, exagérant les bonnes qualités de son singe, & la noirceur de l'action : cela ne se passera pas ainsi, disoit-il ; j'en porterai plainte à la justice, du moins si je le perds, je sçaurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace, & craignant d'être deshonoré s'il passoit pour un voleur, lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien voler, offrant de lui payer son singe plûtôt que de souffrir que la Justice en prît connoissance. La Rancune qui avoit assez de malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inezille, & non pas le singe que le Poëte cherchoit, fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix, en priant l'Opérateur de ne point porter les choses aux dernieres extrémités. La Morisque entra en ce tems-là, qui vint dire à Ferdinando de la part de sa femme, de ne point faire tant de bruit, parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin, par la médiation & à la priere de la Rancune, l'Opérateur pardonna à Roquebrune, moyen-

nant certaines eſpeces qu'il avoit ſur lui, & dont il ſe défit en ſa faveur, qui ne firent que paſſer par ſes mains, parce qu'il fallut les donner à la Rancune ſur le tant moins & en déduction de ſa part du mulet. Le charitable Opérateur mit encore par-deſſus le marché un cataplame au Poëte, qui lui couvrit plus de la moitié du viſage, & la Rancune le conduiſit en cet état dans ſon hôtellerie ; ſon plus grand ſoin fut d'obtenir de ſon guide, qu'il ne parleroit à perſonne de ſon avanture ; j'ai même oui dire qu'il lui promit pour l'obliger à ſe taire, de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devoit ; ſa précaution ne ſervit de rien ; car Inezille, qui peut-être étoit bien aiſe de s'établir pour honnête femme dans l'eſprit des Comédiennes, aux dépens du Poëte, avoit déja pris le devant pour leur en faire le conte : elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux en attendant ſon arrivée. Auſſi-tôt qu'elles le virent approcher, la huée commença avec tant de force, que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de

honte & de douleur. Il fit résolution de n'aimer à l'avenir que les Muses; je ne sçai pas s'il l'a tenue, mais je sçai que je commence à être bien las de ce Chapitre ; & que j'aurois été bien embarrassé de travailler au suivant, si les Comédiennes n'eussent retenu Inezille à souper ; & comme les nuits étoient déja longues, elles la prierent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle sçavoit. Inezille ne se fit point prier long-tems, & commença en ces termes.

CHAPITRE VI.

La Paysanne de Frescati.

NOUVELLE.

Un Berger de Frescati étoit une nuit fort alerte, de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis, lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit, il y accourut d'abord, & il trouva une femme bien faite en apparence, qui venoit d'accoucher d'une petite fille, sans

autre ſecours que celui de ſa douleur & de ſes plaintes. Maſée (c'eſt le nom du Berger) prit l'enfant entre ſes bras, & conſola la mere par ſes diſcours, & encore plus par ſon action. La Dame avoit jetté les yeux ſur lui ; & voyant qu'il avoit déjà enveloppé l'enfant dans ſon manteau, remercia le Ciel de lui avoir envoyé ce ſecours ſi à propos. La préſence du Berger lui donna du courage, & s'étant relevée avec beaucoup de peine, elle le pria de lui donner la main juſqu'à une maiſon qui étoit à l'entrée de Freſcati, & en marchant elle lui parla à peu près en ces termes.

Mes parens, qui ont du bien & de la qualité, me deſtinerent à être Religieuſe preſqu'auſſi-tôt que je fus née ; ils prirent beaucoup de ſoin à m'élever dans cet eſprit. Cependant lorſque j'eus un peu de raiſon, je ſentis une averſion ſecrete pour le Couvent : & quelque effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens, il m'a été impoſſible d'en venir à bout. Mon pere fait ſon ſéjour à Rome,

quoiqu'il ait la meilleure partie de ſon bien à Tolentin ; il me déclara, il y a près d'un an, qu'il étoit tems que je me préparaſſe à entrer dans un Couvent, ce qui me donna d'autant plus de chagrin, que j'aimois déja un Cavalier de Bologne qui étoit logé vis-à-vis de notre maiſon; je le voyois tous les jours de mes fenêtres dans ſa chambre, & je le recevois toutes les nuits dans la mienne ; la crainte que j'avois d'être Religieuſe, & la paſſion que ce Cavalier avoit pour moi, m'ayant déterminée à le ſouffrir, après qu'il m'eut donné des aſſurances qu'il m'épouſeroit. Son pere vouloit le marier à une fille de ſes parentes pour qui il avoit de l'averſion, quoiqu'il fut venu à Rome ſur le prétexte d'en demander la diſpenſe, il l'amuſoit toujours par des remiſes, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de ſon affaire. Nous nous aimions tendrement, nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques : lorſque mon pere, ne voulant plus différer à me mettre en Religion, réſolut de

de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mere, qui y demeuroit. Le pere de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la diſpenſe, & preſſer le départ de ſon fils, ce qui rompit toutes nos meſures. Il n'oſa jamais m'enlever de peur d'irriter ſon pere; & de mon coôté, je craignois ſi fort l'humeur ſévere du mien, que je ne le preſſai point de le faire. Quelques marques de groſſeſſes que je ſentois, m'affligerent plus que tout le reſte; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me ſerois percé le cœur d'un poignard, ſi j'avois pû le faire ſans hazarder la vie de mon époux, & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pere à différer ſon voyage, en feignant que j'étois malade, & je fis confidence de l'état où j'étois à un Médecin qui me viſitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens : cet artifice me réuſſit aſſez long-tems : mais enfin mon pere jugeant de ma ſanté par mon viſage, qui étoit aſſez bon, ſe détermina à partir, & je n'eus que le tems d'écrire un

billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui représentois l'humeur terrible de mon pere, ma grossesse, qui étoit si avancée que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des soins infinis, & les malheurs où je prévoyois que je serois exposée si je venois à accoucher pendant le voyage, comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dînée ; & mon pere ayant voulu voir Frescati en passant, nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré, je sentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois me fit souhaiter plusieurs fois la mort. Mes douleurs augmenterent, & j'eus tant de frayeur d'être surprise par mon pere en accouchant, que j'en sentis moins la violence de mon mal : ayant obligé une fille qui me servoit, & à qui je ne cachois rien, de se mettre au lit à ma place, afin que si mon pere s'éveilloit il ne s'apperçût point de mon absence : je sortis seule animée de ma crainte, & sans sçavoir où

j'allois, ne ſongeant qu'à m'éloigner de la maiſon où étoit mon pere; enfin preſſée de mes douleurs, je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée, & j'eſpere que par votre moyen, je ſauverai ce cher enfant que vous avez ſi charitablement ſecouru, & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je ſuis ſortie, ſans que perſonne s'apperçoive de ce qui m'eſt arrivé.

Maſée étoit preſque auſſi ſenſible à ce diſcours que celle qui parloit; car les malheurs touchent tout le monde: mais les malheurs d'une femme, & ſur-tout d'une femme de qualité, qui augmente par ſes larmes la compaſſion qu'on en a déjà, attendriroit l'homme du monde le plus dur. La Dame, après lui avoir demandé ſon nom & le lieu de ſa demeure, lui donna une bourſe où il y avoit quelque argent, & le conjura d'avoir ſoin de cette petite fille, l'aſſurant qu'elle en avertiroit ſon mari, afin qu'il lui donnât des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa libéralité. Maſée lui promit tout ce qu'elle ſouhaita, & il ſe retira après l'avoir vue rentrer dans la

maiſon d'où elle étoit ſortie ; il rê-voit en chemin à cette aventure extraordinaire, admirant particulierement le courage de la Dame. Peut-être le bon payſan ne ſçavoit-il pas qu'une femme eſt capable de tout entreprendre pour cacher ſes foibleſſes, auſſi-bien que pour ſatisfaire ſes paſſions.

Après que Maſée fut arrivé chez lui, ſa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ſes amours avec quelque Bergere du voiſinage, & lui fit tous les reproches que ſa jalouſie lui inſpira. Maſée auroit eu peine à s'en juſtifier, ſi l'argent qui étoit dans la bourſe que la dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ſes diſcours ; il appaiſa donc ſa femme, & ils porterent enſemble la petite fille chez une autre Bergere qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Maſée reçut peu de tems après des Lettres du Cavalier, qui ſe diſoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remiſe en main, qui lui mandoit qu'étant contraint de ſortir d'Italie, il avoit chargé un de ſes amis de pourvoir en ſon abſence aux

besoins de son cher enfant. En effet, cet ami s'en acquitta si libéralement, que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode, qui lui parut d'autant plus douce, qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens qui la forcerent à entrer dans un Couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant, qu'elle nommoit déja son mari, & qui s'étoit battu contre un Prince d'une Maison souveraine, ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie, que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition, devint grande; sa beauté & son humeur enjouée la faisoient aimer de tous ceux qui la connoissoient. Plusieurs paysans des environs chercherent à lui plaire, & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie, qui avoit le cœur haut, ne faisoit pas grand cas de leurs soins, & se plaignoit quelquefois de la bassesse de sa condition, disant

qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un Cavalier Génois, de l'illuſtre Maiſon de Fieſque, étant un jour allé de Rome à Freſcati pour y voir les Caſcades, remarqua par haſard cette jeune payſanne à la porte de Maſée; il la trouva ſi charmante, qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le ſoir à Rome, quoiqu'il eût une répugnance ſecrete à s'éloigner de Freſcati; il avoit toujours l'aimable payſanne dans l'eſprit; & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati, feignant d'y avoir oublié une montre fort riche; il fut aſſez heureux pour trouver encore la payſanne qui lui parut plus aimable que la premiere fois, & il remarqua que dans la ſimplicité de ſes habits, elle avoit un air noble que les autres payſannes n'ont pas d'ordinaire; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardieſſe, craignant toujours de lui déplaire; il demeura ſi charmé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impoſſible de ſe réſoudre à retourner à Rome. Il

n'auroit pas balancé à faire quelque séjours à Frescati, pour avoir occasion de lui parler, mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui seroit difficile de lui parler souvent sans que cela fît de l'éclat : il coucha à Frescati, songeant toujours aux moyens de rendre sensible à sa passion l'aimable paysanne ; il lui passa mille chose par la tête pour y réussir. Enfin après plusieurs irrésolutions, il se détermina à s'habiller en paysan, & à demeurer à Frescati. Le lendemain il se promenoit seul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de son dessein, lorsqu'il apperçut un Jardinier qui tailloit des arbres ; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait plusieurs demandes, trouvant qu'il avoit assez d'esprit, & qu'il répondoit fort juste, il entra en conversation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une grande affaire, où il s'agissoit de sa vie & de sa fortune, & qu'il lui importoit de se cacher quelque tems, afin de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Le Jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits

de Fiesque, qu'il étoit homme de qualité, compatissant à son malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un Fort qui appartenoit au Duc Sforza, où il lui promit qu'il seroit en sûreté. Le Cavalier le remercia, & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en paysan, & demeurer à Frescati, s'il vouloit lui donner une retraite dans sa maison, & l'avouer pour son parent ; il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaise affaire ; mais les libéralités du Cavalier, & les grandes espérances qu'il lui donna le déterminerent à lui accorder ce qu'il souhaitoit, il lui promit même de le faire passer pour son fils, parce qu'il en avoit un à peu près de son âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pélerinage à Saint-Jacques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le Cavalier satisfait de cette promesse, s'en retourna le lendemain à Rome, où il disposa toutes choses pour son voyage; & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître hâlé, comme le font d'ordinaire ceux qai reviennent de voyeger

voyager, il dit à ses amis qu'il étoit obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée, & s'en alla à Frescati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pere le reçut avec des témoignages de joie, qui tromperent tout le monde ; & tous ceux de sa maison, à l'exemple du maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin (c'est ainsi qu'il se nommoit). Il fit bientôt connoissance avec les plus considérables de Frescati, qui écoutoient avec plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étoient arrivées pendant son prétendu voyage de Saint Jacques ; il visita les amis de son pere, & Mafée plus souvent que les autres, ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin sans m'embarquer dans un détail qui peut-être seroit ennuyeux, Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit passionnément ; & comme il se distinguoit des autres jeu-

nes hommes de sa condition, Julie, qui avoit le cœur fort haut, ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul paysan du Village qu'elle trouvoit raisonnable, & qui n'avoit rien de grossier que ses habits. Masée voyant que Carlin étoit fort assidu auprès de Julie, & qu'elle n'étoit pas fâchée des soins qu'il lui rendoit, craignit que Julie trompée par l'égalité de leurs conditions, n'eût trop de complaisance pour lui; ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance, en lui faisant voir des Lettres de ses parens, qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême, & qui l'assuroient que dans peu de tems, ils la retireroient de chez lui. Masée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, & de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande Ville, honorée, & peut être recherchée des plus considérables Cavaliers, & qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Frescati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de sur-

priſe du diſcours de Maſée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, ſe ſentant une grandeur d'ame que la fille d'un payſan n'auroit pas eue; & comme elle avoit toujours eu une inclination ſecrete de vivre parmi les perſonnes de condition, elle fut ravie de ce que Maſée lui avoit appris: mais auſſi-tôt qu'elle fit réflexion aux diſcours paſſionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut preſque fâchée de ſa qualité, ayant peine à ſe priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination; jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une perſonne de ſa qualité d'aimer un homme d'une naiſſance ſi obſcure, elle réſolut de ne le voir plus; ce ne fut pas ſans ſe faire une violence extrême.

Carlin s'appercevant de ce changement, faillit à mourir de douleur & de déſeſpoir; il chercha avec tant de ſoin une occaſion pour lui parler, qu'enfin il la trouva; il ſe plaignit à Julie de ſes rigueurs d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée qu'elle convint preſque de ſon injuſtice ſans pou-

voir lui en donner aucune raison ; & malgré sa gloire, il lui échappa des sentimens de compassion pour le malheureux Carlin, qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice dont on ne sçauroit donner la raison) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la posséder. Carlin, qui avoit quelque expérience en amour, ne sçachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maîtresse, résolut de lui donner de la jalousie, & feignit d'aimer une jeune Bergere du voisinage, qu'un jeune paysan étoit à la veille d'épouser. Julie ne fut pas long-tems sans s'en appercevoir ; & quoiqu'elle tâchât à se déguiser à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour Carlin, elle ne put s'empêcher de quereller la Bergere, & de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne sçai pas si elle le fit ; mais deux jours après, le paysan qui devoit épouser cette rivale, attaqua Carlin en sortant de l'Eglise, & il le fit avec tant d'avantage, qu'il en auroit été maltraité, sans le secours que d'autres

paysans lui donnerent. Julie, qui s'y rencontra par hasard, eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé ; il en prit occasion de la remercier, & d'avoir un éclaircissement avec elle : elle le traita d'ingrat, & lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires : il se justifia avec tant d'éloquence, & il lui parut si amoureux, qu'elle eut du chagrin d'avoir été désabusée, puisque aussi bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Carlin ; tous les jours elle faisoit résolution de ne plus lui parler, & même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir, elle oublioit & sa résolution & sa qualité, & cherchoit quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire ; lorsqu'une Dame bien faite, accompagnée d'un Cavalier de bonne mine, arriva chez Masée dans un équipage proportionné à leur qualité ; elle se fit connoître à ce bon paysan pour la

mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empreſſement de voir ſa chere fille, on la fit appeller, & ſa mere l'embraſſa avec des témoignages d'une véritable affection. Le Cavalier, qui étoit ſon pere, l'embraſſa auſſi avec des marques d'une grande tendreſſe, quoique Julie eut quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant verſé quelques larmes par la joie de voir Julie, ou peut-être par le ſouvenir de ſes malheurs paſſés, apprit à Maſée qu'ils avoient eu de grands obſtacles dans leur mariage ; que néanmoins s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs deſſeins avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorſqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; ils lui donnerent enſuite un préſent conſidérable, & emmenerent avec eux Julie, ſans lui donner preſque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée : elle ne laiſſa pas de recommander à Maſée à ſon départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit paſſé, & de lui dire de l'al-

ler voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne voulant pas donner cette vanité au jeune payſan, & s'imaginant que Julie ne ſongeroit plus à lui lorſqu'elle ſeroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un ſoin extrême de la divertir, & de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoutumer inſenſiblement à la bonne compagnie ; mais leurs ſoins étoient inutiles. Julie s'ennuyoit partout ; les converſations les plus agréables lui paroiſſoient fades, parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin, qui de ſon côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie, n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Mafée craignant que d'autres payſans de la connoiſſance de Julie n'allaſſent l'importuner à Rome, lorſqu'ils ſeroient informés de ſa condition, avoit pris ſoin de le cacher à tout le monde, & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit miſe auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin ſe fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage, il réſolut de retourner à Rome, puiſque Julie

qui l'arrêtoit à Frefcati n'y étoit plus; il fe plaignoit de fon malheur, & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie fans lui donner de fes nouvelles, il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome, & cette efpérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de fon défefpoir.

Mafée cependant alla voir Julie; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée pour s'excufer l'affura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais qu'il étoit fi occupé auprès d'une jeune payfanne, qu'il ne la perdoit prefque point de vue. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces triftes nouvelles lui caufoient, fe retira dans fa chambre fur d'autres prétextes, & fit mille réfléxions défagréables, qui furent fuivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avoit déja repris le nom & l'habillement de Fiefqui, tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de fa chere Julie, lorfqu'un jour en fortant d'une Eglife, il apperçut dans une rue détournée deux hommes qui en preffoient un

autre avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les féparer; mais ceux qui avoient attaqué, le menacerent de le charger lui-même, s'il fe mêloit de leur querelle, ce qui obligea Fiefqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit feul : il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponfe tomba mort à fes pieds ; la crainte d'être furpris par la Juftice, les obligea tous à fe retirer. Fiefqui fongeoit à chercher un afyle dans quelque maifon Religieufe, lorfqu'un homme de livrée, qui avoit vû fon combat lui ouvrit une fauffe porte, & l'affura que s'il y vouloit entrer, il y feroit en fureté. Fiefqui ne refufa point cette offre, & cet homme le mena par un efcalier dérobé dans une chambre affez propre : il l'affura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fiefqui réfolut d'y attendre jufqu'à la nuit, fongeant déja à s'en retourner à Gênes pour éviter les pourfuites de la Juftice ; mais faifant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville où il efpéroit toujours de trouver fa Julie, fon amour

l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cachoit ; il leva doucement la tapisserie, & remarqua que c'étoit la voix d'une femme qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité & la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres, l'engagerent à écouter avec attention, il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue ; il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maîtresse. Julie s'étant apperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre, s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé, lorsqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie : mais un moment après elle continua ses plaintes, & nomma plusieurs fois l'infidele Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion, sur-tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse : le nom

d'infidele qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine ; néanmoins étant fort aſſuré qu'il ne l'avoit jamais mérité, il eſpéra qu'il s'en juſtifieroit bientôt, jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité, comme Mafée lui avoit dit, & qu'elle ſe retiroit quelquefois en particulier pour rêver en liberté ; il ſe fit un plaiſir de penſer qu'il la retireroit de cette condition obſcure, & qu'il lui donneroit, en l'épouſant, des preuves de la paſſion & de l'eſtime qu'il avoit pour elle : ſon impatience ne lui permit pas de différer long-tems à voir ſa chere maîtreſſe ; il frappa donc à la porte, & Julie qui ſçavoit que ſa mere en revenant d'un parterre, montoit quelquefois par un eſcalier dérobé, & paſſoit au-travers de ces chambres pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour, ouvrit la porte, & trouva ſon amant & non pas ſa mere : elle fut ſi frappée d'un objet ſi cher & ſi peu attendu, qu'elle demeura quelque tems interdite : ils ſe regardoient tous deux ſans ſe parler, & ils furent également ſurpris l'un & l'autre

de se voir dans des habillemens si différens de ceux qu'ils avoient accoutumé de porter à Frescati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin, plein d'ambition, ayant été informé de sa qualité, s'étoit déguisé sous cet habit de Cavalier pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguisement, & l'assura qu'elle faisoit fort peu de cas de ces fausses apparences ; ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec son habillement ordinaire, que perfide & inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition, & qu'ainsi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette paysanne qui étoit si fort à son gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette résolution que son inconstance, & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle, lorsque Mafée lui avoit dit de sa part de l'aller voir. Elle se faisoit tant de violence, & son cœur avoit si peu de part à ses discours, que ses larmes la trahirent & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fiefqui attendri par les pleurs de fa maîtreffe, & accablé par l'injuftice de fes reproches, l'affura que Mafée ne lui avoit jamais parlé, & que le feul hafard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer; il lui apprit enfuite fon nom, fa qualité, & la maniere dont il s'étoit déguifé en payfan pour lui plaire, lui exagérant les cruelles inquiétudes où il avoit été depuis fon départ de Frefcati. Julie furprife & ravie d'apprendre des chofes fi agréables à fon amour, l'informa de fa naiffance & des raifons qui avoient obligé fes parens à la faire élever à Frefcati dans l'ignorance de fa véritable condition. Sa joie & fon amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs difcours, elle fe contenta de lui dire, que puifqu'elle l'avoit aimé payfan, il devoit bien juger que la connoiffance qu'elle avoit de fa qualité, ne diminueroit pas fon amour; & afin que vous n'attribuyez pas, continua-t-elle, à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi, je veux bien vous montrer une lettre que j'avois

écrite pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré à même tems cette lettre de sa poche, elle la lui présenta, & y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE A FIESQUI.

SI en changeant d'habillement on pouvoit changer d'inclination, je ne serois pas exposée aujourd'hui à vous faire des reproches, & de votre ingratitude, & du peu de soin que vous avez eu de me venir voir avec Mafée ; il vous informera de ma qualité & du lieu de ma demeure. Soyez cependant persuadé que l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes sentimens, puisque je sens bien qu'il me sera plus aisé de renoncer aux avantages de ma naissance, que de me défaire de la forte passion que j'ai pour vous.

Après que Fiesqui eut lu cette lettre, il se jetta aux pieds de sa maîtresse, & ils se donnerent des assurances réciproques de s'aimer toute leur vie ; ils pri-

rent des mesures pour pouvoir se marier avec l'agrément de leurs parens. Fiesqui ne voulant pas exposer Julie, qu'il regardoit déja comme sa femme, aux jugemens qu'on auroit fait d'elle, si quelqu'un les avoit surpris ensemble, se retira aussi-tôt qu'il fut nuit, après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant, & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidele, qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venoit d'apprendre de sa qualité. Son amour & son impatience lui donnoient des distractions & des inquiétudes, dont ses parens s'apperçurent; ils la presserent de les informer du sujet de son chagrin, & se servirent de toutes les caresses dont ils purent s'aviser, pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire, & les conjura de ne point s'opposer à son bonheur; comme ils sçavoient par leur propre expérience, que rien n'est capable de désunir deux cœurs qui s'aiment parfaite-

ment, ils lui promirent que si son amant étoit de la maison de Fiesqui, comme il le disoit, ils seroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un Prélat Génois, qui étoit oncle de Fiesqui, alla ce même jour à sa priere, visiter les parens de Julie, & la demanda pour son neveu : sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, soutint fort bien sa qualité, sans qu'on remarquât jamais dans ses discours ni dans ses manieres, qu'elle eût été élevée chez un paysan de Frescati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA Troupe Comique continuoit à représenter trois fois la semaine dans la Ville du Mans : l'Auditoire étoit toujours assez nombreux, parce qu'il y alloit de tems en tems de la noblesse de campagne. Les Comédiens animés par le profit tâchoient à se surpasser : Mademoiselle de la

Caverne, qui avoit veilli dans le métier, & qui étoit comme le chef de meutte de la Troupe, faisoit parfaitement bien son rôle. Le Destin parloit si naturellement & de si bonne grace, qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre, quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes espérances d'être un jour un parfait Acteur ; la Rancune s'acquittoit de ses personnages avec tant d'adresse, qu'il faisoit rire tout le monde aussi-tôt qu'il paroissoit : l'Olive étoit le meilleur valet de Comédie qui eût jamais monté sur le Théâtre, parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune, ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ses rôles ; mais aussi-tôt que Mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître, on étoit un demi-quart d'heure sans rien entendre, à cause du murmure qui s'élevoit dans le Parterre, par l'admiration qu'elle donnoit. Elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuse à

réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'Auditoire ne se récriât pour lui applaudir, & elle étoit obligée de faire une longue pose, avant qu'on lui donnât audience pour continuer : ce qui faisoit enrager le moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la Troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un Godelureau provincial, qui ne fût ravi de donner sa piece de trente sols pour être sur le Théatre, afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés, sans compter ceux qui n'avoient pas eu la hardiesse de se déclarer ; la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces Provinciaux, lui donnoit matiere d'en faire le soir de bons contes au Destin ; & le plaisir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs de rien, il y avoit un Gentilhomme du Perche, que la bonne compagnie & les Comédiens avoient attiré au Mans pour y paſ-

ſer quelques jours. Ce noble de campagne, qui ſe nommoit la Guiardiere, étoit des plus accommodés de ſon voiſinage, & auroit pû paſſer pour un homme riche dans une Province, s'il n'eût incommodé ſes affaires par un trop long ſéjour à Paris, & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie ; quoiqu'il ne paſsât point Marſeille, parce que la mer lui ayant fait peur, il s'en retourna ; il ſe piquoit de bel eſprit, je n'ai pas bien ſçû ſur quel fondement ; n'importe, il n'eſt pas le ſeul qui s'attribue injuſtement cette qualité. Un Manceau qui eſt entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois ceci, m'a appris que la Guiardiere ſe piquoit du bel eſprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une Auberge où il y avoit un Auteur qui lui liſoit ſes Ouvrages avant que de les faire imprimer ; peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaiſance de les écouter, comme pareille choſe m'eſt arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nom-

mer : mais finiſſons la digreſſion, & revenons à la Guiardiere.

Il trouva l'Etoile fort à ſon gré dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il l'eut vue repréſenter deux ou trois fois, il en devint paſſionnément amoureux, & commença à s'ennuyer partout où elle n'étoit pas. Ses aſſiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaiſance pour le Deſtin, qui ſe diſoit ſon frere : ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, eſpérant que le commerce du frere lui donneroit occaſion de voir ſouvent ſa ſœur : il ne ſe trompa point, elle le diſtingua de ſes autres adorateurs, & le traita aſſez bien, parce qu'elle s'apperçut que le Deſtin en faiſoit quelque cas. Dans les commencemens, ce noble campagnard avoit prétendu d'en faire une maîtreſſe ; mais l'Etoile vivoit ſi honnêtement, & donnoit ſi peu d'occaſion de lui tenir des diſcours libres, que la Guiardiere n'eut jamais la hardieſſe de lui parler de ſon amour. Après qu'il eût donné pluſieurs bons repas au Deſtin (car toute l'amitié

d'un Provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper) il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher, & lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Le Destin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confidence, se trouva d'abord assez embarrassé, & lui répondit bien sérieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut déconcerté par une réponse si seche, & se repentit de lui avoir abandonné son secret. Le Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincere lui avoit causée, & ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration, résolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence, & il dit à la Guiardiere, après lui avoir serré la main, que puisqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ses sentimens, il pouvoit s'assurer qu'il les apprendroit à sa sœur.

CHAPITRE VIII.

Comment la Guiardiere tomba dans un Egoût.

TOUS les amans se flattent d'ordinaire : mais un Provincial orgueilleux de son bien & prévenu de son mérite, se flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guiardiere crut avoir mis le Comédien dans ses intérêts, & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à souper pour le lendemain. Le Destin étant allé chez sa maîtresse, lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant ; ce discours l'ayant fait rougir : ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre, continua le Destin, & les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même, puisque cet amant après avoir lié commerce avec moi sur d'autres prétextes, s'est enfin avisé de me choisir pour son confident, & je me suis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte.

L'Etoile, qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler ſur cette matiere, appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête, & ſe plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours expoſée à toutes les impertinences des Provinciaux, le priant de lui donner quelque expédient pour ſe délivrer de leurs fatigans diſcours. Le Deſtin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter pendant qu'ils ſeroient obligés l'un & l'autre à faire la Comédie, lui conſeillant de s'en divertir, & de ne point s'en embarraſſer; ils parlerent enſuite de la paſſion de la Guiardiere, & demeurerent d'accord qu'il étoit le plus préſomptueux campagnard de tout le pays. Léandre & Angélique étant entrés en ce tems-là, ils leur firent part de leur converſation, & ils réſolurent tous de tirer matiere de divertiſſement de la paſſion de la Guiardiere. L'Etoile donna parole au Deſtin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle s'y engageoit avec quelque répugnance, s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit, & Léandre promit de faire ſemblant qu'il lui avoit donné de

la jalousie ; il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guiardiere. Le Destin lui rendit compte de sa négociation, & l'avertit même qu'il avoit remarqué que Mademoiselle Angélique prenoit quelque intérêt à sa personne ; il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdroit que sa peine, rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les Comédiennes ; il trouva qu'elles sortoient pour aller à la Messe, & s'étant approché d'elles pour leur donner la main, l'accueil obligeant qu'elles lui firent, l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes ; il étoit si occupé de son amour, qu'il ne se souvint pas d'un égoût qui étoit derriere lui, & en retirant le pied pour mesurer une révérence, il tomba dedans. Ah ! Monsieur, prenez-garde à vous, s'écria Angélique, après qu'il fut tombé ; deux ou trois hommes qui y accoururent, l'aiderent à se retirer de-là : il étoit si couvert de boue, qu'il leur fut impossible

impossible de connoître s'il étoit blessé, il ne s'en plaignoit point, mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit mise ce jour-là, & dont il avoit prétendu se parer long-tems : il sortoit des exhalaisons si désagréables de ses habits, que les Dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez lui escorté de tous les petits enfans de la Ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il séchera, nous passerons à un autre Chapitre.

CHAPITRE IX.

Ragotin invisible.

POUR entendre ce chapitre, il faut se souvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin, par la médiation de la Rancune, de le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile ; & le petit homme persuadé de l'infaillibilité de son art, lui avoit fait présent

d'un mulet pour l'engager à le ſervir dans ſon amour. La Rancune par ſon crédit avoit obtenu des Comédiennes qu'elles leur aideroient à ſe divertir de Ragotin ; ce qui ne lui fut pas difficile, par le plaiſir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme : étant donc retourné chez l'Opérateur, il le trouva fort diſpoſé à le ſervir. Après pluſieurs complimens, l'Opérateur lui dit, qu'il étoit abſolument néceſſaire d'avoir une chemiſe ſale de Mademoiſelle de l'Etoile, & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans ſa chambre, afin de s'en mieux aſſurer ; mais qu'après cela ſon affaire étoit dans le ſac. Cette propoſition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemiſe. L'Opérateur feignant de s'appercevoir de ſon étonnement : que cela ne vous embarraſſe pas, Monſieur Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même baume que je donnai au Bayle de Veniſe pour ſe rendre inviſible dans le Sérail du Grand-Seigneur : & avec cela, vous pouvez prendre la chemiſe, & s'il étoit beſoin, tous les

habits de votre maîtresse en sa présence, sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin chatouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà l'Etoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna je ne sçai quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le visage lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Etoile, l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Ragotin, plein de confiance, alla chez l'Etoile; & ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu Magicien, il entra dans la chambre de l'Etoile, qu'il trouva en conversation avec la Caverne & sa fille, que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles sans qu'elles fissent semblant de le voir; il eut même le plaisir d'entendre que l'Etoile disoit à ses compagnes, que Monsieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu, ajoutant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût pas travailler pour le Théâtre. Ragotin ravi de la voir dans

des ſentimens qui lui étoient ſi avantageux, ne ſongea plus qu'à prendre la chemiſe ; & s'étant gliſſé dans la ruelle du lit de l'Etoile, il y en trouva une qu'elle y avoit laiſſée exprès ; il la prit, & l'emporta avec plus de ſatisfaction que s'il avoit conquis la Toiſon d'or ; il rencontra en ſortant la Rancune & l'Olive qui ſe promenoient ; & ne ſe ſouvenant peut-être pas qu'il étoit inviſible, il appella la Rancune qui ſe mit à tourner la tête de tous côtés, feignant qu'il ne voyoit perſonne, quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive, qui étoit du ſecret, dit que cette voix reſſembloit à celle de Monſieur Ragotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une ſi grande force, qu'il rioit encore lorſqu'il entra dans la chambre de l'Opérateur, qu'il faillit à étouffer à force d'embraſſades, en lui apportant la chemiſe qu'il lui avoit demandée.



CHAPITRE X.

Le malheureux ſuccès de la chemiſe enchantée.

RAGOTIN étoit ſi ſatisfait de l'Opérateur & de ſon baume, après la merveilleuſe expérience qu'il en venoit de faire, & il avoit tant de foi pour tous ſes diſcours, qu'il ſe feroit jetté, ſur la parole de l'Opérateur, du plus haut clocher du Mans, ſans craindre de ſe bleſſer : ainſi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de ſe retirer pour lui donner le loiſir d'enchanter la chemiſe, & qu'il pourroit revenir le ſoir à dix heures, qui étoit l'heure à peu près que l'Etoile avoit accoutumé de ſe coucher d'ordinaire ; l'aſſurant qu'auſſi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemiſe, il ne ſeroit plus à ſon pouvoir de lui rien refuſer. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient

à faire & après qu'ils furent convenus de toutes choſes, la Rancune alla avertir les Comédiennes de ſe trouver dans la chambre de l'Etoile, où il leur promit de leur donner un divertiſſement qui les réjouiroit. Inezille fut priée d'en prendre ſa part en reconnoiſſance du plaiſir qu'elle leur avoit donné, lorſqu'elle joua le tour du ſinge à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que cella-la ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante perſonne du monde ſoumiſe à ſes volontés, qu'il ſe rendit chez l'Opérateur long-tems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'Opérateur l'aſſura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemiſe de l'Etoile qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du ſafran : il en avoit ſeulement trempé les bouts dans de l'eſprit de vin.

Il fit enſuite un long diſcours à Ragotin pour lui apprendre comment il falloit s'en ſervir ; il lui donna encore du baume qui rendoit inviſible, pour s'en frotter comme la première fois, & lui recommanda ſur toutes choſes de n'approcher point du feu

lorſqu'il ſeroit revêtu de la chemiſe, parce que les démons qui l'avoient enchantée, & qui étoient condamnés aux flammes éternelles, n'avoient pas la puiſſance de ſe défendre contre le feu: ce raiſonnement étoit inutile pour perſuader le crédule Ragotin, qui ne l'étoit déja que trop. Il aſſura l'Opérateur qu'il ſuivroit exactement ſes ordres, & s'en alla chez l'Etoile, qui logeoit aſſez près de l'Opérateur. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemiſe mouillée par deſſus ſon juſte-au-corps, & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu perſonne; il prit un ſiége au milieu de la compagnie, ſans que la converſation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les Dames euſſent beaucoup de peine de s'empêcher de rire; il eut un ſoin extrême de s'éloigner des lumieres de peur d'inconvénient; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie ſe retireroit bien-tôt, & différa à uſer de ſon charme ſur l'Etoile, juſqu'à ce que tout le monde fût ſorti: mais le

diable de la Rancune, qui étoit caché ſous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemiſe qui étoit trempée dans l'eſprit de vin, le feu y prit, & s'étant inſenſiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés, le malheureux Ragotin en fut tellement étonné, qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer & cria au ſecours de toute ſa force.

Les Dames effrayées, ou feignant l'être de cet ardent ſpectacle, s'enfuirent ſe tenant les côtés de rire. L'hôte entendant parler du feu y accourut armé d'un ſeau d'eau, qu'il jetta en tremblant de peur ſur l'enflammé Ragotin; il deſcendit enſuite effrayé de cette viſion, & remonta accompagné de ſes ſervantes qui portoient des marmites & des ſeaux pleins d'eau, en criant de toute leur force: elles euſſent ſans doute maltraité Ragotin, ſi la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains, quoique aux dépens de ſa réputation; car tous les

gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort désavantageux. Le Destin & ses camarades eurent beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin, qui avoit les sourcils, la barbe & les cheveux brûlés, étoit si épouvanté, & à même tems si défiguré, qu'il ne fut point reconnu par l'hôte, ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible; & comme il étoit petit il se glissa dans la foule, & gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux; & Ragotin, sans être désabusé du sçavoir de l'Opérateur, crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avoit prescrites: mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire, il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui; & pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement, l'Auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choſes dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HOTELLERIE étoit encore en rumeur, lorſqu'on vit arriver un homme à cheval qui avoit la mine d'un Eccléſiaſtique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de reſpect, ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Auſſi-tôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuiſine où l'hôté buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour Monſieur le Doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoit déja occupées, dont l'hôte parut fort inquiet : la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par pluſieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adreſſa à lui

pour le prier de céder ſa chambre pour cette nuit ſeulement à Monſieur le Doyen : la Rancune y conſentit, parce qu'il n'oſa pas le lui refuſer ; mais ayant ſçu de l'un des valets, que le Doyen étoit venu au Mans pour des affaires du Chapitre de Montfort, il ſe repentit d'avoir donné ſa chambre, prévoyant que le Doyen l'occuperoit pluſieurs jours. Son eſprit plein d'invention & de malice, lui fournit ſur le champ les expédiens de l'en chaſſer : il accoſta le Doyen, qu'il traita d'Abbé, & s'étant inſinué dans ſon eſprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita, le Doyen le pria de lui faire l'honneur de ſouper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour ſe faire preſſer davantage ; le Doyen le preſſa, & la Rancune conſentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le Doyen appella un de ſes valets, qui, ſi je ne me trompe, ſe nommoit Ambroiſe ; il lui parla quelque tems à l'oreille ; je n'ai pas bien ſçu ce qu'il lui dit, mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit les ordres pour le ſouper ; les

ſuites juſtifierent qu'il avoit bien jugé ; car on leur ſervit peu de tems après un fort bon repas. Le Doyen ſoupa avec appétit, & la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre ; ils trouverent le vin excellent, & en burent en gens qui ſe connoiſſent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, & conclut qu'aſſurément il revenoit des Eſprits dans cette maiſon. Le Doyen qui, ſans doute, n'étoit pas de la maiſon de Sorbonne, & qui regloit ſes opinions ſur les Sorciers, & même ſur les Eſprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroiſe, qui avoit oui parler déja de cette aventure dans la cuiſine, confirma ſon maître dans ſa crainte ; & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajouta pluſieurs circonſtances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur converſation fut ſouvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bû longtems, Ambroiſe alla ſouper avec ſon camarade, qui avoit ſoin des chevaux,

& le Doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bû plus qu'à ſon ordinaire, s'endormit ſur ſa chaiſe. La Rancune profita de ce tems pour lui faire la malice que vous verrez, ſi vous liſez le Chapitre qui ſuit.

CHAPITRE XII.

Frayeur du Doyen, qui voit enlever ſon valet en l'air.

LA Rancune qui avoit réſolu de chaſſer le Doyen de ſa chambre, ſe reſſouvint que les Comédiens s'y aſſembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions; & comme ils avoient eu beſoin de faire l'épreuve de quelque machine, la Rancune s'étoit aviſé, à l'inſçû de l'hôte, d'enlever une planche de la chambre de l'Olive, qui étoit au-deſſus de la ſienne, qu'ils remettoient facilement, ſans qu'on pût s'en appercevoir; & en attachant une poulie à une des poutres, ils faiſoient l'épreuve de leur machine, quand il étoit néceſſaire : c'eſt de cette machine que la Rancune réſolut de ſe

ſervir pour chaſſer le Doyen de ſa chambre ; & ayant préparé toutes choſes pour l'exécution de ſon deſſein, il ſe remit ſur ſa chaiſe feignant de dormir, & même de ronfler à l'exemple du Doyen. Ambroiſe étant revenu pour coucher ſon maître, interrompit leur ſommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller ; il demanda mille pardons au Doyen, & après l'avoir remercié de ſa bonne chere, il lui donna le bon ſoir, & ſortit. Ambroiſe qui avoit l'imagination remplie des diſcours qu'il avoit oui tenir aux autres valets, ſur les Eſprits, en parla encore à ſon maître en le deshabillant, & lui apprit pluſieurs extravagances que ſa peur lui faiſoit juger véritables. Le Doyen, qui naturellement étoit fort peureux, fit coucher ſon valet ſur un matelas dans ſa chambre, & pour plus grande précaution, il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ſes ordres furent ſuivis, & ils ſe coucherent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de Théâtre dont les Comédiens ſe ſervent pour repréſenter le dia-

ble ; & lorsqu'il jugea que le Doyen & son valet dormoient, il s'attacha une corde sous les bras, & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du Doyen qu'il vouloit prendre sur ses épaules pour porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant, & il fallut se contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande, que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier, & le faux diable s'étant adressé au valet, qu'il trouva plus léger, le chargea sur ses épaules, & ayant fait un signal, l'Olive tira la poulie, & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du Doyen, lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé, se mit à crier de toute sa force, & la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet allarmerent toute la maison. La Rancune même après avoir remis adroitement la planche, & s'être dépouillé de son habit, accourut dans le lieu d'où venoient les cris, & reconnoissant Ambroise, il alla

aussi-tôt dans la chambre du Doyen, qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable, demanda d'abord un confesseur ; on crut qu'il se portoit mal, & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable Prêtre du voisinage, qui arriva peu de tems après. Le Doyen ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore ; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyoit déja dans les Enfers. Il jura foi d'Ecclésiastique, qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient son valet : il n'osa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée desavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté juroit que cela ne pouvoit être, & à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disoient les uns aux autres, que le Doyen avoit rêvé ce qu'il disoit. Le valet assura qu'il n'avoit rien

rien vu, mais qu'il se souvenoit bien d'avoir senti qu'on le portoit; & le pauvre Doyen faillit à devenir fol, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon Prêtre qui étoit venu pour le confesser, s'imagina qu'il lui avoit pris une phrénésie, & espérant de le remettre par ses doctes raisonnemens, il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison, que le Doyen accepta avec plaisir. Le Prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens, que le Doyen, pour se délivrer de ses Sermons, fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit point, ni ne pouvoit être; il en eut tant de honte, qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avoient amené; & il a si bien persuadé cette aventure aux habitans de Monfort, qu'ils jurent encore aujourd'hui sur sa parole, qu'elle est véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine, & l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des Esprits dans sa maison: la Rancune le voyant prévenu de cette fantaisie, l'assura que le Seigneur Ferdinando

avoit des fecrets pour toutes chofes ; ils le confulterent. L'Opérateur, qui étoit averti par la Rancune, alla dans la maifon, & après avoir marmoté quelques paroles, lui promit qu'il n'y en reviendroit plus ; il lui tint fa parole, & l'hôte en reconnoiffance leur donna plufieurs bons repas. La réputation de l'Opérateur étoit fi établie, & l'efprit d'Inezille fi admiré des Comédiennes, qu'elles eurent une extrême curiofité d'apprendre leur hiftoire, & fçavoir comment deux perfonnes fi rares s'étoient mariés enfemble, puifqu'Inezille étoit Efpagnole, & que Ferdinando fe difoit Vénitien. Inezille fit quelque difficulté à les fatisfaire la premiere fois qu'elles l'en prierent ; mais ayant eu une converfation fecrete avec fon mari, peut-être pour concerter enfemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures, elle revint & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refufer aux Comédiennes, qui l'en prioient avec inftance, elle commença ainfi fon hiftoire.

CHAPITRE XIII.

Histoire d'Inezille.

JE ſuis née dans la fameuſe ville de Salamanque : il ne me ſera pas ſi aiſé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naiſſance. Je fus élevée juſqu'à l'âge de dix-ſept ans chez un Médecin que je croyois mon pere, & j'avois environ douze ans lorſque je m'apperçus pour la premiere fois qu'il me traitoit mieux que ſes autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion, & je me flattai que je dévois ces diſtinctions à ma beauté, parce que j"étois aſſez jolie, & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit inceſſamment de mes charmes ; & bien loin que de pareils diſcours me dépluſſent, je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas, & j'avois un ſoin extrème de demander aux perſonnes qui m'approchoient, s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le Médecin &

ſa femme, que je regardois comme mes parens, étoient les premiers à ſe divertir de ma petite vanité : le peu de ſoin qu'ils prirent de me corriger, contribua beaucoup à m'entretenir dans la fauſſe gloire dont j'étois déja remplie. Je trouvois même fort mauvais, que parmi un ſi grand nombre de jeunes gens de la premiere qualité, qui ſont élevés à Salamanque, & qui témoignoient de l'admiration pour moi toutes les fois qu'il me voyoient paſſer dans les rues, il ne s'en trouvât aucun aſſez hardi pour me dire qu'il m'aimoit ; j'avois un plaiſir extrême à lire des Romans & des nouvelles, & je me ſentois ſi propre à fournir matiere à des aventures ſemblables à celles que je liſois, que cela m'engageoit à ſolliciter ceux qui avoient ſoin de mon éducation, de me mener ſouvent dans les Egliſes, bien moins par un principe de dévotion, que par l'envie de me faire voir. J'avois déja remarqué que les jeunes Cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois miſe à genoux ; l'attention que j'avois à leurs diſ-

cours, quoique je feigniſſe de lire un livre de priere, me faiſoit entendre mille choſes qui m'étoient avantageuſes, & qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un Cavalier de bonne mine, à qui tous les autres rendoient du reſpect, avoit toujours la vue ſur moi, je ne levois jamais les yeux ſans rencontrer les ſiens; & comme j'avois plus d'application à les regarder qu'à mes prieres, la même choſe arriva pluſieurs fois; toute jeune que j'étois, je ne laiſſai pas de juger que ſes regards ſignifioient quelque choſe. Le Cavalier ayant continué à ſe trouver tous les jours dans les Egliſes où j'allois, je ne doutai plus qu'il ne m'aimât: vous ſçavez (dit-elle en riant) la diſpoſition que la plûpart des femmes ont à le croire aiſément. L'Etoile & Angélique en rougirent, & ſe regarderent; je ne ſçai pas ſi Inezille en rougit auſſi, car le vermillon qu'elle avoit ſur le viſage, empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois continua-t-elle, fort ſurpriſe de ce qu'il ne me

parloit pas ; car quoique l'ufage de notre nation n'autorife pas de pareilles libertés, je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui euffe donné de l'amour, fa paffion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre : fa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué fes regards, lorfqu'un jour l'ayant vu fortir de l'Eglife long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la Meffe fut finie, fans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour fortir, je me mêlai avec les plus preffés. Vous fçavez, ou peut-être vous ne fçavez pas, qu'en Efpagne les meres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puiffent toujours avoir la vue fur elles. On fortoit de cette Eglife par une porte fort étroite, & quoique j'euffe vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me fuivoit, je me trouvai dehors fans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le Cavalier dont je vous ai parlé fe préfenta devant moi, &

me confirma par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avoient déja appris.

Son compliment me fit un peu rougir, sans pourtant me déconcerter; & craignant d'être surprise par ma mere, je me pressai de lui répondre, que s'il venoit ce soir-là sous mes fenêtres, je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque tems à sortir, par le soin (comme je l'ai sçu depuis) que les amis du Cavalier prirent à embarrasser la porte, pour lui donner le tems de m'entretenir, il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas; & ma mere étant enfin sortie, je m'apperçus qu'il se retiroit aussi-bien que moi, fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugemens désavantageux de ma facilité. Il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue sans autre dessein que celui de satisfaire ma vanité, m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le soir, après que tout le monde fut retiré,

à une des fenêtres de ma chambre, qui répondoit ſur la rue, ayant aſſez bonne opinion de moi pour croire que le Cavalier y feroit la ronde plus d'une fois : auſſi ne me trompai-je point ; car auſſi-tôt que ma fenêtre fut ouverte, j'apperçus un homme qui leva la tête, & qui me demanda ſi c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'Egliſe. Je lui répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander, puiſque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le perſuader, ſon cœur ne pouvoit pas ſe méprendre. N'en ſoyez point ſurpriſe, me dit-il, puiſque le Seigneur Dom Antonio de Velaſco, qui vous aime plus que ſa vie, n'a pu ſe trouver ici, & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de ſa part, parce que ſon Gouverneur, qui eſt un homme fort ſevere, l'a retenu par force. En me d ſant cela, il me jetta le billet ; & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumiere, j'y trouvai ces paroles.

BILLET

BILLET
DE D. ANTONIO DE VELASCO, A Inezille.

Je suis au désespoir de ce que je n'ai pu me trouver sous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné ; l'impatience que j'avois de vous obéir me donnoit une inquiétude dont mon Gouverneur s'est apperçu ; il m'a empêché de sortir, & m'a fait par-là le plus sensible déplaisir que je recevrai de ma vie. Le Connétable de Castille, mon pere, lui a donné un pouvoir absolu sur ma personne ; mais soyez persuadée que vous seule en avez sur mon cœur. Dom Francisco Prado, qui vous rendra ce billet, est un ami fidele, à qui je ne cache rien ; trouvez bon qu'il vous entretienne, il me rapportera ce que vous lui aurez dit ; & il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte passion que celle de DOM ANTONIO DE VELASCO.

D'abord j'avois été offensée de ce que mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous, n'ayant jamais oui dire

qu'on fît l'amour par Ambaſſadeur; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet, je demeurai ſatisfaite de ſes raiſons & encore plus de ſa qualité. Le nom de D. Franciſco Prado, que j'avois lu dans pluſieurs Livres de Nouvelles me donna envie de ſçavoir s'il en étoit l'Auteur, & j'étois ſi peu occupée de mon amour, que je ſongeai d'abord à ſatisfaire ma curioſité en le lui demandant; il m'avoua qu'il les avoit compoſés, & après que je lui en eus dit beaucoup de bien, il me répliqua avec eſprit, qu'il étoit trop récompenſé de ſa peine, puiſque j'avois eu du plaiſir à les lire; la folie d'un Auteur eſt d'entendre dire du bien de ſes Ouvrages; & comme il étoit vrai que les ſiens m'avoient divertie, je fus long-tems ſur ſes louanges. Dom Franciſco en fut ſi ſatisfait, qu'il oublia preſque à me parler en faveur de Dom Antonio; il m'apprit néanmoins que le Connétable de Caſtille l'avoit mis auprès de ſon fils pour avoir ſoin de ſon éducation, parce que ſon Gouverneur étoit un homme de guerre, qui avoit très-peu de connoiſſance

des belles Lettres, & qu'il s'étoit rendu complaiſant à ſes volontés, de peur qu'une conduite oppoſée n'eût obligé ce jeune Cavalier à ſe mettre entre les mains de quelque autre, qui n'auroit pas fait un ſi bon uſage de ſa confidence : alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la paſſion que Dom Antonio avoit pour moi, que je ſentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaiſir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant à me perſuader que je devois cette réponſe à l'amour de Dom Antonio; je m'en défendis ſur le peu de commerce que j'avois avec ce Cavalier; mais m'en ayant inſtamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'aſſurer de ma part que j'étois fort ſenſible à ſes ſoins, & que je l'écouterois avec plaiſir, lorſqu'il ſe trouveroit ſous mes fenêtres; j'ajoutois encore, que prévoyant bien que ſon Gouverneur ne lui en laiſſeroit pas ſouvent la liberté, je recevrois ſes excuſes ſans répugnance par un confident qui s'en acquittoit ſi bien que lui ; je fermai enſuite ma

fenêtre, & il se retira. Le lendemain à peu près à la même heure, Dom Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres ; il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente, & me fit plusieurs plaintes de la sévérité de son Gouverneur ; je l'assurai qu'il avoit sujet de se consoler, ayant un confident aussi habile & aussi zélé que Dom Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue ; mais soit que les premieres impressions demeurent toujours les plus fortes, ou que Dom Francisco eût plus d'esprit que Dom Antonio, je fus moins satisfaite de lui, que je n'avois été de son Ambassadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier en nous séparant de me l'envoyer, lorsqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée suivante me parut fort longue, bien moins dans l'espérance de revoir Dom Antonio, que par le plaisir que je trouvois à penser que son Gouverneur pourroit le retenir, & qu'il seroit obligé d'envoyer Dom Francisco à sa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant

venue, Dom Francisco se trouva sous mes fenêtres ; & après m'avoir remerciée de tout ce que j'avois dit d'obligeant pour lui à Dom Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec son Gouverneur pour le tromper & qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses desirs, afin d'empêcher que ce jeune Seigneur, qui étoit fort susceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries ; que cet artifice leur avoit si bien réussi, qu'ils l'avoient déja détourné de plusieurs intrigues, en y faisant naître des obstacles invincibles, sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie : mais en vérité, continua Dom Francisco, en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable, que sans pouvoir démêler si c'est pour servir Dom Antonio, ou par quelqu'autre sentiment que je n'oserois vous expliquer, je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son Gouverneur, dans la crainte qu'il n'avertît vos parens de cette intrigue, & au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé ; j'ai encore

trompé Dom Antonio, & peut-être je me suis trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplairoit pas. Dom Francisco attendit ma réponse, comme l'arrêt décisif de sa destinée : je lui répondis donc, avec la même franchise qu'il m'avoit parlé, que je lui étois obligée de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que Dom Antonio avoit voulu aimer, & que l'avis qu'il venoit de me donner, m'apprendroit à ne pas m'embarquer si légerement à l'avenir. Dom Francisco prenant de la hardiesse, par le peu de colere que j'avois témoigné de sa déclaration, m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie, & me dit mille choses fort galantes : le plaisir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de Dom Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce Cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particulierement mes sentimens, qu'il m'échappa de lui

dire, que les ſiens ne me déplairoient jamais ; je fermai ma fenêtre pour cacher le déſordre où un aveu ſi libre m'avoit miſe, & au lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure, je paſſai la nuit à lire les Nouvelles de Dom Franciſco, que je trouvai beaucoup plus divertiſſantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom Antonio ; & pour faire voir à Dom Franciſco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort ſatisfaite de mon nouvel amant par les complaiſances qu'il avoit pour moi, & par la conformité que je trouvois de ſa condition à la mienne, lorſque je vis arriver un jour dans notre maiſon un homme vêtu de deuil, qui demanda à voir mon prétendu pere ; ils eurent une fort longue conférence, dont le Médecin fit part à ſa femme. La triſteſſe qui ſe répandit en un moment ſur leurs viſages, me donna de ſecrets preſſentimens de mon malheur ; mais j'en fus bien-tôt éclaircie, lorſque

celui que je regardois comme mon pere, m'appella dans une chambre en particulier, où il m'apprit, les larmes aux yeux, que je n'étois point sa fille, & que le Comte de San Lucar, mon pere & son Seigneur, m'avoit autrefois mise entre ses mains pour m'élever secrettement, ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere, parce qu'après cette galanterie, elle avoit épousé un Cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver, continua-t-il, en pleurant plus fort qu'auparavant, est un fidele domestique du Comte votre pere; il est venu m'apprendre sa mort, & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir, de me remettre ce billet entre les mains; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient; lisez-le vous même, ajouta-t-il en me le donnant. J'étois si étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet : alors le Médecin le reprit de mes mains, & lut ce qui suit.

BILLET.

La connoiſſance que j'ai de votre fidélité m'oblige à vous nommer pour l'Exécuteur de mes dernieres volontés. J'ai laiſſé la meilleure partie de mon bien à l'Abbaye Royale de ſainte Thérese de Valladolid, à la charge & condition que ma fille, que vous avez élevée, y ſera reçue Religieuſe. Je deſire & vous ordonne de la conduire inceſſamment dans cette Abbaye, afin qu'elle répare par ſa pénitence les crimes qu'elle a coûté à ſa mere. Vous trouverez mon Teſtament entre les mains de la Mere Prieure de Valladolid, & vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager des dépenſes que vous avez faites pour l'éducation d'Inezille : mais auſſi je charge votre conſcience de tout ce qui manquera à l'exécution de mes dernieres volontés.

Le Comte DE SAN LUCAR.

La femme du Médecin étant entrée dans ce tems-là, m'embraſſa en pleurant ; & ſon mari, ſans conſulter ma volonté, ſe mit en état d'exécuter celle de mon pere. Il diſpoſa ſur l'heure

les choſes néceſſaires pour notre voyage, & il me dit qu'il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos, en partant ce même jour, puiſqu'on ne pouvoit trop ſe preſſer dans les affaires où la conſcience étoit intéreſſée. Un changement ſi précipité m'embarraſſa ſi fort, & toutes mes penſées étoient ſi confuſes que je n'en avois aucune de diſtincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée. Que vous dirai-je? nous arrivâmes à Valladolid, & je me trouvai même environnée de Religieuſes avant que j'euſſe formé aucune réſolution, m'imaginant quelquefois que le teſtament du Comte de San Lucar, les diſcours du Medecin, & mon voyage, n'étoient qu'un ſonge ; je me faiſois un plaiſir de penſer qu'à mon réveil j'irois à la Meſſe, où je pourrois peut-être rencontrer Dom Franciſco : mais la Mere Prieure me tira bien-tôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au Comte de San Lucar, puiſque la plûpart des autres peres ne ſon-

gent qu'à procurer à leurs enfans des établiſſemens où ils paſſent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit miſe tout d'un coup dans le chemin du Ciel. Elle finit ce beau diſcours en m'aſſurant qu'elle & ſes Sœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la Communauté me conſidéreroit comme leur bienfaictrice : elle m'embraſſa en achevant ces paroles, & toutes les Religieuſes ſuivirent ſon exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Hiſtoire d'Inezille fut interrompue.

INEZILLE en étoit-là, lorſque la ſervante Moriſque arriva fort éplorée, & lui dit : Ah ! Segnoura, notre Monſiou eſt priſonnie. Cette nouvelle allarma tout l'Auditoire, mais particulierement Inezille, qui fit un grand cri,

& se leva de son siége avec tant de précipitation, qu'elle s'embarrassa dans ses juppes, & tomba assez rudement. L'Etoile & Angélique lui aiderent à se relever, & s'appercevant qu'elle avoit déchiré sa juppe en tombant, elles la visiterent malgré sa résistance, & trouverent qu'elle étoit écorchée un peu au-dessus du genouil ; elles l'empêcherent de sortir, qu'elle n'eût mis auparavant quelque chose à sa blessure, qui étoit dans un endroit fort sensible : elle tâchōit à se débarrasser des mains de ces charitables amies, lorsque le Destin entra dans la chambre. Inezille, qui étoit dans une posture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les Comédiennes occupées à remédier à son mal, & prévenues qu'elle continuoit à se tourmenter pour sortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée du Destin, & lui laisserent voir, malgré tous les efforts d'Inezille, sa jambe & son genouil ; peut-être en auroit-il vu davantage si l'Etoile, ayant reconnu la voix du Destin, n'eût promptement abbattu les juppes d'Inezille : elle dit au Comé-

dien de s'en aller : mais Inezille le rappella pour lui demander s'il n'avoit point oui parler de l'affaire de ſon pauvre mari : il eſt inutile de vous le cacher, puiſque vous en êtes déja informée, répondit le Deſtin, d'une voix triſte ; l'honnête homme de la Rappiniere, accompagné de pluſieurs Archers, vient de le mener en priſon, & s'eſt ſaiſi d'une partie de ſes hardes, ſans que nous en ſçachions encore le ſujet : Ah ! le ſcélérat, voilà donc l'effet de ſes menaces, s'écria l'Opératrice en ſe levant : perſonne ne comprit le ſens de ſes paroles : elle accourut à ſa maiſon, les Comédiennes voulurent l'accompagner, & le Deſtin même s'y offrit ; mais elle les pria tous de la laiſſer aller avec ſa ſervante. L'Etoile, Angélique & le Deſtin, firent divers jugemens ſur cette affaire, ſans pouvoir pénétrer de quel prétexte le Prevôt ſe ſeroit ſervi pour arrêter l'Opérateur : ils ſçavoient que Ferdinando avoit un fuſil parfaitement beau & curieux, dont il n'avoit point voulu ſe défaire en faveur de la Rappiniere, qui le lui avoit demandé ; & ils ne dou-

terent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'Opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore ; & s'étant apperçu du sujet de leur conversation, il leur dit d'un ton fier (si ordinaire aux gens de son pays) : Morbleu, on ne se mocque pas impunément d'un homme de ma sorte. Les Comédiennes ne comprenant rien à ce discours, le prierent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire parlà. Alors le Poëte faisant parade de son crédit, leur laissa entendre qu'il étoit la cause que l'Opérateur avoit été arrêté. L'Etoile qui avoit l'esprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer, elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens si dangereux, & que si la Troupe vouloit la croire, il ne seroit pas long-tems avec eux. Le Poëte vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit été averti du tour du singe, que l'Opérateur & sa femme lui avoient joué ; & pourquoi, répartit l'Etoile en colere, êtes-vous assez fol, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Ine-

zille, couchera avec vous? Son emportement, qui l'obligea à tenir ce difcours, n'empêcha pas que fa pudeur ne la fît rougir. Angélique & le Deftin ne le traiterent pas mieux que l'Etoile. Le Poëte voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua pour la premiere fois de fa vie qu'il avoit tort; & cherchant à fe juftifier, il leur apprit qu'ayant fait connoiffance avec le fieur de la Rapiniere, par le moyen d'un Archer qui étoit de Marmande, il lui avoit plufieurs fois préfenté de fes Vers qu'il avoit fort approuvés; & que s'étant infenfiblement attiré fes bonnes graces, la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement fon ami, en fe chargeant de le venger de l'Opérateur & de fa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de fon fçavoir, & de fa qualité de fouffrir les infolences de cette canaille, & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'Opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût affez fort pour perdre Ferdinando, le fieur de la Rappiniere avoit tâché à obliger Ragotin de l'ac-

cuser de magie ; que le petit homme, soit qu'il fût encore prévenu du profond sçavoir de l'Opérateur, ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle, n'avoit pas osé s'y embarquer, & s'étoit retiré pour quelque tems dans sa métairie ; que le Prévôt s'étant ensuite adressé à d'autres gens sur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un procès-verbal, signé de plusieurs personnes, qui déclaroient qu'ils avoient oui dire que Ferdinando-Ferdinandi étoit un fameux Magicien, & qu'ayant joint toutes ces procédures ensemble, il s'étoit saisi de sa personne. Cependant puisque vous y prenez tant d'intérêt, continua Roquebrune, je suis persuadé que Monsieur de la Rappiniere est trop mon ami pour me refuser sa liberté. Les Comédiennes l'assurerent qu'elles lui en sçauroient très-bon gré s'il pouvoit l'obtenir, & il sortit pour y travailler. Je vas sortir aussi, & demain je recommencerai un autre Chapitre.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

Le Destin & les Comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le Poëte leur apprit ; ils sçavoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezille, ils allerent la visiter, & la trouverent fort éplorée. Le Destin prenant la parole, l'assura que toute la Troupe s'intéressoit beaucoup à l'injustice qu'on faisoit à Ferdinando, & que ces Dames avoient même déja envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant du Prévôt, qui étoit de ses amis. Inezille, après avoir répondu civilement à ces honnêtetés, leur dit : que sa vertu & les résistances qu'elle avoit faites aux poursuites de la Rappiniere, étoient tout le crime de son mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit souvent menacée de se venger de ses rigueurs, & qu'il lui avoit envoyé ce jour-là un de ses Archers,

pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de ſon mari, & que ſi elle ne ſe déterminoit bien-tôt à ſatisfaire ſon amour, il ne ſeroit plus tems lorſque ſon mari ſeroit condamné ; mais le perfide, continua-t-elle, n'en ſera pas quitte pour cela ; car je ſuis réſolue de m'en aller à la Cour, pour me jetter aux pieds de la Reine Mere, qui ne hait pas les perſonnes de ma Nation, & lui demander juſtice contre ce méchant homme. Les Comédiennes approuverent ſon généreux deſſein ; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuſe Actrice de l'Hôtel de Bourgogne, de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne ; elles en étoient aux offres de ſervice, & aux remercimens, lorſque Roquebrune entra, qui leur apprit que la Rappiniere venoit de recevoir un ordre de l'Intendant de la Province, de ſe rendre à Alençon, où un autre Prévôt lui remettroit un priſonnier d'Etat pour le conduire à Paris, mais qu'il alloit partir dans un moment, & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando juſqu'à ſon retour.

Inezille reçut cette nouvelle avec joie, espérant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Le Destin qui, comme vous avez vu, connoissoit la Rappiniere à fond, sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne sçai s'il le menaça d'en écrire à Monsieur de la Garouffiere, Conseiller de Bretagne, ou s'il lui fit peur en lui apprenant la résolution qu'Inezille avoit faite de s'aller jetter aux pieds de la Reine; mais enfin, il obtint sa liberté, à condition de payer les frais de la procédure; car sur cela, il fut inexorable.

L'Opérateur sortit de prison, & la Rappiniere alla faire son voyage, qui lui fut fatal, comme vous verrez dans les suites de cette véritable histoire. Inezille fut si sensible aux soins obligeans du Destin, & lui en témoigna tant de reconnoissance, que des médisans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refusé à la Rappiniere; je ne le sçaurois pourtant croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inezille. Roquebrune cherchant à se raccommoder

avec les Comédiennes & l'Opératrice, leur donna à ſouper à tous ce ſoir-là.

Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'Opérateur & la Rancune deſcendirent à la cuiſine pour fumer; & l'Etoile & Angélique prierent Inezille de leur achever ſon hiſtoire, ce qu'elle fit en ces termes.

CHAPITRE XVI.

Suite de l'Hiſtoire d'Inezille.

JE paſſai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne ſçaurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de Dom Franciſco, quoique avec peu d'eſpérance de le revoir jamais.

La Prieure de notre Couvent, qui avoit beaucoup de complaiſance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me diſpoſer à faire mon Noviciat. J'avois toujours une excuſe prête pour différer encore un mois; & elle ne m'avoit pas ſi-tôt accordé ce délai,

que je songeois comment je pourrois en obtenir un autre, après que celui-là feroit expiré. Repassant dans mon esprit que je n'avois ni biens ni parens, & que peut-être Dom Francisco ne songeoit plus à moi, je voyois bien que c'étoit une necessité que je fusse Religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligeoient, & cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de Novice. Dom Francisco, comme je l'ai sçu depuis, n'étoit pas plus tranquille que moi; il avoit été long-tems sans sçavoir ce que j'étois devenue; mais il découvrit enfin que j'étois en Religion à Valladolid; on l'assura même que j'avois déja pris l'habit; ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fût de se faire Religieux à mon imitation, n'ayant plus aucun attachement pour le monde, puisque j'y avois renoncé.

Cependant comme il étoit homme de bons sens, il jugea que s'il entroit dans une Communauté sans aucun esprit de Religion, & par une espece

de déſeſpoir, ce ſentiment ne lui dureroit pas toujours, & qu'il pourroit s'en repentir dans les ſuites, comme cela eſt arrivé ſouvent à beaucoup d'autres; & particulierement en Eſpagne; il différa à ſe déterminer; & s'étant excuſé ſur d'autres prétextes, de ſuivre Dom Antonio de Velaſco à la Cour, il eut quelque conſolation lorſqu'il s'imagina qu'il pourroit paſſer ſa vie dans la même Ville où j'étois; il vint demeurer à Valladolid, ſans qu'il trouvât jamais, pendant plus de ſix mois, occaſion de me donner de ſes nouvelles, ni d'en apprendre des miennes. Il ne ſçavoit encore quel parti il prendroit: dans cette incertitude, il s'appliquoit toujours aux Lettres avec beaucoup de ſuccès; il avoit un talent admirable pour prêcher; & quoiqu'il n'eût d'autre Ordre que la Tonſure, qui n'engage à rien, il ne laiſſoit pas de prêcher quelquefois à la priere de ſes amis.

Je ne ſçai pas s'il affecta de lier commerce avec le Directeur de notre Couvent, ou ſi le haſard ſeul y contribua; mais ce Directeur l'ayant entendu

prêcher, en parla plusieurs fois à notre Prieure avec éloge, & lui fit souhaiter de l'entendre; elle le fit instamment prier de venir prêcher à notre Couvent; il y consentit sans peine, sçachant bien que j'y étois : il parla fort avantageusement de l'excellence de la vie Religieuse, & du bonheur des personnes qui y sont appellées par une véritable vocation; mais il blâma beaucoup l'injustice des peres qui forcent leurs enfans à l'embrasser, sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées, & il fit un discours fort docte, par lequel il prouva que le scandale, & le relâchement qu'on avoit vu quelquefois dans les Religions, n'étoient venus que par des personnes qui avoient été sacrifiées à l'avarice de leurs parens, exhortant les Religieuses d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur Communauté. Je ne voyois point le visage du Prédicateur, parce que la Prieure & les Religieuses anciennes étoient à la grille. Le ton de sa voix ne m'étoit pas entierement inconnu; mais il ne me vint jamais dans

la penſée que ce fût Dom Franciſco ; cependant il me ſembloit que je n'avois jamais oui ſi bien prêcher ; toutes nos Religieuſes en furent fort ſatisfaites. Je témoignai beaucoup de curioſité d'entretenir ce grand homme, & la Prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ces doctes raiſonnemens, me promit de me donner cette conſolation ; elle le fit prier d'aller a ſa grille, & l'ayant entretenu ſur toutes les choſes qu'elle deſiroit qu'il m'inſinuât, elle m'envoya querir dans le parloir, & ſe retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand perſonnage ſans aucune réſerve ; jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curioſité que j'avois de le voir, m'obligea à jetter les yeux ſur lui : mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je reſſentis lorſque je vis Dom Franciſco ? Quelle ſurpriſe ! quelle joie ! quelle crainte ! & combien de penſées confuſes me paſſerent dans l'eſprit. Dom Franciſco qui jugeoit bien que j'étois cette obſtinée dont on lui avoit parlé, ſe flatta qu'il avoit quel-

que part à la répugnance que je témoignois à être Religieuſe. Nous fûmes long-tems ſans parler, & nos yeux ne laiſſoient pas d'expliquer nos ſentimens réciproques : enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre, depuis que nous étions ſéparés; il m'apprit qu'il avoit été ſur le point de ſe retirer du monde, parce qu'il m'avoit crue Religieuſe ; & je l'aſſurai que je n'avois pu me réſoudre à y renoncer, parce que je ſçavois qu'il y étoit. Enfin après pluſieurs diſcours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il diſpoſeroit toutes choſes pour m'enlever ; qu'il m'épouſeroit enſuite auſſi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous paſſerions notre vie enſemble. J'étois ſi occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, perſuadée, comme le ſont tous les Amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on eſt avec la perſonne qu'on aime. La Prieure étant revenue dans le parloir, Dom Franciſco ſe retira après l'avoir aſſurée qu'il étoit fort content de ma doci-

lité, & qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seuls, l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme, & que j'étois résolue de m'abandonner entierement à ses conseils. La bonne Prieure ravie de joie m'embrassa, & me dit : Inezille, mon enfant, vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé. Comme toute la Communauté s'intéressoit beaucoup à ma personne, à cause du bien que mon pere leur avoit laissé, il fut délibéré le lendemain en plein Chapitre, qu'on feroit un présent à Dom Francisco, de plusieurs curiosités & confitures, qui se font dans les Couvens (du moins en Espagne). Peu de tems après, il revint me voir pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois; l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos Religieuses vivoient dans une si grande régularité,

qu'elles ne souffroient pas qu'un homme entrât dans leur Couvent; l'infirmerie en étoit même détachée, afin que les Médecins visitassent les malades sans entrer dans le Couvent; & lorsqu'une Religieuse ou une Pensionnaire avoit besoin d'un habit, elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la mesure. J'avertis donc mon amant de se trouver le lendemain avec un carosse & en habit cavalier à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me seroit aisé de sortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un Tailleur, pour me prendre la mesure d'un habit de Novice. Cet artifice eut tout le succès que nous pouvions souhaiter; je sortis le jour suivant, j'entrai dans le carosse qui m'attendoit à la porte, & nous étions déjà retirés chez un ami de Dom Francisco, dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le Cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on disoit de moi. Il nous apprit que toute la Justice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens sur les routes de Madrid & de Salaman-

que, pour tâcher à me joindre. Cependant un Aumônier de notre protecteur nous épousa; nous étions résolus à demeurer quelque tems retirés, & à consulter ensuite les plus habiles Jurisconsultes du pays, pour demander le bien de mon pere aux Religieuses; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage, nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que Dom Francisco m'avoit enlevée; que les Religieuses en faisoient grand bruit, criant au sacrilege, & publiant que Dom Francisco s'étoit servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane & criminelle; que l'Inquisition avoit pris connoissance de notre affaire, & qu'on faisoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite, effrayé du nom de l'Inquisition, craignoit déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin Dom Francisco, à qui l'esprit ne manquoit jamais au besoin, s'avisa de faire apporter bien secrettement deux

habits de Religieux, avec deux fausses barbes fort vénérables; & à la faveur de ces habits & de ces barbes, nous sortîmes de Valladolid; & après avoir marché à pied près d'une lieue, nous trouvâmes une litiere que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Arragon. Quoique ce Royaume ait de grands priviléges, dont ces peuples sont fort jaloux, on nous avertit que puisque notre affaire étoit une matiere d'Inquisition, nous n'étions point en sûreté, ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelonne, & à profiter de l'occasion d'une Galere de Genes, qui partoit pour passer en Italie. Je ne vous parlerai point des risques que nous courûmes sur mer; je fus si rebutée de ce premier voyage, que je fis résolution de ne voyager jamais que par terre. Nous séjournâmes quelque tems à Genes, où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le Comte de Lemos, qui étoit en ce tems-là Ambassadeur à Rome, ce qui nous obligea à nous rendre dans cette capitale du Monde. Le Comte de Lemos, qui avoit

ouï déjà parler de mon mari, le reçut obligeamment, & lui donna une pension pour ſubſiſter, en attendant qu'il eût une place vacante dans ſa maiſon. Six mois après, il renvoya un de ſes Secrétaires à Madrid, & donna ſon emploi à Dom Franciſco. Nous paſſâmes aſſez tranquillement les trois premieres années de notre ſéjour en Italie, & je puis vous aſſurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuerent point la paſſion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'Ambaſſadeur fut nommé Viceroi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cauſe des grands avantages que mon mari en attendoit, mais ce qui devoit faire notre bonheur cauſa notre perte. Le Comte de Lemos, qui étoit fort galant, me donna ſa litiere pour faire le voyage; il aimoit à dire des équivoques en notre langue, & mon humeur enjouée lui donnoit occaſion de s'adreſſer toujours à moi, pour me dire quelque plaiſanterie. Ces diſtinctions firent de la peine à la Comteſſe, qui étoit avec ſon mari; elle s'aviſa même de donner des avis

à Dom Francifco, qui ne laifferent pas de le chagriner, fans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le Comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le Palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domeftiques, ce qui acheva d'irriter la Comteffe. Le Viceroi ayant été obligé d'envoyer un homme en Calabre pour y régler des affaires importantes, jetta les yeux fur mon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorfqu'il reçut une lettre de la jaloufe Comteffe, qui lui donnoit de nouveaux avis plus pofitifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec paffion, en fut fi pénétré de douleur, qu'il abandonna fa commiffion, & revint fecrettement à Naples, croyant peut-être me furprendre avec mon amant prétendu. Je ne fçavois rien de fes inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me fervoit, lorfque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin.

Dom Francifco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement, & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois feule; la réfiftance qu'il trouva à la porte augmenta fes foupçons; il fe fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi pour lui aller ouvrir la porte; elle fe leva, & ayant vu au travers de la ferrure que Dom Francifco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vûe en cet état par un homme, elle fe retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne, qu'elle ferma auffi de fon côté. Dom Francifco, qui avoit l'idée remplie de mon infidélité, crut que c'étoit le Comte qui fe retiroit : un refte de refpect qu'il avoit encore pour fon maître, l'empêcha de le fuivre : il s'approcha de mon lit, ayant toujours les yeux fur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi; le défefpoir que je remarquai fur fon vifage augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir

à une pareille heure : je le baisai, je l'embrassai, je lui fis cent demandes différentes, sans qu'il me répondît que par des soupirs ; il continuoit toujours à soupirer, donnant une autre explication à mes empressemens : je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes ; mais au lieu de répondre à mes innocentes caresses : de grace ne m'insultez pas davantage, me dit-il, & du moins laissez-moi mourir en repos, ce sera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité, & je croirai vous punir assez, en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous en étiez si indigne. Je vous avouë que ces paroles me percerent le cœur, & j'en fus d'autant plus vivement touchée, que ma conscience ne me reprochoit rien ; je me mis en colere à mon tour ; je lui reprochai son injustice, & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches, je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs, il se retira dans son cabinet ; je le suivis, je le suppliai pour l'amour de lui-même,

de se mettre l'esprit en repos, & de me dire tout ce qui lui faisoit peine, l'assurant qu'il seroit satisfait de mes raisons; il fut inexorable, & ne me répondit jamais une parole: mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me servoient, elles me remirent dans mon lit presque malgré moi, cependant il étoit jour. Dom Francisco se jetta sur un lit de repos qui étoit dans son cabinet. Une de mes femmes le voyant pâle & défait, appella en diligence un Medecin du Palais, qui lui trouva une fiévre fort violente, il le fit saigner, & lui donna quelque autre remede; mais malgré tous ses soins, il lui prit un transport au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un si grand désespoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raisons, qu'à peine étois-je assurée de sa maladie lorsque j'appris sa mort. Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inezille, qui l'empêcherent de continuer.

L'Etoile & Angélique la prierent de passer ces cruelles circonstances, qui l'affligeoient, & de leur apprendre com-

ment elle s'étoit mariée au ſieur Ferdinando. Inezille s'étant un peu remiſe, reprit ainſi ſon hiſtoire.

Je paſſerai donc, puiſque vous le voulez, mille circonſtances déſagréables, & tous les bruits ridicules que la Comteſſe eut ſoin de répandre ſur la mort de mon mari. Le Comte de Lemos me continua la penſion qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems ſans me propoſer des mariages, mais j'étois ſi rebutée des hommes, & ſur-tout de ceux de ma nation, que je fis réſolution de ne me remarier jamais. Le Comte fut rappellé en Eſpagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de ſix ans que j'étois veuve, lorſque le Comte Dognate y arriva en qualité de Viceroi. Ferdinando, qui étoit François, & non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriere, étoit à la ſuite de ce Viceroi. Les Comédiennes s'étant regardées, en ſourirent; ne ſoyez point ſurpriſes de ce changement de nom & de pays, continua Inezille, Fer-

dinando n'a pas eu trop de tort d'en uſer ainſi; il faut impoſer aux peuples qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur eſt inconnu & nouveau, que pour ce qui leur eſt ordinaire. Il étoit dans une ſi grande réputation à la Cour du Viceroi, qu'on étoit perſuadé qu'il avoit des recettes infaillibles pour toutes ſortes de maux; j'avois déjà fait des habitudes avec les Dames de la ſuite de la Comteſſe; & je puis dire qu'on trouvoit à dire auſſi-tôt que je paſſois un jour ſans aller au Palais, lorſque je fus affligée d'un mal de dents, qui me cauſa des douleurs fort cruelles. Les Dames du Palais en étant averties, m'envoyerent Ferdinando, qui me donna d'une eau qui me fit ceſſer la douleur en moins d'un quart-d'heure; le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'eſtime pour lui; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé, & j'eus un ſoin extrême de publier la vertu de ce ſecret: il m'en témoigna de la reconnoiſſance; & quelque averſion que j'euſſe pour les hommes, je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à ce-

lui-là, m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin je le trouvai à mon gré; je ne lui déplus point, & nous nous mariâmes avec l'agrément du Viceroi, qui étoit ravi d'attacher un ſi grand homme à ſon ſervice. Mais le Comte Dognate étant mort un an après, je ſuivis mon mari à Veniſe, où il eût quelques petites affaires, qui nous obligerent à paſſer en France; & je ſerois ſatisfaite d'un voyage qui m'a donné occaſion de faire connoiſſance avec vous, ſi pour mon repos, le ſcélérat de la Rappiniere eût été pendu, il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la paſſion de la Guiardiere pour l'Etoile.

LE lendemain les Comédiens s'aſſemblerent pour délibérer ſur une lettre que Monſieur de la Garouffiere, Conſeiller de Bretagne, avoit écrite au Deſtin, par laquelle il lui donnoit avis

que la Nobleſſe de Bretagne s'aſſembleroit bien-tôt à Vitré, pour y tenir les Etats, & que ſi la Troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du Sénéchal, qui étoit ſon parent. Les ſentimens furent partagés : la Rancune & l'Olive vouloient abſolument qu'on y allât, le Deſtin étoit ſoumis aux volontés des Dames; & la Caverne, qui avoit déjà voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit ſi fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'oſoit pas dire le ſien devant tout le monde; mais ayant appellé le Deſtin en particulier, il lui déclara qu'il ſeroit obligé de quitter la Troupe, ſi elle alloit en Bretagne, de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ſes parens. Le Deſtin trouva ſes raiſons bonnes, & l'aſſura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à ſon ſentiment, bien moins pour le faire valoir, que par le plaiſir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin, après pluſieurs conteſtations,

ils se séparerent sans rien décider, comme il arrive presque toujours dans de pareilles assemblées, cela donna occasion au bruit qui fut répandu, que la Troupe alloit partir du Mans.

Les Comédiens représenterent en ce tems-là Bérénice. L'Etoile, qui représentoit cette Princesse, s'en acquitta si dignement, que la Guiardiere en perdit le peu de raison qu'il avoit naturellement : ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup ; mais on avoit résolu dans sa famille d'acheter du mariage de sa femme, un moulin qui étoit fort à sa bienséance, & cette raison avoit long-tems contre-balancé son amour. Cependant depuis la représentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de raison, & c'est ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux; enfin il se détermina à l'épouser, & il alla chez sa maîtresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une Comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un Gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouser; mais sa présence le dé-

concerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit résolu de lui faire; & ne sçachant par où débuter, il la pria d'ôter son gand, après l'avoir assurée que s'il voyoit sa main, il lui apprendroit des choses merveilleuses. L'Etoile, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui sçavoit que tous les Provinciaux sont de grands patineurs, lui refusa cette complaisance, ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire en regardant avec attention tous les traits de son visage, qu'elle ne joueroit pas long-tems la Comédie, & qu'elle se verroit bientôt dans un état qui surpasseroit ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce Physionomiste, soit qu'on aime à entendre ce qu'on desire, ou qu'elle eût de secrets pressentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaisir des discours qui flattoient ses espérances. La Caverne étant entrée dans ce tems-là, la Guiardiere sortit, & alla chercher le Destin pour l'informer de la résolution où il

étoit

étoit d'épouser sa sœur ; il l'appella en particulier ; & après un long préambule, il lui dit, que nonobstant l'inégalité de leur condition, il étoit si charmé de la beauté & de l'esprit de sa sœur, qu'il étoit résolu de l'épouser. Le Destin surpris de ce discours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à sa famille, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fît une alliance aussi inégale. Le Noble se servit de toute son éloquence pour persuader au Comédien qu'il agissoit de bonne foi ; il fit semblant de ne le pas croire, & après l'avoir assuré qu'il étoit son serviteur, il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage, parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde, que les Comédiens l'avoient suborné, & que ses parens pourroient même sur ce prétexte faire casser son mariage. La Guiardiere lui fit des sermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il se mocquoit de ses parens, offrant même de lui apporter un extrait de son baptistaire certifié de son Curé.

Le Destin fut inexorable, & le quitta, l'assurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après le Destin en rendit compte à l'Etoile, qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avoit eue avec la Guiardiere; ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres, & de renouveller les assurances réciproques qu'ils s'étoient déjà données, de vivre l'un pour l'autre, sans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avoit d'épouser Mademoiselle de l'Etoile; le Public en fut bien-tôt informé, & tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avoit pour la Comédienne. Toutes les personnes considérables du Mans lui en firent compliment, & blâmerent l'opiniâtreté du Destin, qui vouloit s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. L'Etoile

répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées, & qu'étant fort persuadée de cela, elle ne hasarderoit point son repos pour se donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guiardiere l'assuroit par des sermens horribles (que les Nobles de campagne sçavent mieux faire que le reste des hommes) qu'il ne se souviendroit jamais ni de sa naissance ni de sa Profession, & qu'il l'aimeroit passionnément toute sa vie; il sembloit que toute la Ville prit intérêt à cette affaire. Les Dames mêmes s'en mêlerent, & il y en eut d'assez officieuses pour promettre à la Guiardiere d'y faire consentir l'Etoile.

Enfin ce mariage étoit si généralement souhaité au Mans par les personnes de l'un & l'autre sexe, qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guiardiere eût sçu profiter de cette favorable disposition, les Magistrats lui auroient donné main forte pour épouser sa maîtresse malgré le Destin, & malgré elle-même. La Comédienne

& son frere commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse & fatiguante affection des Manceaux, aussi bien que des importunités du Noble passionné, lorsque Ragotin, qui étoit allé à sa Métairie (peut-être en attendant que les sourcils & la barbe lui fussent revenus), ayant oüi parler de ce prétendu mariage, sans retourna au Mans fort allarmé de cette nouvelle. Le petit homme sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez l'Etoile, où il trouva le Destin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup, & qu'il estimoit peu; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, & que ses affaires étoient fort ruinées. L'Etoile le remercia de ses avis d'un air fort gracieux; & le Destin, qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortoient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes espérances,

l'aſſurant que ſa ſœur faiſoit une grande différence de ſa perſonne à celle de la Guiardiere; mais que les grands biens & la qualité de ce Gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un gueux, qui renonceroit ſans doute à la qualité de Gentilhomme, ſi on faiſoit quelque jour une recherche exacte de toute la Nobleſſe; & pour faire voir au Deſtin qu'il diſoit vrai, il alla feuilleter les regiſtres de tous les Notaires du Mans; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche pour être plus particulierement informé des affaires de ſon rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par pluſieurs Notaires du pays, par leſquelles il fit voir que la Guiardiere devoit conſidérablement; que les légitimes de ſes ſœurs n'étoient pas encore payées, & que l'Abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions ſur ſon bien, qu'il aſſuroit avoir été abuſivement aliéné de ſon Abbaye. La Guiardiere étant informé des mauvais offices que lui rendoit Ra-

gotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décreter contre lui; & comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'absenter pour quelque tems; ce ne fut pas sans menacer le ciel & la terre; car Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour appaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Etoile & de son frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne; il se rendit fort assidu chez l'Etoile, & après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priere du Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre; Inezille & Angelique en furent priées. Après le souper, le petit homme qui sçavoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie Nouvelle,

les assura qu'un Marchand de Saint-Malo, qui en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans sa métairie, lui avoit appris une historiette qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les Comédiennes & Inezille l'assurerent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit souhaiter. Il cracha, il toussa à diverses reprises & les ayant instamment priées de le bien écouter, il commença en ces termes.

CHAPITRE XIX.

La fidelle Bretonne.

NOUVELLE.

LES habitans de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce; ils s'y attachent avec application, & réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union; les femmes y sont civiles, & ont de l'esprit; & on peut dire à leur louange, qu'il n'y a point de port

de Mer en Europe, où les Etrangers ſoient mieux reçus qu'à Saint-Malo. Un Marchand de cette Ville ayant voulu entrer dans les grandes affaires, ſe fit Banquier, & laiſſa la conduite de ſon magaſin à ſa femme. Un de ſes correſpondans lui fit banqueroute; & comme un malheur n'arrive jamais ſeul, un Navire qui revenoit des Indes, chargé de barres d'argent, & dont la meilleure partie lui appartenoit, fut arrêté & confiſqué à Cadix par les Eſpagnols, je ne ſçai ſur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre Marchand, mais il acheva de perdre l'eſpérance de ſe rétablir, lorſqu'ayant examiné les affaires de ſon magaſin, il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres, parce que ſa femme, qui en avoit la direction, aimoit beaucoup la dépenſe, & n'avoit pas la force de ſe défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du déſordre de ſes affaires, voulurent être payés. Le Marchand, qui étoit galant homme, & d'une famille fort honorable, ſe piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il

avoit de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il ſe trouva en peu de tems ſans biens & ſans crédit. Sa femme ne pouvant plus ſoutenir la grande dépenſe qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut ſi vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laiſſa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le Marchand, qui avoit de l'eſprit, ne s'abandonna point à un déſeſpoir inutile, & réſolut de s'en aller aux Indes, où il eſpéra qu'il pourroit aiſément paſſer pour Eſpagnol, parce qu'il avoit été élevé en Eſpagne, & qu'il en parloit la Langue, comme ceux qui étoient nés dans le pays : ayant pris cette réſolution, il pria un de ſes freres, qui étoit un des plus riches Marchands de Saint-Malo, d'avoir ſoin de l'éducation de ſon fils, qui avoit environ ſept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaiſir, & lui promit de le traiter comme ſes propres enfans. Fauſtin (c'eſt le nom du fils) fut élevé avec une de ſes couſines, qui étoit fille unique, & à peu près de ſon âge; ſon oncle lui trouvant de l'eſprit & de la

docilité, en eut beaucoup de ſoin; il lui recommanda ſeulement d'avoir un peu de complaiſance pour ſa couſine. Fauſtin ne ſe fit aucune violence en lui obéiſſant; il y étoit déja diſpoſé par ſa propre inclination, & Agathe (c'eſt le nom de la couſine) étoit d'un ſi bon naturel, & d'une humeur ſi douce, qu'elle ſe faiſoit aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; &, ſoit qu'elle ſe laiſsât gagner par les complaiſances de ſon petit couſin, ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui, elle ne s'ennuyoit jamais lorſque Fauſtin étoit avec elle, & ſes parens qui l'aimoient tendrement, prenoient ſoin qu'il y fût toujours. Auſſi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite choſe, toute ſa reſſource étoit de s'en plaindre à ſon couſin, & lui ſeul pouvoit lui faire entendre raiſon: leur amitié augmenta avec leur âge.

Auſſi-tôt que Fauſtin commença à entendre un peu les affaires, ſon oncle l'employa à des commiſſions qui l'obligeoient à ſortir quelquefois de la Ville, & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes; ſi elle paſſoit un jour

ſans le voir, ſon retour lui donnoit de la joie & de l'émotion; ils ſe rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur ſéparation, & ne ſe privoient d'aucun de ces plaiſirs innocens, que le ſang & l'amitié autoriſent; cependant ils s'aimoient déja avec paſſion, quoiqu'ils ne connuſſent point l'amour, attribuant à l'amitié les ſecrets mouvemens qu'ils ſentoient l'un pour l'autre. Fauſtin, qui entendoit parler dans la Ville des grands biens de ſon oncle, & des projets que le public faiſoit déja de marier ſa couſine, revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe, qui vouloit ſçavoir toutes ſes penſées, le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire, le pria de lui apprendre le ſujet de ſa mélancolie; Fauſtin qui ne lui refuſoit rien, lui avoua naïvement qu'elle étoit la cauſe de ſes inquiétudes, puiſqu'il prévoyoit bien que ſa bonne fortune, & les grands biens de ſon oncle alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-deſſus de ſa condition, qui ſans doute lui feroit oublier le malheureux

Faustin. Agathe, qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que son cousin, & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être séparés quelque jour, ne put soutenir cette conversation sans verser des larmes; elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, & ils se donnerent des assurances réciproques d'une amitié inviolable, sans s'appercevoir qu'ils se promettoient que leur passion dureroit toute leur vie.

Un Gentilhomme de Bretagne, qui avoit un fils Conseiller au Parlement de Rennes, ébloui des richesses du pere d'Agathe, avoit déja jetté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le Conseiller fit par ordre de son pere un voyage à Saint-Malo, & ayant vu Agathe, il demeura aussi satisfait de sa beauté, que ses parens l'étoient déja de ses grands biens, & pressa son pere de finir bientôt ce mariage. Le Gentilhomme en parla au pere d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité. Le Conseiller en étant averti par son pere,

en conçut de nouvelles eſpérances, & ne douta point que ſon affaire ne réuſsît. Fauſtin, allarmé des bruits qui couroient deja de ce mariage, en informa ſa couſine, & c'eſt dans cette occaſion que leur amour, qui s'étoit toujours déguiſé ſous le nom d'amitié, ſe déclara; ils ſe dirent tout ce qu'une paſſion violente & ſincere peut inſpirer de plus tendre; & Agathe, qui n'étoit point touchée, comme ſon pere, des dignités & des biens du Conſeiller, aſſura ſon couſin qu'elle ne conſentiroit jamais à ce mariage, faiſant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute ſa vie. Son pere, qui étoit fort ſatisfait de Fauſtin, lui faiſoit part de toutes les affaires; il l'appella un jour en particulier, & après un long préambule où il lui exagéra les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation, & les autres obligations qu'il lui avoit, il lui dit, qu'il vouloit lui donner une marque ſenſible de ſa confiance & de ſon eſtime, en lui apprenant une choſe qui, ſans doute, le réjouiroit beaucoup, puiſqu'il s'agiſſoit du bonheur de ſa couſine,

qui alloit être mariée à un homme fort riche, & d'une grande considération dans la Province ; qu'il avoit même engagé déja sa parole, & qu'il espéroit d'en passer le contrat le lendemain. Faustin, cachant les secrets mouvemens de son cœur, représenta à son oncle qu'il devoit du moins en parler à Agathe ; car enfin, quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parens, il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir, qui ne laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le Marchand approuva l'avis de son neveu, & se détermina d'en parler le même jour à sa fille ; il lui dit, que l'ayant toujours aimée avec tendresse, il avoit souhaité de lui procurer un établissement considérable, & qu'il avoit été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite, & d'une condition fort au-dessus de la sienne, qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention, lui répondit les larmes aux yeux, qu'elle le supplioit de ne la marier pas sitôt, & de la

laisser encore quelque tems auprès de lui & auprès de sa mere, parce qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se résoudre à quitter des parens, à qui elle avoit de si grandes obligations, pour suivre un mari qui la conduiroit dans une autre Ville, & qui peut-être ne lui laisseroit pas la liberté de les voir aussi souvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle persuada son pere, qui, attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verserent des larmes de joie. Agathe se sçut bon gré de sa résistance; elle en rendit compte à son cousin, qui la remercia en des termes qui marquoient & son amour & sa reconnoissance; elle y répondit avec beaucoup de tendresse, & ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le Conseiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitoit avec

passion; il se plaignit à son pere de ce retardement, & lui ayant représenté le tort que cela lui feroit dans le monde, lorsqu'on sçauroit qu'un Marchand avoit fait difficulté de lui donner sa fille; son pere persuadé de ses raisons, alla voir les parens d'Agathe, & les pressa avec tant d'instances, qu'enfin ils lui promirent de conclure ce mariage le lendemain; le Marchand, qui craignoit d'être encore attendri par les discours & par les larmes de sa fille, s'avisa d'appeller son neveu. Faustin, lui dit-il, je suis résolu de ne différer pas davantage à marier Agathe; je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai destiné pour époux, & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace; je ne veux pas lui en parler moi-même, de peur de me mettre en colere, si elle résistoit à mes volontés; vous avez de l'esprit, & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire; je l'ai examinée avec beaucoup de soin, & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bon-

heur qui pouvoit arriver à votre cousine : il faut que vous lui en parliez, & que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire ; je suis assuré que si vous vous servez de toute votre adresse, vous n'aurez point de peine à lui persuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaisir d'écouter votre conversation. Il ne donna pas le tems à Faustin de répondre, ni de délibérer ; car il fit appeller sa fille, & se cacha derriere une tapisserie, d'où il pouvoit voir leurs actions, & entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle, de peur qu'il ne s'apperçût de son amour, & qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à peu près les discours qu'il lui tint, qui étoient bien éloignés de ses véritables sentimens.

« Vous sçavez, ma chere cousine, » la soumission aveugle que les enfans » bien nés doivent avoir aux volontés » de leurs peres ; le vôtre vous a tou-

» jours aimé avec tant de tendresse, » qu'il semble que vous lui ayez des » obligations particulieres, & vous » seriez moins pardonnable qu'une » autre, si vous vous opposiez aux » choses qu'il desire de vous. Cepen- » dant il se plaint que vous faites » quelque difficulté de recevoir de sa » main un mari qu'il a cru digne de » vous par sa qualité, par son mérite » & par ses biens; vous êtes d'un » sexe qui ne vous permet pas d'e- » xaminer le choix de vos parens, » sans blesser votre pudeur. Mon oncle » desire ce mariage avec empresse- » ment, il en a déja donné sa parole, » & vous ne sçauriez plus le dédire » sans lui faire un affront sensible; » ainsi je vous en conjure, ma chere » cousine, ne lui donnez pas ce cha- » grin, & laissez-vous conduire à un » pere qui ne cherche que votre satis- » faction ».

Jamais il n'y eût de surprise pareille à celle d'Agathe, lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin; il lui passa dans ce moment mille choses par la tête, & s'imaginant qu'il aimoit

peut-être ailleurs, puiſqu'il lui conſeilloit de ſe donner à un autre; cette penſée la toucha ſi vivement, qu'elle l'interrompit, & l'aſſura d'un ton tranquille, qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour ſe venger de lui, que puiſqu'il lui conſeilloit, elle obéiroit à ſon pere, avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre; ſon dépit & ſa colere, qui commençoient à la trahir, l'empêcherent d'en dire davantage. Elle ſe retira dans ſa chambre, où elle s'abandonna ſans contrainte à tous les mouvemens de ſon déſeſpoir. Son pere ſortit du lieu où il étoit caché, & embraſſa Fauſtin avec des témoignages d'une grande reconnoiſſance; il porta cette agréable nouvelle au Conſeiller, & le préſenta dès le lendemain à ſa fille, qui le reçut aſſez froidement, & ne le regarda preſque point; mais le Conſeiller attribuant la retenue de ſa maîtreſſe à ſa pudeur, n'en fut point ſurpris; ſa modeſtie augmenta ſon amour, & ſa grande beauté l'impatience de le ſatisfaire. Il obtint par ſon crédit une diſpenſe des bans, & le jour des nôces fut fixé pour le Dimanche ſuivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis se préparoient à de grandes réjouissances, le malheureux Faustin étoit si accablé de voir que toutes choses se disposoient au bonheur de son rival, qu'il ne sçavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher ; il voulut inutilement se justifier auprès de sa cousine, en lui apprenant que son pere l'avoit forcé à lui tenir le discours qu'elle avoit entendu ; mais Agathe, qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raison à lui dire après lui avoir conseillé si positivement de se donner à un autre, refusa de l'écouter, & évita sa rencontre, étant résolue de se venger de son ingratitude, quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute sa vie : comme ils mangeoient ensemble, elle ne laissoit pas de jetter quelquefois les yeux sur lui, mais elle les détournoit aussi-tôt, parce qu'elle rencontroit toujours ceux de son amant, ce qui lui fit juger qu'il se repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ses inquiétudes avec beaucoup de soin, & Faustin étoit au désespoir de la trouver si tranquille ; ils souffroient tous

deux beaucoup : cependant elle devoit être mariée le lendemain. Faustin voyant que c'étoit un mal sans remede, entra dans la chambre de sa cousine, & lui apprit la tromperie que son oncle l'avoit contraint de lui faire, lorsqu'il lui avoit donné des conseils si contraires à son amour, & aux véritables sentimens de son cœur; elle n'eut pas de peine à le croire, elle en fut vivement touchée, & elle se justifia à son tour; ils s'attendrirent tous deux; mais ils étoient si étourdis, lorsqu'il leur revenoit dans l'esprit qu'ils seroient séparés le lendemain, & qu'il ne leur seroit plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime, qu'ils n'avoient pas la force de se rien dire; ces tristes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs Dames de la Ville l'attendoient dans la chambre de sa mere, pour lui faire compliment sur son mariage, ils se séparerent sans rien résoudre. Le jour si redoutable aux deux amans & si souhaité du Conseiller, étant venu, Faustin n'ayant pas le courage de voir, sans

mourir, le pompeux appareil des nôces, qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement, sortit de la maison de sa cousine, & se retira chez un de ses amis, qui étoit le seul à qui il avoit confié le secret de son amour. Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler. Faustin lui déclara qu'il étoit résolu de s'en aller à la Rochelle, dans le dessein de s'y embarquer, & de chercher quelque pays fort éloigné, où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien. Marcel lui dit de bonnes raisons pour le détourner de cette derniere résolution; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle, espérant que le tems & l'absence guériroient sa passion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choses dont il avoit besoin, il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de sa part à sa cousine. Marcel s'en acquitta fort fidelement, & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Faustin, pour chercher ensemble quelque expédient, afin de différer au moins

d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet, où elle trouva ces paroles.

LETTRE DE FAUSTIN,

A AGATHE.

MON désespoir ne m'a laissé du jugement que pour me faire connoître que ma présence pourroit vous embarrasser, & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien à ménager, la passion que j'ai pour vous est si respectueuse, que j'aime mieux mourir loin de vous, que de vous fatiguer de mes malheurs; car enfin, puisque je vous perds, je n'aurai aucune peine à mourir, & il me seroit impossible de vivre sans vous aimer; ainsi il seroit inutile de vous opposer à ma perte, puisque je prévois que je ne pourrois jamais me résoudre à vous voir entre les bras d'un autre sans m'emporter à quelque chose de funeste, & je veux éviter tout ce qui pourroit vous donner du chagrin. Quoi, il ne me seroit plus permis de vous parler de mon amour sans blesser votre vertu!

Cette seule pensée me désespere. Mais je me tourmente inutilement, lorsque je me fais une image affreuse des maux que je ne ressentirai jamais; car je sens bien que je ne survivrai pas long-tems à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette lettre sans verser un torrent de larmes, elle se représenta le désespoir où elle seroit, lorsqu'elle ne verroit plus son cher cousin; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer son mari, après avoir donné son cœur à son cousin, qu'elle trouvoit si digne de ses affections, elle fut combattue de mille pensées différentes; tantôt elle vouloit tout quitter pour suivre Faustin, un moment après sa pudeur & la crainte de s'attirer la colere de son pere, lui faisoient désapprouver ce qu'elle venoit de résoudre; mais lorsqu'elle considéroit qu'elle alloit épouser un autre homme que son amant, & renoncer à même tems à l'espérance de le posseder jamais, son amour prenoit le dessus de tous ses mouvemens, & toutes les autres raisons lui paroissoient foibles,

foibles, & de peu de conſéquence; & quoiqu'elle ſe fît une idée effroyable des perſécutions qu'elle devoit attendre de ſon pere, appuyé du crédit du Conſeiller, elle trouvoit bien plus de conſolation à penſer qu'elle mourroit avec ſon couſin, s'il étoit néceſſaire, qu'à ſe réſoudre à vivre ſans lui. Après cette derniere réflexion, elle n'écouta plus ni crainte, ni devoir, ni bienſéance, ni rien de tout ce qui s'oppoſoit à ſon deſſein, & s'abandonnant à ſon amour, elle ſe dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtue ce jour-là, & ayant pris toutes les pierreries que ſon pere lui avoit donné pour ſe parer, elle ſortit enveloppée d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, eſpérant d'y trouver encore ſon couſin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui déclara qu'elle vouloit abſolument le ſuivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle ſeroit infailliblement arrêtée en chemin par ſes parens, elle conſentit qu'il la menât chez une de ſes tantes, où il l'aſſura qu'elle pourroit demeurer en ſûreté, & que perſonne

n'auroit connoiſſance de ſa retraite ; il lui promit même de faire revenir ſecrettement ſon couſin, & d'écrire inceſſamment à Rome, afin d'obtenir une diſpenſe pour le mariage.

Cependant tout étoit en confuſion chez le pere d'Agathe ; la compagnie étoit nombreuſe, & chacun ſe tourmentoit à trouver la mariée (ou du moins celle qui devoit l'être) : ſon pere en étoit dans une colere qu'il ſeroit difficile d'exprimer, & ſon prétendu mari faiſoit une fort déſagréable figure au milieu de tant de perſonnes qu'il avoit priées à ſes nôces. Toute la nuit ſe paſſa à prendre des ſoins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorſqu'on s'apperçut le lendemain que ſon couſin ne paroiſſoit pas, perſonne ne douta qu'ils ne fuſſent enſemble. Le pere d'Agathe ne reſpiroit que vengeance ; tous les ſupplices les plus cruels lui ſembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'inſolence de ſon neveu. Le Conſeiller étoit ſi offenſé de cette injure, qu'il ſe joignit au Marchand pour tirer raiſon de cet en-

lévement, qu'il appelloit déja rapt, & écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur. Faustin qui continuoit son voyage, accablé de douleur, fut arrêté à Nantes, & se trouva chargé de fers avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine, & le nom du Conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisoit, il ne répondit que par des soupirs; il lui échappa même des larmes; ce qui fit juger qu'il se repentoit de son crime. On voulut sçavoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe; mais il fut impossible de lui arracher une parole, parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faisoit cette insulte par l'ordre du Conseiller, pour le punir de ce qu'il aimoit sa cousine. Agathe étant informée par Marcel des persécutions qu'on faisoit à son cousin, pour l'amour d'elle, en fut sensiblement affligée. Cet ami fidele lui conseilla d'entrer dans un Couvent, & de faire déclarer à son pere qu'elle vouloit être Religieuse, & que son cousin n'avoit aucune part à la résolution qu'elle en avoit prise. Agathe

ayant suivi l'avis de Marcel, surprit tout le monde; son pere & le Conseiller y furent trompés les premiers, & n'oublierent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami, qui lui fit sçavoir ce qui se passoit à Saint Malo, sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa cousine, de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles l'étonnerent, & il eut quelque consolation de penser qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle, quoiqu'étant Religieuse, elle ne fût pas moins perdue pour lui; mais faisant réflexion qu'il étoit la cause qu'elle renonçoit au monde, & prévoyant bien qu'elle seroit malheureuse toute sa vie, puisque son désespoir l'obligeoit à prendre ce parti, sa reconnoissance lui reprocha les malheurs où sa cousine seroit exposée pour l'amour de lui, & il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival, que dans un Couvent par désespoir. Toutes ces réflexions le firent résoudre à retourner à Saint-Malo, pour contribuer de tout son pouvoir à la re-

tirer de ce Couvent ; il étoit prêt à partir lorsque Marcel arriva à Nantes, qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à sa maîtresse, & après lui avoir montré la dispense qu'il venoit de recevoir de Rome, il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un Château à deux lieues de-là, où elle l'attendoit avec impatience pour l'épouser. Faustin sentit dans cette occasion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent causer à un homme fort amoureux : il embrassa son fidele ami avec des témoignages d'une reconnoissance parfaite. Son impatience & le plaisir qu'il se faisoit par avance de penser qu'il alloit revoir sa chere maîtresse, & s'unir avec elle par les liens éternels, ne lui permirent pas de faire de longs raisonnemens avec son ami : ils partirent sur l'heure, & arriverent peu de tems après dans le Château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été si tendre que celle de nos deux amans. Un bon Prêtre que Marcel avoit gagné, les épousa le même jour sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils pro-

fiterent des libertés du mariage, mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage, les pourſuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le Conſeiller de l'appuya de ſon crédit, & le pauvre Fauſtin fut mis en priſon une ſeconde fois; l'affaire fut pourſuivie avec beaucoup d'animoſité; le Conſeiller employa tous ſes amis, & le Marchand n'y épargna aucune dépenſe. Agathe cependant ſollicitoit ſes Juges avec beaucoup d'aſſiduité. Elle vendit ſes pierreries pour fournir aux frais du procès; tous ſes ſoins n'empêcherent pas qu'après une longue pourſuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour ſon mari. Les Juges touchés de ſes larmes, différoient toujours à prononcer un Arrêt ſévere, qui étoit pourtant fondé ſur les loix du Royaume. Agathe voyant que la Juſtice lui étoit contraire, ſe flatta que la nature lui ſeroit peut-être plus favorable, & quelque riſque qu'il y eût pour elle à ſe préſenter devant ſon pere, elle ſe détermina dans cette extrémité à l'aller

chercher dans l'hôtellerie où il étoit, & à se jetter à ses pieds pour lui demander la grace de son mari; elle arriva à la porte de sa chambre, mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable qui étoit dans une chambre voisine de celle de son pere, elle s'approcha de lui, & après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles, elle le conjura d'aller dans la chambre de son pere incontinent après qu'elle y seroit entrée, afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit, ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colere; cet inconnu la consola autant qu'il put, & lui promit de se tenir à la porte de la chambre, & d'y entrer lorsqu'il seroit tems. Agathe, se confiant à ce secours, se jetta aux pieds de son pere, qui la repoussa d'abord assez rudement; alors l'inconnu entra, & reconnoissant son propre frere dans la personne de ce pere impitoyable, il ne lui donna pas le tems de suivre les mouvemens de sa fureur; car il se fit connoître à lui pour le pere de Faustin, ce qui le

troubla tellement, qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles, que la Fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans ſon pays, ce qui ne fit qu'augmenter la confuſion du pere d'Agathe. Enfin, il demanda pardon à ſon frere, il embraſſa ſa fille, & jamais on n'a paſſé en ſi peu de tems, d'un ſi grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la priſon pour porter ces agréables nouvelles à ſon mari, dans le tems que les deux freres alloient demander ſa liberté, qu'il reçut avec d'autant plus de joie, qu'on lui avoit déja fait craindre un honteux ſupplice.



CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Où il est parlé de Verville & de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire sa nouvelle, se retira, & le Destin se préparoit à le suivre, lorsqu'une servante l'avertit qu'on le demandoit à la porte ; il sortit aussi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisoient l'Etoile à une Terre de leur maître : il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un Gentilhomme du Perche, nommé la Guiardiere, avoit demandé la protection & le secours de Saldagne, pour enlever l'Etoile, qu'il vouloit épouser, & que Saldagne lui avoit promis de le servir ; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même jour, lorsqu'elle reviendroit de jouer la Comédie ; que Verville ne laisseroit pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pourroit pour les en

détourner : mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir, afin que, de son côté, il prît quelque mesure pour empêcher leur mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances, & le Destin, rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, entra une seconde fois dans la chambre de l'Etoile, qui s'apperçut aisément de son inquiétude, & le pria avec instance de lui en apprendre le sujet. Le Comédien étoit trop en colere pour pouvoir se déguiser; il lui fit part, en présence d'Inezille, de l'avis qu'on venoit de lui donner, & de la résolution où il étoit de prévenir Saldagne, de l'aller chercher jusques dans sa maison, & même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. L'Etoile effrayée de ce discours, le conjura de trouver quelqu'autre expédient moins dangereux, & de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de besoin de lui. Le Comédien animé contre Saldagne, & attendri par les larmes de sa maîtresse, étoit fort embarrassé, prévoyant bien qu'il lui seroit difficile de la défendre contre un

ſi puiſſant ennemi, lorſqu'Inezille qui avoit une préſence d'eſprit admirable, s'aviſa de leur dire que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils tromperoient ces raviſſeurs avec adreſſe : il faut, dit-elle en s'adreſſant à l'Etoile, que ma ſervante More, qui eſt à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires : la Guiardiere, qui vous les a vus porter ſouvent, la voyant maſquée, y ſera trompé ; Angélique qui la ſuivra au retour de la Comédie, lui fera juger que c'eſt vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma ſervante ne me refuſera pas de faire le perſonnage que je voudrai, & même de ſe laiſſer enlever ſans dire mot. L'Etoile approuva fort la propoſition d'Inezille. Le Deſtin n'en fut pas tout-à-fait ſi content, il leur promit néanmoins de ne s'y oppoſer pas. Inezille ſortit pour y diſpoſer la ſervante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut ; elle étoit aſſez laide pour s'expoſer à toutes ſortes de riſques, ſans rien haſarder. Après la Comédie, l'Etoile ne quitta point ſes habits de Théâtre, & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : Angélique

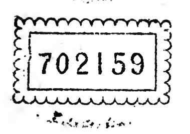
accompagna ſans maſque la ſervante maſquée.

Le Lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la Dame de Guinée, rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre; mais Ragotin, qui ne perdoit point d'occaſion de rendre ſervice aux Dames, ayant rencontré la fauſſe Etoile, & la véritable Angélique, leur donna la main malgré qu'elles en euſſent, & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cauſe : Angélique lui en donna quelque mauvaiſe raiſon pour s'en défaire; mais Ragotin voyant que l'Etoile ne ſe démaſquoit point ni ne diſoit rien, quoiqu'ils fuſſent arrivés dans ſa chambre, où Inezille les attendoit, ce ſilence augmenta la curioſité du petit homme. Le Deſtin, qui entra dans ce moment, parla en particulier à Inezille, & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere : Inezille ne put s'empêcher de le dire à Angélique,

ſans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde ſe parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du ſecret. Inezille, qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'aſſura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin qui ſe faiſoit honneur de s'intéreſſer beaucoup aux affaires de la Comédienne, conjura l'Eſpagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort compoſé, & avec un viſage fort triſte, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que ſon coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le viſage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoile pour la conſoler, il la ſupplia de lui laiſſer voir ſon viſage; la More ne répondit jamais une parole : mais Inezille fit ſemblant de la prier de lui donner cette ſatisfaction, & lui ayant preſque arraché ſon

masque avec une violence affectée, elle lui laissa voir la moitié de son visage, dont le crédule Ragotin demeura si surpris, qu'on m'a assuré que cela seul l'avoit entiérement guéri de sa passion.

FIN.



De l'Imprimerie de N. H. Nyon, Imprimeur du Parlement 1784.

